

«*Priez ou lisez sans relâche.  
Tantôt parlez à Dieu,  
et tantôt que Dieu vous parle.*»  
Saint Cyprien.

JANVIER 1995

Un samedi matin, faisant mes courses au marché de Saint-Michel, je tombe sur Alain Juppé, qui me serre la main et me demande si j'avais à me plaindre de quelque chose. Je lui ai causé un peu du désordre.

Avec Lloyd, un dimanche après-midi, été en bus jusqu'aux bassins à flot. Traîné un peu dans ce quartier désert. Vu passer un cormoran, et un martin-pêcheur. Rempli un sac de bois, puis rentrés à pied, en longeant les quais, au soleil.

Sous le titre *Les Indiens de l'Amérique du Sud*, les éditions Métailié ont réédité en 1982 l'ouvrage d'Alfred Métraux, *Les Peaux-Rouges d'Amérique du Sud* (1946). Petit livre de vulgarisation sobre et utile, après lequel la postface de 1982, par Jacques Meunier, fait pâle figure. Celui-ci tient des propos d'une grande banalité, si ce n'est d'une sottise navrante, comme quand la vue d'un envol d'oiseaux lui semble devoir être qualifiée d'«orgasmique», ou quand il se réjouit de ce que les Indiens soient des «experts es-scatologie» (sic). Il a cependant le mérite de reconnaître dans les dernières lignes, ce que l'on avait deviné dès les premières : qu'il n'a rien à dire.

Sévère mais juste, Alfredo Bosi, dans son manuel *Historia concisa da literatura brasileira* (Sao Paulo, 1970) donne franchement son opinion sur Jorge Amado, je traduis : «*son œuvre a fourni un peu de tout : mièvrerie et volupté au lieu de passion, stéréotypes au lieu d'étude en profondeur des conflits sociaux, pittoresque au lieu de captation esthétique du milieu, types folkloriques au lieu de personnalités, forme négligée sous prétexte de langage oral... Outre l'usage parfois injustifié de l'argot, qui est, dans l'esprit de l'intellectuel bourgeois, l'image de l'éros du peuple. Le populisme littéraire a donné lieu à plusieurs équivoques, dont la principale est certainement de passer pour un art révolutionnaire. Dans le cas de Jorge Amado, cependant, le passage du temps a suffi à dissiper la méprise.*»

Comme tous les mois, Bruno R me fait le coup de la poubelle : envoi d'une énorme enveloppe contenant les trucs dont il n'a plus besoin mais qu'il préfère ne pas jeter directement : photocopies de dessins, liste de questions (chaque fois une nouvelle mouture), catalogues de livres d'occasion, tracts, étiquettes, cartons, etc. Pendant quelques heures, je m'instruis en faisant le tri.

La pièce pour piano *Nuages gris* (*Trübe Wolken*, 1881) de Franz Liszt, ressemble au beau morceau de Harold Budd, *The pearl* (1984) qu'elle a peut-être inspiré.

FEVRIER 1995

Dans le patio de la fac d'espagnol, où n'entre personne, j'ai vu par la fenêtre un beau pivert, qui fouillait l'herbe avec son bec.

Visite subreptice, avec Lloyd, des nouveaux locaux de la Drac, quelques jours avant l'inauguration. Ils sont installés dans un ancien couvent, près de chez moi. Dans la chapelle rénovée, on voit encore une dizaine de vitraux, créés au XIXème siècle par Joseph Villiet, dont une sainte Véronique dans un oculus. Une étymologie fausse du nom de la sainte est *Vera Icona*, la Véritable Image. Sur le chemin de croix, elle avait essuyé dans un linge le visage de Jésus, dont les traits restèrent imprimés. Comme il s'agit d'une des premières images instantanées, Lloyd estime que Véronique doit être tenue pour la patronne des photocopistes.

Charles Aznavour chante des inepties, de sa belle voix.

Linné (1707-1778) naquit la même année que Buffon, mais celui-ci vécut dix ans de plus.

Delphine et Witold ont traduit pour moi du polonais ce fragment datant de 1611, des journaux de voyage de Jakub Sobieski : *«Bordeaux. Capitale de cette province. Le port est assez beau. La ville n'est pas aussi grande que celle de Tours, mais elle a cependant son propre palais de justice et son université. Le château et la cathédrale Saint-André, où se trouve l'archevêché, sont magnifiques. Dans cette église les formes sont très belles, on en voit rarement d'aussi belles en France.»*

Retrouvé une annonce parue peut-être l'an dernier : *Send me something you find on a walk, & I will send you something I find* (d'Alice Borealis, Baltimore).

Domage que le Découvertes Gallimard consacré à Rimbaud (n° 102, 1991) ait été confié au dithyrambiste dément Alain Borer. Domage aussi qu'on y privilégie la pacotille graphique d'Hugo Pratt.

Recontacté monsieur Trigaut, qui ne démordait pas de son prix. Rappelé alors Jean Delarche, qui m'a proposé de me faire visiter divers terrains qu'il savait être à vendre dans la commune. En ai visité trois, tous intéressants, mais tous avec un inconvénient trop important : l'un trop grand (quatre hectares) donc trop cher, l'autre trop difficile d'accès, le dernier charmant mais placé juste sous les fenêtres d'une ferme. Enfin il m'a signalé l'ancien pré maintenant en friche, précédant immédiatement celui de Trigaut à Sansou, et appartenant aux héritiers Biche et consorts, dont monsieur Colcombet à Bordeaux.

Plus tard, j'ai visité ce terrain, alors inondé en partie, mais qui m'a intéressé. Un pré bien entretenu ne peut que péricliter entre mes mains, car je ne peux y être souvent. Mais un terrain à l'abandon depuis longtemps, même s'il demande du travail, ne peut que s'améliorer, avec un minimum d'efforts. En outre mon éloignement et mon indisponibilité m'interdisent la culture soigneuse des fleurs ou des légumes, et il vaut mieux que je m'occupe du plus simple, les arbres. Or ce terrain livré à lui-même depuis des années retourne spontanément à sa vocation naturelle de bois. Cela m'a décidé à contacter monsieur Colcombet au téléphone. Il en demande 5000 francs.

MARS 1995

Mars aura été pour moi un mois de livres. Dans les premiers jours, ma première traduction professionnelle, un roman brésilien paru chez Grasset il y a longtemps, ressort en Livre de poche, n° 13694. Et ces derniers jours, sortie chez le Passeur, à Nantes, de deux ouvrages dont j'avais donné le projet il y a quelques mois. D'une part le *Naufrage de la nef Sao Bento*, en 1554, écrit par Manuel de Mesquita Perestrelo (j'avais traduit cette belle histoire documentaire en 1992 pour les éditions Zulma, qui m'avaient déjà pris le *Naufrage que fit Jorge de Albuquerque*, mais n'avaient ensuite rien fait de ce deuxième récit, contraire-ment à leurs engagements : savoir à qui on peut faire confiance prend du temps). D'autre part l'*Histoire de la province de Santa Cruz*, par Pero de Magalhaes de Gandavo (1576) dans la traduction de Henri Ternaux (1837) que j'ai corrigée et dotée d'une introduction, de notes nouvelles, d'un index et d'une bibliographie, indiquant notamment les autres travaux du grand Ternaux actuellement disponibles dans le commerce.

Intrigué par cette belle citation de l'*Ecclésiaste* (12, 12) : «En plus de cela, mon fils, sois averti que faire des livres est un travail sans fin.»

Relisant les *Entretiens avec Chaval*, de Pierre Ajame (1966) je note ces propos sur le Général : «*Non pas que de Gaulle s'en foute plein les poches. Il est certain qu'il est fort honnête, ce type-là, c'est un idéaliste, c'est un mordu, c'est un piqué, c'est un type qui s'identifie à la France, ça lui suffit. Il n'a pas besoin d'argent pour ça, il paierait plutôt!*»

Un week-end Samuel a composé chez sa mère quelques fabulettes enjouées, j'en cite un choix :

«*bonjour c'est moi gros requin  
et un petit poison rouge ma avalé d'un cou*» ;  
«*bonjour c'est moi chinpanzé  
et un éléphant c'est balancé mieu que moi*» ;  
«*bonjour c'est moi gros iguane  
et un petit lézar vert ma mis an poussière*» ;  
«*bonjour c'est moi le gros tigre  
et un petit scarabé ma vincu*».

Dans un tract où il explique comment il a conçu un livre artisanal réalisé avec sa collection de tampons, Mark Pawson, de Londres, raconte qu'il avait composé, en 1988, un Poème des tampons (*Rubberstamp poem*) qui consistait en une liste de classement, je traduis :

«*Tampons que j'ai achetés neufs.  
Tampons que j'ai achetés d'occasion.  
Tampons que j'ai trouvés dans la rue.  
Tampons que j'ai volés.  
Tampons que j'ai trouvés dans une usine de  
Tampons abandonnée.  
Tampons que j'ai empruntés.  
Tampons que j'ai demandés, et obtenus !  
Tampons que j'ai fait faire dans un atelier.  
Tampons que des gens ont faits pour moi.  
Tampons que des gens m'ont donnés ou échangés.  
Tampons que j'ai depuis mon enfance.  
Tampons qui n'ont jamais servi.*»

*Tampons que métalliques d'imprimerie.*

*Tampons qui ont été modifiés.»*

Peuplé de nuages, ou semé d'astres, le ciel devient un paysage.

*Libération* avait publié, le 6 décembre, quelques éloges funèbres de Guy Debord, sur une double page. Le seul remarquable, à mon avis, était le témoignage délicat et sobre d'un certain Merri Jolivet, peintre, qui a connu fortuitement Debord et l'a fréquenté en 1990-91. Le titre donné à l'article, «Nous avons fait ensemble un grand voyage sur place» est une déformation de la dernière phrase des propos recueillis, laquelle dit plus humblement «avec lui, c'est à un grand voyage sur place que je me suis livré pendant cette période.» Plus récemment, il y a eu un soir où Canal+ a diffusé trois films de ce cinéaste, dont en premier *Guy Debord, sa vie et son temps*, la nouveauté un peu décevante. A un moment, l'auteur y cite anonymement, à propos de Paris, la première phrase du livre de Julien Gracq sur Nantes : «La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel.» Au lieu de «hélas», Gracq disait «on le sait». Debord devait aimer Gracq, il a parlé un peu du *Rivage des Syrtes*, en 1993, dans «*Cette mauvaise réputation...*», petit livre où l'on trouve aussi, p 98, cette saillie savoureuse : «je suis loin de tenir tous les médiatiques pour des imbéciles ; bien que l'on ne puisse douter que ce système ait fait beaucoup pour augmenter la part de l'imbécillité dans la société, qui déjà n'avait jamais été petite.»)

Gilles pris de boisson : «Je ne trompe ma femme que cycliquement, c'est pas pour le plaisir.»

Le jeudi 23, dans les faits divers de *Sud Ouest*, édition de Dordogne, p 7 : «une collision ... à coûté la vie à une nonagénaire ... âgée de 80 ans.»

Continué mes visites à Sansou. Les deux parcelles formant le terrain en friche, B16 et B17, totalisent 6320 mètres carrés. C'est grosso modo un rectangle étiré, trois à quatre fois plus long que large, soit environ 150 mètres sur 40. Il est bordé sur une longueur par le chemin, de l'autre par le ruisseau, aux deux bouts par d'autres prés.

AVRIL 1995

On m'a prêté *1000 nudes : Uwe Scheid collection* (Köln : Taschen, 1994), un pavé de 755 pages en bon papier, bien relié, présentant un millier de photos allant des années 1850 aux années 1930. Petit mystère p 241 : portrait d'un nymphette sourieuse, s'écartant la chatte à deux mains, dans un fauteuil, avec pour légende «*Anonymous, circa 1880*», mais que j'avais déjà photocopiée, je crois dans un *Fascination* des années 80, où était indiqué «photo prise par Pierre Louÿs vers 1895, publiée par Serge Nazarieff dans *Le nu stéréoscopique*».

J'ai parlé en décembre 1993 des rares peintures où Van Gogh a représenté des étoiles. Je m'interrogeais sur l'identité des astres figurant dans ces œuvres, la seule évidence étant la présence de la Grande Ourse dans *La nuit étoilée sur le Rhône*, de septembre 1888. Voilà que je découvre par hasard l'excellent petit essai d'Albert Boime, *Van Gogh, la nuit étoilée : l'histoire de la*

*matière et la matière de l'histoire* (Adam Biro, 1990, 63 pages, traduit de *Vincent Van Gogh, die Sternennacht : die Geschichte des Stoffes und der Stoff der Geschichte*, 1989). Ce savant allemand y établit que c'est le Verseau, qui apparaît dans une toile du même mois, *Café le soir* (mais je n'arrive pas bien à suivre la démonstration). Quant à *La nuit étoilée* (de Saint-Rémy, juin 1889) on peut y distinguer, entre la lune et le cyprès, la constellation du Bélier (signe de VVG) et bas sur l'horizon la planète Vénus, vers 4 heures du matin. Ce tableau est donc moins délirant, qu'il ne semble à première vue.

Pour le premier tirage d'une *Lettre documentaire*, je ne photocopie qu'entre 50 et 100 exemplaires. Quand ils sont épuisés, je fais des retirages continuels, selon le besoin par 10 ou 20 exemplaires à chaque fois, et je n'en tiens pas de comptabilité. Mais je dois avertir ceux de mes lecteurs qui l'ignorent, que je ne m'interdis pas d'améliorer la maquette entre deux tirages, quand on m'a signalé une coquille ou une autre erreur. Voilà pourquoi des versions différentes d'une même *Lettre* peuvent circuler, successivement.

Lloyd Dunn a publié à Iowa City une intéressante revue, dans laquelle j'ai plusieurs fois trouvé matière à traduire. Commencé en 1983 sous le titre de *PhotoStatic*, elle en a parfois pris d'autres, notamment celui de *Retrofuturism*. Il s'agit cependant plus ou moins de la même publication, puisque sa pagination cumulée forme une série ininterrompue (à ce jour plus de 2000 pages au compteur). Désirant changer d'air, Lloyd est venu s'installer chez moi en décembre, pour une durée indéterminée. Depuis qu'il est en Europe, il continue sa revue sous un nouveau titre, *The Expatriot*, dont chaque numéro compte 24 pages A6 (format carte postale). Leur teneur est assez différente de ce qu'il publiait en Amérique, puisqu'il s'agit pour l'essentiel d'un journal personnel de sa vie ici.

Lu le *Journal d'Asie* de Thomas Merton (Paris : Criterion, 1991). Trouvé moins intéressant que ses mémoires (*La nuit privée d'étoiles*) ou que le journal de ses premières années au monastère trappiste de Gethsémani, dans le Kentucky (*Le signe de Jonas*) mais plus dramatique, pour la même raison : c'est le carnet non préparé, tenu du 15 octobre au 8 décembre 1968, pendant le voyage en Orient au bout duquel il a trouvé une mort brutale, semble-t-il par électrocution, le 10 décembre en début d'après-midi, dans sa chambre de l'Hôtel Oriental à Bangkok. La traduction française n'est qu'une abréviation de l'original. Il y a beaucoup de commentaires ennuyeux ou obscurs de textes bouddhistes. Une belle sentence p 111 : «Les trois poisons : l'envie, la haine, l'ignorance.» J'aime bien son humble lutte contre la grippe, son anachronisme serein : «Hier je suis allé chercher mon visa indonésien au World Trade Center, et j'ai dit l'office de Tierce debout devant une sortie de secours qui donnait sur la baie de San Francisco, le Bay Bridge, l'île, les bateaux.»

Trouvé une belle musique, très calme, «*The Sunday song*», sur un disque par ailleurs emmerdant et bruyant, *One last laugh in a place of dying*, par The God machine.

Un correspondant, Michel O, se demande pourquoi les chemins de campagne, en général, n'ont pas de nom. Je me le demande aussi.

Le 6 avril, rendez-vous chez Colcombet. Signé un sous-seing privé. Quelques jours plus tard, accusé de réception du notaire maître Desoutter, de Périgueux, et demande de renseignements sur mon état civil.

MAI 1995

Quant à considérer sainte Véronique comme patronne des photocopistes (voir en février) un copain me fait remarquer que l'impression du visage du Christ sur le linge avait déjà été associée à l'idée de photo par Alfred Jarry, dans *La passion considérée comme course de côte*, texte repris dans *l'Anthologie de l'humour noir* : «Il n'est pas certain qu'une spectatrice lui essuya le visage, mais il est exact que la reporteresse Véronique, de son Kodak, prit un instantané.»

Certains jours il fait encore assez froid pour faire du feu. Je perfectionne ma technique, depuis deux ans et demi que j'ai une cheminée, d'abord je me suis efforcé de n'utiliser qu'une allumette pour lancer le feu, maintenant je m'impose aussi de n'employer que du petit bois, pas de papier, pour l'allumage.

A mes lecteurs qui ont la gentillesse de s'interroger sur la meilleure façon de conserver les Lettres documentaires, je suggère sans hésiter de recourir aux protège-documents en plastique transparent que l'on trouve aujourd'hui dans tous les supermarchés, pour quatre sous. Il y en a d'amovibles, pourvus de perforations latérales pour être rangés dans un classeur, et d'autres reliés en cahiers plus ou moins épais. Je ne vois rien de mieux pour protéger les fragiles feuilles volantes (ou peut-être en faire graver des fac-similés dans des plaques de marbre...).

Il y a ces jours-ci un merle derrière chez moi. Je ne me rappelle pas qu'il y en ait eu, les deux autres printemps que j'ai passés ici. C'est agréable, je reste quelquefois une minute à la fenêtre pour l'écouter chanter. Il fait des phrases de la longueur d'un alexandrin, d'une mélodie toujours un peu différente. Ça me change des pépiements de moineaux et des roucoulements de pigeons. Et des bruits de radio et des cris d'opprimés. «Enculé! Pédé! Viens te battre, si t'as des couilles!» Bon petit merle.

Des lettres que j'ai envoyées il y a deux mois, au moment où il y a eu des grèves, ne sont pas arrivées et n'arriveront vraisemblablement jamais. Ça se produit à chaque fois. Il y a parmi les postiers des salopards qui résolvent sans scrupule le problème du courrier accumulé pendant leur «mouvement», en le faisant tout simplement disparaître. Qu'ils crèvent.

Un Franco-Tunisien a été assassiné au Havre, par noyade. Dans quelles circonstances précises, je l'ignore, et il semble que seuls les acteurs du drame le sachent. S'il s'agit d'un crime raciste, c'est inadmissible (mais pas plus que s'il s'agit d'un crime non raciste). Une marche silencieuse a été organisée. J'aurais pu y participer (je n'envisagerais pas de participer à une manifestation qui ne soit pas silencieuse). Après la dispersion, scène devenue commune : un troupeau de vandales casse tout ce qu'il peut sur son passage, voitures, vitrines, abris de bus, poubelles, etc. Intérêt? Nul. Justification? Inexistante. Qui paie? Les contribuables, qui n'y sont pour rien. Qui manifeste contre les agissements de ces «opprimés»? Personne.

Appris par hasard, à la télé, que la fille à Deneuve était une actrice géniale. Ca tombe pile, après la fille à Gainsbourg, le fils à Delon, la fille à Bohringer, le fils à Depardieu, et probablement d'autres fils et filles à Papa et à Maman, le monde merveilleux des paillettes continue à cultiver la transmission biologique du génie.

C'est seulement le 15 mai, d'après le notaire, que la Safer, ou la Sogap, a accusé réception du dossier, rendant impossible de signer l'acte avant le 14 juillet.

JUIN 1995

Exploitation de l'homme par la femme au marché des Capus. Un vendeur : «Je peux vous dire, madame, que j'en chie : j'ai une femme comme patronne, et je préférerais travailler avec un homme.»

La fête de la musique : fête du tambour et de la vinasse, comme dirait Céline. Léo Ferré réclamait jadis «Dans la rue, la musique! *Music in the street!*» Elle n'y est que trop souvent, hélas. Comme il était facile d'improviser ce genre de slogan complètement irresponsable, pour qui vivait bien planqué dans sa fermette de toscane.

Christo emballe le Reichstag. Il a que ça à foutre. On ne peut pas trop le critiquer, ses procédés sont corrects, il ne travaille jamais sur commande, n'a pas de sponsors, autofinance ses ouvrages, fait surveiller leur impact écologique, crée des emplois, ne fait pas payer le spectacle, et enfin fait recycler les matériaux. Ses oeuvres sont-elles belles? A peu près comme une balle de ping-pong dans un plat de lentilles. Personnellement je préfère ses études préliminaires aux réalisations, mais celles-ci présentent l'intérêt de ne pas s'incruster durablement dans le paysage. Ses œuvres sont-elles sensées? Je n'ai jamais lu ou entendu, sur ce point, que des explications vaseuses. A Berlin, en l'occurrence, son travail «symbolise l'évolution, le mouvement, le changement» (*Le Monde*, 18 VI 95). Ah bon? (Un projet qu'il trimballe depuis des lustres : à l'époque, le même truc aurait symbolisé le statisme et l'immobilité, peut-être?) Ce qui sidère surtout, c'est l'incroyable ténacité de ce mégalomane pour imposer ses interventions artistiques. On rêve à ce que pourrait donner autant d'énergie, mise au service de quelque chose d'intéressant.

Un mystère, les martinets qui habitent sous ma fenêtre. C'est un mur tourné vers l'ouest, je suis au troisième étage. A moins d'un mètre au-dessous de la fenêtre, sur la gauche, il y a un petit trou dans la pierre. Par hasard, en m'accoudant de temps en temps, je me suis aperçu que des martinets y entraient ou en sortaient. Toujours très rapidement, et un seul à la fois. Jamais perché au bord, par exemple, jamais à traîner sur les corniches des environs. Une famille, au moins un couple, doit vivre dans cet abri. On ne peut imaginer voisinage plus discret : pas une fois je n'ai entendu un cri d'oiseau sortir de là.

JUILLET 1995

J'AI / J'AI PAS (en réponse et en hommage à Bruno Richard). J'ai 39 ans. J'ai un fils qui a 8 ans ce mois-ci, Samuel. J'ai un frère cadet à Bordeaux, une sœur aînée à Montréal. J'ai perdu mon père quand j'avais 25 ans. J'ai ma mère, à Bergerac, dans son HLM

depuis 31 ans. J'ai quelques copains. J'ai fait ma communion solennelle en mai ou juin 68. J'ai visité quelques pays quand j'étais jeune : la Suisse, l'Espagne, l'Angleterre et l'Ecosse, la Hollande, la Belgique, le Portugal, l'Italie, la Yougoslavie, la Grèce, le Canada, le Brésil. J'ai un bac A4, c'est Septier qui m'a fait remarquer que ça tombait pile. J'ai un deug d'espagnol, et en portugais deug, licence, maîtrise et DEA. J'ai le permis de conduire VL, une carte du Cymbalum pataphysicum (1989) et une de la Société astronomique de Bordeaux (1992-93). J'ai fait 7 livres, que des traductions. J'ai fait plusieurs trucs spéciaux. J'ai une verrue dans le dos, qui m'emmerde. J'ai une très bonne vue, jusqu'à présent. J'ai d'assez mauvaises dents, dont 13 couronnées. J'ai pas de secrétaire ni de domestique, et ça me manque. J'ai pas de voiture. J'ai un vélo de dame. J'ai pas non plus de cheval, ni d'épée. J'ai pas d'arme à feu, ça vaut mieux. J'ai une machette, une hache, deux scies. J'ai un Opinel n° 8, pour moi un objet aussi personnel qu'une brosse à dents. J'ai quelques cassettes vidéo, mais pas de magnétoscope. J'ai quelques vinyles, mais plus de tourne-disque. J'ai un ordinateur acheté d'occasion, mais pas d'imprimante. J'ai un tuner, un lecteur de cd, un de cassettes et dans la cuisine un transistor. J'ai une valise en carton grise, qui me résiste depuis plus de 20 ans, héritée de mon beau-frère. J'ai une bibliothèque aussi maigre que possible, que j'entretiens comme un jardin, en désherbant souvent : je vends, j'offre ou je fais recycler tout ce qui est de trop. J'ai pas mal de guides de zoologie et de botanique, et aussi pas mal de dicos. J'ai 10 volumes de la Pléiade, j'en avais un autre que j'ai échangé contre un recueil de sermons de Sterne (1766). J'ai 2 volumes du *Handbook of South American Indians*. J'ai une collection de cartes géographiques, une de diapos, une aussi de timbres, mais seulement d'avant 1875. J'ai des dossiers en ordre sur les sujets qui m'intéressent. J'ai une sagaie d'Afrique offerte par Stéph. J'ai un compte-fils, cadeau de mon frère. J'ai des rasoirs Bic et un blaireau chinois. J'ai un parapluie noir avec un manche en bois. J'ai une caisse à outils, qui sert parfois de siège, à côté de la cheminée. J'ai une canne ferme et légère, à bout ferré, que j'ai trouvée. J'ai un pèse-lettres hérité de mon père, c'était sa balance pour les produits photo. J'ai quelques belles gravures, mais pas plus vieilles que début XIXe. j'ai 2 pièces romaines, offertes par Oustric quand il m'aimait. J'ai deux silex taillés préhistoriques. J'ai un quartz, une améthyste, une belle ambre de la Baltique offerte par Witold, un morceau de lave rougeâtre. J'ai deux statuettes en pierre de savon grise : un éléphant acheté dans une épicerie asiatique, et une outarde eskimo. J'ai 2 plumes bleues de geai, 2 plumes noires et jaunes de chardonnerets. J'ai une bonne paire de jumelles russes, grossissement 12. J'ai un joli dé à coudre émaillé dont je ne me sers jamais. J'ai des assiettes dépareillées, mais que j'ai choisies. J'ai des principes, et des faiblesses, etc.

Emprunté l'énorme *Grand livre des oiseaux*, d'Audubon (Citadelles-Mazenod). Il pèse près de 7 kg, c'est presque un meuble.

Dans *Sud Ouest* du 13, interview de Douste-Blazy. Les propos, d'une effarante vacuité, n'ont rien pour démentir l'épithète de «crétin des Pyrénées» naguère décochée par un tribun.

Quelquefois je songe avec mélancolie à tous ces vers merveilleux, parfaits, que de subtils poètes ont composés pour des poules stupides, qui ne les méritaient pas.

Les atlas routiers de la France. Très utiles, ne serait-ce que pour rêvasser en feuilletant sur le canapé. Refuser les horreurs au I/250.000. Préférer les Michelin au 1/200.000, plus précis et plus beaux. J'en ai offert plusieurs.

Un trait qui m'enchanté, dans l'abrutissement contemporain, est cette manie de baptiser Espace les lieux les plus divers : magasins, secteurs d'administrations, etc. La double résonance «spacieux» et «spatial» contribue sans doute à cette faveur. Espace accueil, Espace loisirs, vous avez vu ça, on marche sur les espaces, pour ainsi dire. Les chiottes sont encore épargnées par cette lubie. A quand un Espace caca, un Espace gros pâté?

Le mot Monsieur s'abrège en français par un simple M majuscule. Beaucoup de gens, même des administrations, écrivent Mr, à l'anglaise. Dans le fond, ils ont raison, c'est la seule façon de lever l'ambiguïté : on se demande bien souvent si ce M tout seul n'est pas l'initiale d'un prénom.

Remarqué, sur la vitrine d'un magasin, la gravité philosophique involontaire du slogan : TOUT DOIT DISPARAITRE.

Le 14 juillet, rappelé le notaire à Périgueux. Il m'a envoyé un projet d'acte et un formulaire de procuration, car je préférerais traiter cette affaire par courrier, sans me déplacer.

Le 24, signé et envoyé les papiers avec la somme de 7300 francs (5000 pour le terrain, 2300 de frais) pour l'achat d'une parcelle de terre de 6300 m<sup>2</sup> au lieu dit Sansou, sur la commune de Cunèges (Dordogne) : un ancien pré, en friche depuis plus de dix ans, que j'entends reconverter en bois.

Dans les derniers jours du mois, déposé sur le terrain trois chaises de jardin en plastique, que je compte y laisser en permanence, dont deux achetées par moi et une par ma mère, assez bon marché pour que ce ne soit pas grave si on les vole.

AOUT 1995

Parution ce mois-ci chez Plein Chant de *Maître Ling et autres histoires*. C'est le recueil des textes d'Al Ackerman que j'ai traduits depuis cinq ans, avec quelques nouveautés. Par coïncidence, le couverture est du même brun que celle du recueil de mes traducs de John M Bennett, que Petchanatz avait publié à Lyon il y a quelques années.

Disparition d'Hugo Pratt. Beaucoup de gens crient au génie. Pas moi. Il faisait des images d'un style habilement dépouillé, pas laides mais fades, du genre à décorer les chambres d'ado. Je n'ai jamais pu m'intéresser aux aventures de Corto Maltese, son héros de bande dessinée.

A un moment où je travaillais près du ruisseau, à Sansou, une chevrette est arrivée sur la rive d'en face. En me voyant elle a stoppé net et elle est repartie en courant à travers le pré, parmi les moutons.

Le dimanche 20, à Sansou, avec ma mère. Visite inattendue d'un homme qui se promenait avec un cocker (M Jaigu). Il demeure en haut de la colline, au Claud, et préside la société de chasse du village. Dit être entré après avoir observé qu'un passage avait été frayé. Ne savait pas que je venais d'acheter. M'a paru aimable. Selon lui, le propriétaire du pré au sud s'appelle Roy ; le métayer de Biche s'appelle Roby et vit du côté de Nontron depuis qu'il est à la retraite ; l'ancien maire du village, monsieur Roux, connaît bien l'histoire de la commune.

#### SEPTEMBRE 1995

Plus peut-être qu'aucun autre ouvrier des lettres, le traducteur détruit ses dictionnaires à force de les manipuler. Je viens de remplacer mon *Petit Robert*, après 15 ou 20 ans de bons services. Je lègue la dépouille de l'ancien à un copain qui veut la recueillir. Chez lui je feuillette un album de repros du Caravage, qui mourut à mon âge. Parmi les images, une *Conversion de saint Paul*. Celui-ci gît au premier plan, les yeux clos, la tête à l'envers par rapport au spectateur. C'est un cas où la copie est commode, car on peut facilement retourner le livre, si on veut mieux voir les traits du personnage, alors que la peinture originale, que l'on n'a d'ailleurs pas sous la main, mesure quand même 1 m 75 sur 2 m 30.

Vu un bon film à la tv, *Apportez-moi la tête d'Alfredo Garcia* (S Peckinpah, 1974) sordide mais fascinant. Tenté de regarder *La rivière rouge* (H Hawks, 1948), pas tenu jusqu'au bout. Je découvrais la voix réelle de John Wayne, tellement plus belle que quand il est doublé, mais la musique à grands coups de violon foutait tout par terre.

Selon *Sud Ouest* du 15, lors d'une vente aux enchères de reliques du rock, à Londres, des dessins de John Lennon, qui devaient être l'attraction principale, n'ont pas trouvé preneur. C'est normal. J'en avais vu à la télé, cet été, dans une émission où sa veuve insupportable, mais culottée, essayait de vanter la camelote en déployant un fumeux baratin de critique d'art. Or c'étaient d'ignobles pâtés.

Un samedi matin, Bernard B m'a emmené cueillir des champignons dans l'Entre-Deux-Mers. Trouvé quelques cèpes, des fausses girolles et trois énormes coulemelles, avec quoi il nous a fait une bonne omelette. Trouvé aussi un nid d'oiseau tombé par terre, sympathique petite boule de crins et de mousse, un peu écrasée, dardant au côté une double aiguille de pin. Je suis toujours ému de ce genre de trouvaille, et me rappelle chaque fois le mot de Montaigne, selon qui «tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage» (*Essais* I, 31). J'aimerais savoir qui furent les hôtes de cette poignée. J'ai déposé l'ouvrage dans une tasse, sur le placard de ma cuisine, pour le regarder quand je passe.

Si on considère le calendrier astronomique, ponctué par les deux équinoxes et les deux solstices, les saisons se composent à peu près ainsi :

Printemps : avril – mai – juin.

Eté..... : juillet – août – septembre.

Automne.. : octobre – novembre – décembre.

Hiver.... : janvier – février – mars.

Mais si on considère le climat, atmosphérique aussi bien que social, il faut reculer d'un mois :

Printemps : mars – avril – mai.

Eté..... : juin – juillet – août.

Automne.. : septembre – octobre – novembre.

Hiver.... : décembre – janvier – février.

J'avais repéré il y a quelques mois un arbre comme on les aime : un volontaire, qui s'obstinait à pousser, encaissé entre deux hautes maisons, au 20 rue du Commandant Arnould, près de Pey-Berland. Je m'étonnais de ce que cette plante, qui fait dans les 4 mètres, parût être un avocatier, à son feuillage. Et c'en est un, on le voit ces jours-ci chargé de fruits.

Dans un hors-série de *Télérama* consacré à Cézanne, quelques artistes contemporains (Barcelo etc) montrent leurs propres chefs-d'œuvres, impuissants à rivaliser en laideur avec l'auteur de la *Moderne Olympia* et des épouvantables *Baigneuses*.

#### OCTOBRE 1995

Monsieur KK, fouteur de merde, a fini par tomber le nez dedans. Pour une fois, c'est pas volé.

Le sportif O J Simpson, Noir donc innocent, est donc innocent. Selon les jurés.

Le job minable que je devais reprendre à la bibliothèque universitaire est remis à novembre. C'est mon quatrième mois sans solde. Je subsiste au ralenti, sur mes réserves. Ayant horreur des bars, des restaurants, des cinémas, des lieux publics en général, & payants en particulier, je m'en passe, sans mérite, mais c'est déjà ça. Je mange des raisins devant la cheminée.

Ma mère, qui ne retient pas le nom du Salon, dit la Foire aux livres. C'est d'ailleurs ça. Au lieu d'y aller, cette année, j'ai été tailler mon bois, simplifier mes arbres.

Bruno Ceron m'écrit qu'il a entendu ici et là des «locutions-valises» comme «j'en mettrais ma main au panier», «des prix exorbitifs», ou «faut pas se leurrer la face».

Gilles, pris de boisson : «J'avais une sexualité ni pauvre ni médiocre, mais en tout cas un mélange des deux».

Stéphane Goarnisson, de Paris, a consigné les jolies perles de sa fille Annaïana, du style : «Eh Papa, tu sais faire une maison avec un toit pointu et des écailles de poisson ?»

Le 20, deux commandes de Ld : ensemble 170 francs. Le 22, à une brocante sur le campus, vendu de même pour 170 francs de livres. A un moment des oiseaux tournaient en rond dans le ciel bleu, au nord, en criant. Quelqu'un a dit que c'étaient des oies mais à mon avis, vu leurs silhouettes, c'étaient des échassiers. Une centaine. Ca a duré, on aurait dit que quelque chose les désorganisait et les empêchait de continuer leur route. A la fin, ils sont partis vers le sud-ouest, mais divisés en plusieurs formations, dessinant des V, des W, des Y mouvants.

On m'a envoyé une revue libertaire de Marseille, *Dissensus* n°4. C'est haineux, c'est borné, c'est laid, c'est mal écrit. A chaque page, péniblement, l'anar chie dur, ou chie mou, mais

l'anarchie partout. «Gratuit bien sûr» dit la couverture. Vu ce que ça vaut...

Dans *Sud Ouest Dimanche* du 29, Gérard Guégan a commenté Maître Ling en termes élogieux, à un point même embarrassant : mon texte lui paraît si bon, qu'il a du mal à croire que c'est de la traduction. Cette méprise, flatteuse pour moi, ne déplaîra pas non plus, j'imagine, à Ackerman le pseudonyme.

#### NOVEMBRE 1995

Parmi les plus belles images que j'ai la joie de posséder, se trouvent trois eaux-fortes de Frank Denon (né en 1964). L'auteur a réalisé ces travaux avec toute la finesse que permet la gravure sur cuivre. C'est considérable, mais un cœur simple comme le mien ne peut s'accommoder d'une joie purement formaliste, il faut aussi que le sujet l'entraîne. J'obéis à l'idée d'un critique avisé, qui suggérerait de jauger l'œuvre d'art à la somme de rêverie qu'elle suscite en nous. Une coquette somme, en l'occurrence. (...)

A la Toussaint, conduit ma mère, depuis le Périgord, pour la tournée rituelle de nos cimetières charentais : Moragne, Vandré, Croix-Comtesse. Dans le premier, abondance de Billé, tous inconnus de moi, sauf mon père. Il y a un Arthur, un Roland, une Marie, et des familles associées : Billé-Cerf, Billé-Noreaud, Guiberteau-Billé, Billé-Gaboriaud, Billé-Mineau, Martin-Billé, Augé-Billé.

L'assassinat d'Itzak Rabin par un fanatique. Cette nouvelle nous tombe en plein sur la gueule, comme une tuile.

Les casseurs de la CDCA, syndicat de petits commerçants, condamnés à de la prison avec sursis, c'est-à-dire à rien. Preuve nouvelle qu'on peut aujourd'hui foutre un maximum de bordel impunément, pourvu qu'on agisse en troupeau.

Ce mois-ci j'ai étudié le géographe André Thevet (mort en 1592). Pour le sexe, il dit les «parties secrettes».

Remarqué dans des catalogues l'existence de ces deux livres sur des sujets inattendus : *Sodomy and the pirate tradition : English sea rovers in the 17th century Caribbean*, par Barry Richard Burg (New York University Press, 1984) et *Red over Black : Black slavery among the Cherokee Indians*, par R Halliburton Jr (je ne sais où, 1977).

#### DECEMBRE 1995

Feuilleté le livre *Tombé du ciel*, l'intégrale des chansons de Trenet, contenant donc le pire et le meilleur (Plon, 1993, 584 p). Remarqué que la strophe 4, la plus brûlante, de *La polka du Roi* (1938) n'est pas chantée dans l'enregistrement que j'en ai : «J'enlève votre jolie robe / Et doucement j'ouvre votre corset / Votre perruque est incommode / Il faut vous en débarrasser.»

Songé en rigolant qu'on n'entend jamais dire «un lion de bibliothèque», comme on dit un rat, etc.

*L'art nazi : un art de propagande*, par A Guyot et P Restellini (Bruxelles : Complexe, 1983). Livre intéressant surtout par ses images nombreuses, variées, légendées, hélas pas datées. On ne voit pas bien ce qu'il y a de spécifiquement nazi dans la forme de ces œuvres. Les plus caractéristiques sont bien sûr les films de Leni Riefenstahl, l'architecture monumentale d'Albert Speer, les sculptures colossales de Joseph Thorak ou d'Arno Breker, style

grands pédés musclés, etc. Mais cette grandiloquence me semble être le propre de l'art totalitaire en général, tant la ressemblance est frappante avec les productions stalinienne. Le reste est semblable à ce qui se faisait dans les pays alliés, sauf que les courants d'avant-garde ne sont pas représentés : mêmes styles dans les affiches de propagande, même réalisme populaire dans les peintures, certaines auraient pu être faites par Norman Rockwell. Il y en a de fort belles, comme celles de Sepp Hilz (*La fiancée du paysan, Vénus paysanne*). Quatre aquarelles de Hitler sont reproduites. Je les trouve plutôt réussies, mais je mettrais quiconque au défi de deviner, à leur simple aspect, qui en est l'auteur. Tout cela ne m'a rendu le nazisme plus sympathique, mais confirmé l'idée que ses partisans n'étaient pas, comme on se le figure souvent, des sortes d'extra-terrestres totalement différents du reste de l'humanité. Je ne crois d'ailleurs pas que le nazisme ait été une idéologie essentiellement germanique, mais la forme qu'a prise en Allemagne une possibilité générale de l'esprit humain. Et le cours du temps, depuis, n'a pas manqué de montrer que ce genre de folie peut aussi bien apparaître dans d'autres nations, y compris loin de l'Europe (Cambodge, Liberia, Rwanda etc). Avec moins de brio, peut-être, mais pas moins de zèle.

Cru lire, sur l'étiquette d'un livre de bibliothèque publique, cet avis : «Rendez vite vos livres : d'autres lecteurs les attendent. Mangez-les». C'était «Ménagez-les», bien sûr.

La correspondance de Saint Jérôme, le patron des traducteurs, a été publiée en huit volumes de 1949 à 1963 aux éditions Les Belles Lettres, dans le texte établi et traduit du latin par Jérôme Labourt, docteur et chanoine. Le tome III, de 1953, contient pages 55-73 la lettre n° 57, adressée à son ami et protecteur Pammachius («de tous les nobles le plus chrétien, et de tous les chrétiens le plus noble»). Elle est intitulée *De optimo genere interpretandi*, et en français La meilleure méthode de traduction (je dirais plus simplement La meilleure façon de traduire). Cependant, il ne s'agit pas d'un manuel ou d'une théorie de cet art, mais d'un écrit de circonstance, dans lequel Jérôme se défend de calomnies qui l'accablent. Il avait traduit un document à la demande et pour l'usage personnel d'un moine de ses amis. Or cette rédaction hâtive, juste dans le fond mais inexacte dans certains détails, fut dérobée par des malveillants, qui s'en servaient pour accuser Jérôme de mal traduire. Il était fâché de ces ragots, comme on le mesure à la vivacité de quelques formules : «Il a ainsi donné à mes adversaires l'occasion d'aboyer contre moi» (paragraphe 2) ou «Et l'un d'eux, sourcils froncés et claquant les doigts, ose vomir (*eructare*) ces paroles» (# 3). Son premier argument est qu'on n'a pas à critiquer un texte qui n'était pas destiné à la publication, ni à aucune forme de publicité, et auquel il n'était donc pas tenu d'apporter un soin extrême : «Je veux pouvoir, sur mes bouts de papier (*chartulis meis*), écrire n'importe quelles sottises, ou rédiger des notes sur les Ecritures, ou rendre leurs coups de dents à ceux qui m'outragent, ou digérer ma bile ... Tant que je ne publie pas mes cogitations, même ce qui est mal dit n'est pas crime ; bien mieux : ce n'est même pas mal dit, puisque les oreilles du public

l'ignorent» (# 4). L'argument principal vient ensuite : «quand je traduis (...) ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée, que j'exprime» (# 5). Autrement dit, il importe de transmettre fidèlement le sens d'un écrit, plus que le détail de sa forme. Jérôme observe en outre qu'à vouloir suivre de trop près les mots d'un texte, on obtient souvent une version disgracieuse jusqu'au ridicule. Le reste de sa lettre est une série d'exemples qu'il a relevés çà et là, d'erreurs de traduction qui ne nuisent pas à la compréhension du sens. La plupart de ces exemples ne me semblent d'ailleurs pas très convaincants : on ne voit pas que les formulations en question eussent perdu en élégance, si elles avaient été plus exactes. Mais cette épître pose assez clairement les termes de problèmes, simples mais éternels, de la traduction : doit-elle être surtout fidèle aux mots précis du texte, ou à son sens? et par ailleurs doit-elle être plutôt belle, ou plutôt fidèle (ces deux impératifs étant parfois difficiles à concilier)? Marguerite Yourcenar avait eu un mot plaisant à ce sujet : «Il n'y a, certes, de bonne traduction que fidèle, mais il en est des traductions comme des femmes : la fidélité, sans autres vertus, ne suffit pas à les rendre supportables» (p 381 de sa bio par J Savigneau) établissant ainsi que la fidélité n'est pas suffisante, mais nécessaire.

JANVIER 1996

Le 8, lettre : «Monsieur, veuillez avoir l'obligeance de ne plus m'envoyer *L'Ormée* (publication du secteur culturel de la fédération de la Gironde du PCF) que je n'ai jamais demandé à recevoir, et qui ne m'intéresse pas. D'avance merci. Ph Billé.»

Le 22, lettre : «Monsieur, veuillez avoir l'obligeance de ne plus m'envoyer les prospectus d'Arc-en-rêve-centre-d'architecture, que je n'ai jamais demandé à recevoir, et qui ne m'intéressent pas. D'avance merci. Ph Billé.»

Lu dans un sermon sur la Vigilance, du protestant Claude-Groteste de la Mothe (mort d'asthme en 1713) cette belle sentence : «La religion se réduit à deux choses : à ne pas mal faire, & à bien faire.»

Mitterrand. J'ignore quelle part il a eue dans l'organisation du cirque qui a suivi sa mort, mais elle n'était sans doute pas mince. J'ai été de ses électeurs mais je ne ferme pas les yeux : question mise en scène grotesque, il avait montré dès le début, au Panthéon, qu'il savait mettre le paquet. Cela dit, même au milieu de cette dégoulinade, je n'ai rien trouvé de salubre aux basses plaisanteries de monsieur Karl Zéro, auquel son pseudonyme va si bien.

Feuilleté *La maison rustique : logique sociale et composition architecturale*, de Jean Cuisenier (PUF, 1991), écrit en structuro-charabia immonde, mais il y a de jolies images d'archives, plans de ferme, bergeries, huttes de bûcherons...

Les mail-artistes : il y a ceux qui se décarcassent, et les grosses feignasses. Ces derniers ne produisent, comme trace de leurs petites expos cosmopolites, que la liste d'adresses des participants. D'aucuns atteignent un comble en se contentant, pour former cette liste, de recopier celle des personnes invitées, qu'elles aient répondu ou non. Je reçois ainsi, de temps en temps,

des papiers selon lesquels j'aurais pris part à des manifestations, qu'en réalité j'ai ignorées.

Claire Chazal au journal de 20 heures. Ce qui me subjugue en elle, ce sont les sourcils, je crois. Ils ont de petits haussements irrésistibles, toutes les deux ou trois phrases.

Le nom mystérieux de Nimuendaju apparaissait de-ci de-là dans les lectures ethnologiques sud-américaines de mon adolescence. Bien plus tard j'ai remarqué les notes indiscretes d'Alfred Métraux dans ses carnets et journaux (*Itinéraires 1*, Payot, 1978, voir aux 17 & 20 juin et au 2 juillet 1947) révélant que Nimuendaju pelotait les seins d'Indiennes et leur enfonçait son doigt dans le sexe, et jugeant qu'il était impuissant. J'ai découvert voilà peu un petit recueil de notes et de lettres de Nimuendaju réunies sous le titre *Etnografia e indigenismo : sobre os Kaingang, os Ofaié-Xavante e os indios do Para* (Campinas : Unicamp, 1993). L'éditeur compile quantité d'informations dans son *Apresentação* et dans sa *Bibliografia*. Nimuendaju écrivait dans une lettre de 1939 à H Baldus : «Vous voulez que je vous envoie une histoire de ma vie? C'est très simple : je suis né à Iéna en 1883, je n'ai eu aucune formation universitaire, je suis venu au Brésil en 1903, j'ai résidé à Sao Paulo jusqu'en 1913 et ensuite à Belém do Para. Tout le reste n'a été, jusqu'à présent, qu'une série presque ininterrompue d'explorations, dont j'ai énuméré dans la liste ci-jointe celles dont je me souviens. Je n'ai pas de photo de moi.» Curt Unkel était né le 17 avril 1883 en Thuringe. Orphelin de père et de mère, il fut élevé par une grand-mère et une tante. Apprenti mécanicien optique à l'usine Zeiss, il s'initia à l'américanisme dans la bibliothèque de l'entreprise. Venu au Brésil à 20 ans, il travailla d'abord dans un magasin d'outils métalliques, jusqu'à sa première visite chez des indigènes en 1905-1906, les Guaranis Apapocuva, qui le baptisèrent Nimuendaju, «celui qui est venu s'installer». Il passa dès lors, le restant de sa vie, en moyenne six mois sur douze en expéditions dans différents sites de l'intérieur du pays, étudiant d'abord et le plus souvent le vocabulaire des Indiens mais aussi divers autres aspects de leur vie, fouillant le sol, collectant des objets, faisant des relevés topographiques. Il opérait tantôt à ses frais, tantôt pour le compte d'institutions, d'abord le Serviço de Proteção aos Indios, puis des musées et différents instituts brésiliens, européens ou nord-américains. A partir de son installation à Belém en 1914, il travailla pour le musée Goeldi. Il aurait eu pour compagne une indienne tembé de 1914 à la mort de celle-ci en 1921. Naturalisé brésilien en 1922, il adopta alors officiellement le nom de Nimuendaju. La même année il épousa sa servante, qui vécut jusqu'en 1972. Il ne quitta le pays qu'en 1934, pour un bref retour en Allemagne. Il écrivit en 1936 dans une lettre : «Ma personne ne présente aucun intérêt pour la science, au contraire de mes sujets d'étude. Veuillez donc m'excuser de vous dire tout de suite et très franchement que je ne souhaite voir mon portrait nulle part, et mon nom seulement au bas de mes travaux.» Il enseigna l'ethnologie à cinq élèves de 1941 à 1944. On l'informa en 1943 que son état de santé lui interdisait désormais de retourner sur le terrain. Il repartit cependant chez les Indiens du village Tukuna, sur le rio Solimoes, en 1945, où il

fut terrassé d'une crise cordiale le 10 décembre, alors qu'il était en train de lire une lettre dans une cabane. Il fut enseveli sur place, mais ses restes furent exhumés en 1956, placés dans une urne au musée Paulista en 1958 et enfin inhumés dans un cimetière de Sao Paulo en 1981. Il a laissé 65 publications, surtout des articles, et quelques monographies, tous parus dans des revues ou des recueils, dont le *Handbook of South American Indians* (Washington, 1946). Beaucoup sont des relevés de vocabulaire. Sa grande œuvre, la carte linguistique «ethno-historique» du Brésil, dont il a tracé trois copies, ne fut publiée qu'en 1981 à Rio. On ne cite en français que deux articles le concernant, parus dans le *Journal de la Société des Américanistes* : «Voyages de M Curt Nimuendaju» par Paul Rivet en 1930, et «Curt Nimuendaju» par Alfred Métraux en 1950. Il aimait la précision, comme il apparaît dans ce paragraphe d'une lettre du 30 mars 1913 : «Je pense que le nom de ce fleuve doit être Yvypiranga et non Yrypiranga, mot dénué de sens à mon avis. Au contraire, le nom Yvypiranga, de *Ivy* = terre et *piranga* = rouge, convient car ce fleuve débouche juste à côté du gigantesque *Barranco Vermelho* (Falaise Rouge) qui a sans doute servi à le caractériser, et qui lui vaut son nom tupi. Yrypiranga n'est probablement qu'une erreur dans la rédaction de la première carte où figurait ce nom.» (tous les fragments cités sont traduits par moi).

FEVRIER 1996

Les femmes, les drogues : il y a d'abord ce qu'on fait grâce à elles, puis ce qu'on fait malgré elles.

Tenté de regarder un chef d'oeuvre, *Profession : reporter*, d'Antonioni. C'était très chiant, j'ai tenu peut-être une heure sans rien comprendre et je suis allé me coucher.

Souvenir de lapsus de lecture faits l'hiver dernier. Cru lire comme titre de livres *O achatamento do Brasil* (l'aplatissement du Brésil) au lieu de *O achamento* (la découverte), et *A afundação do Brasil* (le naufrage) au lieu de *A fundação* (la fondation).

A ce que dit saint Jérôme dans une lettre à Paulin, le livre d'Ezéchiël «possède des débuts et une fin enveloppés de telles obscurités que, chez les Juifs, ces parties ... ne peuvent être lues avant l'âge de 30 ans» (tr J Labour). C'est en effet un livre obscur, difficile, mais avec des passages éblouissants, comme aux versets 2:8 et suivants, quand le narrateur entend une voix : «*Fils d'homme, écoute ce que je te dis : ne sois pas rebelle, comme cette engeance de rebelles ; ouvre la bouche et mange ce que je vais te donner. Je regardai : une main était tendue vers moi, tenant un livre enroulé. Elle le déploya devant moi; il était écrit des deux côtés, on y avait écrit des plaintes, des gémissements, des cris...*»

Il y a de nouveau un 29 février cette année. J'avais publié en 92, dans la *Lettre documentaire* 43, un recueil de fragments portant cette date, tirés de journaux et de correspondances. Il est certainement possible d'amplifier cette collection aux dimensions d'un livre, pour qui aurait la patience et le temps de s'y consacrer.

Un autre long projet, dont j'ai la flemme de m'occuper, serait une *Bibliographie du Rêve*, classée par auteurs, et qui recenserait

en particulier deux types de références : d'une part, dans les recueils, les poèmes ou les nouvelles dont le titre comprend le mot «rêve» ; d'autre part le repérage de récits de rêves dans les fictions, les autobiographies, les ethnographies, etc.

L'homme se nourrit de plantes et d'animaux. Mais ses drogues sont toutes végétales : vigne, tabac, café, chanvre, coca, pavot, etc. Faut-il en conclure que la flore ne lui est pas si favorable, ou au contraire qu'il est si naturellement végétarien, qu'il trouve dans les plantes, et sa subsistance, et le superflu.

*Avertissement aux écoliers et lycéens*, par Raoul Vaneigem (Mille et une nuits, 1995). Brochure d'octante pages, bon marché, 10 francs, mais cette médiocre marchandise ne vaut même pas ce qu'elle coûte. Il s'en vend paraît-il des dizaines de milliers d'exemplaires. Ce succès tient plus, je pense, à la célébrité de l'auteur, héros situationniste, qu'à l'intérêt de sa pensée pédagogique. Sur une question aussi difficile que celle de l'enseignement, il est toujours décevant de lire de telles balourdises. C'est encore un numéro de capitalisme-qui-explique-tout et d'anarchisme-qui-résout-tout. «Il est temps d'en finir avec les billevesées du passé», dit justement RV, qui devrait d'abord faire le ménage chez lui.

*Amazônia, a ilusão de um paraíso*, par Betty J Meggers (Rio, 1977, traduit de *Amazonia : man and culture in a counterfeit paradise*, Chicago, 1971). L'auteur compare cinq sociétés primitives du Brésil contemporain, installées dans la jungle de la «terre ferme» (Siriono, Waiwai, Jivaro, Kayapo, Kamayura) et deux plus développées mais aujourd'hui disparues, Omagua et Tapajos, qui vivaient sur les terres alluviales plus favorables du bassin amazonien. Elle analyse les traits culturels comme des mécanismes d'adaptation au milieu naturel, adaptation plus ou moins facile selon la dureté du milieu et le degré de développement technique. Elle examine entre autres des paramètres relatifs à la façon dont les groupes autolimitent leur extension et leur densité démographiques : fréquence, rareté ou absence de tabous sexuels temporaires, contraception, avortement, infanticide, peine de mort, vendetta, guerre endémique, abandon des malades. Il semble évidemment que le mode de vie soit plus cool à mesure que la subsistance est plus facile.

*Le Jardin ouvrier* n° 5, de janvier. Cette revue est bien depuis le début. Tout n'est pas génial, je trouve le nom d'Evelyne «Salope» Nourtier plus excitant que ses textes. J'admire principalement la belle *Justification de l'abbé Lemire* ciselée par El Suel au fil des numéros.

#### SOUVENIR DE DEUX COLLAGISTES

J'ai appris à quelques jours d'intervalle et de la même façon tardive, imprécise et indirecte, par mes copains Lucien et Witold, la mort de Guillermo Deisler et celle de Roman Cieslewicz.

Guillermo Deisler avait quitté le Chili pour fuir la dictature militaire. Ce mail-artiste avait publié des trucs dans les premiers *Doc(k)s* de Julien Blaine. Je l'avais connu par le courrier dans les années 80, à l'époque où il était réfugié à Plovdiv, en Bulgarie. Je ne raffole pas de ses poésies visuelles, mais j'en avais fait paraître quelques unes dans mes revues du

moment. Il avait ensuite émigré en République alors «démocratique» allemande, à Halle. Dans ses rares courriers, il s'est toujours montré modeste et avenant. Il avait répondu à mon enquête sur les «dix livres» et à ma collecte de photocopies de main. Pour cette dernière, il ne m'avait envoyé, en 1993, qu'un dessin de sa main, sur une enveloppe, avec cette excuse émouvante, qu'il n'avait pas accès à une machine, car il se trouvait hospitalisé depuis la date mystérieusement incomplète du, je cite, 14-9-199.

J'ai connu Roman Cieslewicz de réputation avant de voir ses belles œuvres. J'avais gardé, j'ai encore un article de 1982 sur lui, intitulé «L'homme qui peint avec des ciseaux». Puis une amie m'a offert son recueil *Plakate-Affiches- Posters-Collages*, où j'ai découvert que je faisais comme lui, mais dix ans après, du Max Ernst en couleurs. Il avait aussi fait des travaux graphiques inattendus, comme la maquette dépouillée du *Guide Bleu* d'alors, je crois. On s'était écrit quelque temps, des amabilités, et il m'avait gentiment fait participer à une expo d'une demi-douzaine de collagistes, dont il était la vedette, à Lille en janvier 1988. Je l'ai rencontré là-bas à cette occasion, une heure ou deux, un après-midi. Son visage avait un air intelligent et grave. Suite à une crise récente, il était paralysé d'un côté. Il m'avait généreusement acheté toute la série de la revue *Bazaar*. Je le revois tourner les pages et prononcer lentement le nom de Krabs, en roulant le R. Nos relations se sont éteintes d'elles-mêmes, sans que nous nous fâchions. Il avait oublié qu'il m'avait connu, je pense, lorsqu'il a refusé, en 1994, de participer au *Manuel/Handbook*, sans quoi il l'eût au moins fait, j'imagine, avec plus de tact. Par représaille un peu bête, j'ai publié en décembre dernier, dans la catalogue de cette collection, sa lettre pleine de fautes. Je ne lui ai finalement pas envoyé ce fichu catalogue, et Deisler, qui a dû le recevoir trop tard, ne l'aura pas vu non plus. Mais ça n'est pas ce qui leur sera arrivé de pire, malheureusement.

MARS 1996

Le 15, lettre : «Monsieur, veuillez avoir l'obligeance de ne plus m'envoyer les suppléments au *Monde libertaire*, que je n'ai pas demandé à recevoir, et qui ne m'intéressent pas. D'avance merci. Ph Billé.»

*Comme des baies de genévrier : feuilles de carnets*, par Walt Whitman (Mercure de France, 1993, 461 p, d'après *Specimen days*, 1882). Longue suite de courts chapitres, formant un chapelet de souvenirs se rapportant à la famille de l'auteur, aux horreurs de la Guerre de Sécession (1861-65), enfin et surtout aux splendeurs de la campagne du New Jersey, où l'auteur a passé quelques années à guérir d'une paralysie, après 1876 : ce sont là des rapports d'extase devant la flore, la faune, l'eau, le ciel, etc, sur un ton exalté mais juste. J'ai aimé spécialement, dans «La leçon d'un arbre» et dans «Lueurs du couchant», l'évocation de la lumière horizontale du soleil, venant le soir toucher l'écorce des troncs. WW donne aussi quelques listes, d'espèces qu'il connaît : arbres, oiseaux, fleurs.

Un certain Joël Hubaut, manifestement anarchiste, organise une expo de mail art sur le thème du noir. Il semble donc ne pas juger

puéril de fétichiser ainsi ce symbole chromatique, ni troublant que le drapeau noir ait la même couleur que la chemise fasciste. L'opération est affublée du titre élégant de projet «CLOM» (Contre L'Ordre Moral) : un tel programme ne surprend pas, venant d'un farouche rebelle, mais on s'amusera de ce qu'il ait pour cadre... le Centre d'Art Contemporain de Marne-la-Vallée. Encore un opprimé de salon qui a trouvé le moyen de faire le beau en gaspillant l'argent public, j'imagine.

Après le temps du maître Freud, aux intuitions de génie, puis le temps des petits maîtres au charabia pontifiant, voici venu celui où la psychanalyse déchoit au rang de pure baliverne, et prend peu à peu la place tenue naguère par l'horoscope. Gérard Miller = Madame Soleil.

Un truc m'embarrasse, quand j'écris à Michel Ohl, c'est que les mots les plus simples, «Cher Michel», sonnent mal, à cause du double «che». Au téléphone, souvent, je lui dis «Allo, cher maître?» et sa voix paisible me répond : «Oui».

Un excellent film catholique à la tv, *Bad lieutenant*, d'Abel Ferrara (1992) avec le talentueux Harvey Keitel. Un critique de *Télérama* marque son intérêt en jugeant le film «dérangeant». Cela fait bien 20 ans que les masos ramollis du bulbe se complaisent à louer des créations «qui dérangent». Moi je n'aime pas qu'on me dérange, il m'a plu au contraire que cette œuvre m'apaise.

Cunèges. Quelqu'un a installé dans le ruisseau des plaques de polystyrène arrimées à la rive et portant une écuelle remplie de rondelles de carotte. C'est pour attirer les ragondins et les tuer. Il y en a une au niveau de ma promenade mais arrimée sur l'autre rive, une à 200 mètres en amont de mon bois, une à 200 mètres en aval. Vu deux types en bleu s'en occuper.

Vu François Dauchez, ancien copain de collègue, devenu élagueur, installé à Flaugeac. Nous avons visité le bois pendant une petite heure. Il abat le vieux chêne mort pour 200 à 250 francs et le débiterait en tronçons d'un mètre pour 150 de plus. M'a donné divers avis et conseils.

AVRIL 1996

J'ai voulu faire une *Lettre documentaire* avec les graffitis des chiottes de la bibliothèque universitaire, mais ils sont aussi consternants qu'ailleurs, ça n'a guère d'intérêt.

On dit parfois, selon la circonstance, «Qu'est-ce qu'il a grandi!» ou bien «Qu'est-ce qu'il a vieilli!» mais jamais, bien sûr, «Qu'est-ce qu'il est mort!»

Joué à la marchande, au Phyllox. Je vendais des revues, dans un carton sur lequel j'avais tracé l'habile slogan STOP AFFAIRE!, ça me faisait rigoler. Et Mercure m'a prodigué ses faveurs, toute l'après-midi.

Une société d'inconnus, l'*American Biographical Institute*, m'écrit de Caroline du Nord. On me flatte, on me félicite pour mes «*distinctive accomplishments and contributions to society*». On reconnaît enfin le prix de mes pénibles efforts. Quand soudain il s'avère qu'on cherche seulement à me fourguer de la mauvaise paperasse. Contre du père, bien entendu.

Bruno R, de Paris, me communique ce dialogue d'écoliers, écrit sur un papier quadrillé, par lui trouvé :

«Je suis sûr que tu dirais pas non si elle te demandait de sortir avec elle?

- Ben, c'est sûr ! Y a que Bauché qui dirait non!

- T'as raison, mais je n'ai pas dit que j'aimais Morgane éperdument, je t'ai juste dit que je préférais Morgane à Ana. Ana c'est juste une copine et j'aime bien parler avec elle pour faire enrager Paul.

- Je suis sûr que t'aimes Morgane! Ca se voit! A chaque fois que t'es à côté d'elle, tu rougis.

- C'est pas vrai!

- Si, je peux te le jurer! Demande à Paul (...)

(Cunèges) Appelé de Bordeaux Jean Delarche, selon qui les vols ne peuvent avoir été commis par un habitant du coin, mais seraient le fait des chasseurs. Il n'y aurait que 15 chasseurs dans la commune, mais 60 inscrits à la société de chasse, dont des gens venus d'ailleurs. Leur inconduite est telle (lâcher de chiens après les vaches, tir de 25 colverts sur un étang privé) que les trois quarts de la surface communale leur sont interdits, mon terrain se trouvant dans le quart restant. Il me suggère d'en parler au président Jaigu, voire aux gendarmes de Sigoulès, lesquels sont paraît-il venus inspecter mon terrain l'été dernier, ce dont tout le village est au courant sauf moi. Le propriétaire du pré avant le mien s'appellerait Gérard Grossia.

Interrogé au téléphone, J Trigaud dit n'avoir pas idée de qui me vole, ou plus exactement qu'il ne veut accuser personne, comme s'il avait une idée qu'il tairait prudemment. On lui a volé du bois dans une brasse qu'il avait entassée derrière chez lui.

Le dimanche 28, visité Jean D, qui semble avoir idée de deux ou trois coupables potentiels des vols mais je ne lui ai pas demandé de préciser. Selon lui il est difficile de planter et de faire prendre quoi que ce soit à Cunèges, on n'est jamais sûr du succès. Il est venu visiter le bois. Il doit dégager un parking au gyro avant l'entrée du chemin, et ratiboiser mes ronces, s'étonnait de me voir réticent à le laisser couper aussi des arbustes, m'a suggéré de redresser mon noyer oblique en tendant une ficelle arrimée à un arbre voisin, m'a montré ce qu'est le panais, dont il y a plein par endroits, et qui serait dangereux au contact avec la peau. Selon lui c'est à la demande d'un voisin soupçonneux, trouvant suspect qu'un tel terrain soit acquis et entretenu par quelqu'un venu d'ailleurs, que les gendarmes sont venus visiter.

MAI 1996

Le 1er mai m'emmerde, comme le 14 juillet.

Un tout petit terrain vague, de moins d'une are, fait depuis des années une encoche de verdure dans l'alignement des tristes façades du cours de l'Argonne, sur la droite peu avant la barrière Saint-Genès, entre les numéros 273 et 275. Il y pousse une courte broussaille, dominée par un bel érable negundo, haut comme le mur auquel il s'adosse. Cela vient d'être vendu, paraît-il, et cet arbre va disparaître. Allez donc le voir pendant qu'il est temps.

Il se développe une Debord-mania qui laisse rêveur. On m'a montré fin décembre qu'une revue au titre déjà bêta, *Les Inrockuptibles*, intitulait sa rubrique de sorties «Guide de bord

de la société du spectacle». Chez Gallimard, une jeune dame très chic sur les photos, Cécile Guilbert, publie un *Pour Guy Debord*. J'ai feuilleté ce livret chez un marchand : il ne contient qu'adulation ridicule. Le magazine féminin *Elle* en recommande la lecture, c'est assez significatif.

*Journal 1922-1989*, par Michel Leiris (1992, 954 pages). Livre assez gris dans l'ensemble, mais avec de belles éclaircies. Beaucoup de jeux de mots pas terribles, d'ennuyeux récits de rêve, mais des propos lumineux sur le rêve (13 XI 1924, 4 II 46), sur l'art (7 VII 24, 3 X 79), sur l'autobiographie (22 I 38). Superbe sincérité de Leiris, compensant son sentiment de lâcheté par sa lucidité sans pitié, ses aveux indécents (17 V 29, 31 VIII 29 etc). Surprenante violence contre la mère (VII 33). Leiris désabusé, au 3 VI 45 : «Je ne crois plus à l'Afrique ni aux Nègres, pas meilleurs que n'importe quelle population (...) l'ethnologie m'ennuie», au 28 XII 77 : «Deux grosses *aficiones* que j'ai perdues : la corrida, l'opéra.»

Deux excellents petits livres au titre semblable, au ton vif, critiquant sans haine, mais sans gêne, l'archaïsme de l'islam et des sociétés musulmanes : *De l'islam en général et du monde moderne en particulier*, par Jean-Claude Barreau (Le Pré aux Clercs, 1991) ; et *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* (1992, maintenant en Presses-Pocket) de Rachid Mimouni.

Un lecteur de Mimizan, monsieur Michel O, me fait part de cette trouvaille : MEMOIRE.

«N'en déplaise à certains esthètes, l'importance de Tolstoï comme pionnier de la non-violence nous paraît égalier ou même dépasser celle qu'il présente comme romancier.» Point de vue intelligemment défendu par la *Petite revue de l'indiscipline*, n° 21, paru en mars, chez Christian Moncel, à Lyon.

Le *Monument à la mer* (*Monumento al mar*, 1937) de Vicente Huidobro, débute ainsi, je traduis : «*Paix sur la constellation chantante des eaux*

*Entrechoquées comme les épaules de la multitude*

*Paix sur la mer aux vagues de bonne volonté*

*Paix sur la pierre tombale des naufrages*

*Paix sur les tambours de l'orgueil et sur les (pupilles ténébreuses*

*Et si je suis le traducteur des vagues*

*Paix aussi sur moi.»*

Songé à quelques néotoponymes, tels Russibérie, Cantalbanie, Portugalice, Népalgérie, Norvégypte, Guinéeal...

Timide Juppé : la «mauvaise graisse» des fonctionnaires. Gros lard serait plus juste, à mon sens.

Mes fidèles lecteurs sont en quelque sorte mes supporters, ceux qui arrivent à me supporter.

Essayé de lire Boileau, mais il m'emmerde.

Le ramollissement sensuel du printemps, sans doute, une scie m'a hanté une semaine. *Because the sky is blue, it makes me cry / Because the sky is bluuuuuuue*. Par hasard, j'ai retrouvé le disque chez un copain : *Abbey Road*. Et j'ai siroté quelques jours ces mélodies presque trentenaires des Beatles, naïves peut-être, parfois si fraîches, en tout cas tellement plus délicates que

celles des gros bourrins les Rolling Stones. Puis de tristes nouvelles sont arrivées, d'une autre abbaye.

Si les garçons bouchers du GIA avaient pris pour otages 7 journalistes français, au lieu d'obscurs trappistes, nul doute que nos médias n'eussent laissé aucun journal s'ouvrir sur aucune autre nouvelle. Au lieu de quoi cette corporation d'imbéciles n'a pas manqué d'étaler sa coutumière bassesse : que de grands titres, pendant ces deux mois, sur les exploits du football, et autres foutaises. *La Croix* du 25 mai consacrait plusieurs pages au dénouement du drame, comportant un portrait des sept moines, et republiant l'intéressant témoignage que ces mêmes hommes avaient donné début 94, après l'égorgeement de douze techniciens croates du voisinage par des héros du GIA, aux cris de Allah Akbar. Ils rapportaient ce détail : un groupe à part de quatre hommes avait échappé à la mort après que l'un d'entre eux, musulman, ayant pu donner aux bourreaux la preuve de sa confession, les eut en outre convaincus que ses trois camarades, en fait chrétiens, étaient ses coreligionnaires.

Dans une autobiographie de 1992, *Un cavalier à la mer* (Editions François Bourin) l'écrivain Gérard Guégan évoque entre autres l'histoire des éditions Champ Libre, dont il fut l'un des fondateurs en 1970, et que finançait l'homme d'affaires Gérard Lebovici. Celui-ci devait plus tard produire l'adaptation cinématographique de *La société du spectacle*, par Guy Debord, et, semble-t-il sous l'influence de ce dernier, virer la première équipe de Champ Libre. Les souvenirs de Guégan sont hélas dispersés sans ordre chronologique dans le livre, qui cependant abonde en scènes et en descriptions instructives et savoureuses, concernant notamment Guy Debord (se recoiffant p 69, se faisant «secouer les puces» p 110, deux lettres de lui p 238, une fausse p 203, etc) et Jean-Pierre Voyer (collectionnant les étiquettes de vin p 223, retirant Marie-France Pisier de l'*index des noms insultés* dans l'IS, parce que c'était la maîtresse de Georges Kiejman, ami de Lebovici, ou encore pétant les plombs en 1991 dans son ouvrage *Hécatombe*, «Lebovici était un enclulé ... Debord est un enclulé»). Accessoirement je remarque ce qui me semble être inexact dans un poème de sa jeunesse, que Guégan cite p 181 : «Les aiguilles d'une montre / se courent après / mais deux fois / par jour / elles se rencontrent / et s'accouplent» : cela doit en fait se produire une fois chaque heure, non? En 1993, Debord a répliqué au livre de Guégan dans «*Cette mauvaise réputation...*» (Gallimard, p 71-79) avec, selon son habitude, beaucoup de mordant et un brin de mauvaise foi. En 1995, Guégan est revenu à la charge dans un petit pamphlet au long titre, *Debord est mort, le Che aussi, et alors ? Embrasse ton amour sans lâcher ton fusil* (Paris : Société des Saisons, 60 p). L'auteur y établit, entre les destin d'Ernesto Guevara et celui de Guy Debord, un parallèle défavorable au second. Je ne suis pas d'accord avec toutes les analyses présentées. Ainsi je ne crois guère aux «motifs théoriques qui rendent le suicide de Debord inéluctable» (p 9) : celui-ci est demeuré serein jusque dans ses derniers écrits, et la maladie ne me semble pas être un motif invraisemblable de son geste de fin 1994. Visiblement l'amertume charge le texte d'électricité le texte, mais Guégan règle ses comptes avec dignité, sans être

infamant dans ses propos. Ce livret m'a intéressé, plus que par sa teneur polémique, par son contenu informatif. J'ignorais, par exemple, la part qu'avait pu avoir le roman *Les irréguliers* (1975) dans le différend entre les deux hommes.

Pour qui est lassé par la mise en scène ostentatoire d'images prétentieuses dans les galeries modernes, rien de plus rafraîchissant que d'aller visiter les tableaux des églises, où ils sont présentés avec plus ou moins de sympathique maladresse, et où du reste ils ne sont pas à vendre. Parmi ceux, la plupart anonymes, qui ornent l'église Sainte-Croix, un *Saint Benoît de Nursie* et une *Sainte Scholastique*, de même facture, situés dans le bras droit du transept, retiennent l'attention par leurs belles couleurs d'ocre, de doré, de gris, et par la subtilité des lointains. Je leur préfère de loin, cependant, le délicieux, quoique plus terne, *Saint Antoine ermite*, dans le bas-côté gauche de la nef. Cette œuvre est placée face à deux piliers, dont le plus proche du chœur présente, dans sa partie basse, une bordure où l'on peut s'asseoir pour contempler la toile en évitant au mieux les reflets. Le moine égyptien se tient à genoux devant un vague autel où une croix rustique, faite de grossiers bouts de bois, voisine avec des fruits et légumes. Il feuillette paisiblement les Ecritures. A ses pieds un cochon est endormi. Derrière, une arche naturelle, où poussent quelques arbres, encadre des bâtiments indistincts et un bout de ciel bleu clair, que le crépuscule teinte de rose.

(Cunèges) Jean D a rasé au gyrobroyeur les deux grands ronciars. Selon lui le terrain est trop instable pour faire une cabane côté ruisseau. Je l'ai payé 300 Fr.

Vu un pic épeiche deux fois. La deuxième je l'ai vu entrer dans son trou, à deux mètres de hauteur dans un érable à moitié mort au bord du ruisseau. L'arbre est cassé à trois ou quatre mètres de haut et lézardé dans le bas, et semble creux, mais une longue branche vivante pousse encore. Le pic s'est posé à 50 cm au-dessus du trou, est vite descendu à reculons jusqu'un peu en dessous du trou, puis s'y est engouffré d'un coup.

JUIN 1996

(Cunèges) Passé seul les journées du 6 et du 7 : canicule, j'étais déshabillé et incapable de travailler. Campé pour la première fois sur place le 6 au soir, et encore les soirs du 8 et du 9. Le samedi 8, reçu Laurent B & Carol, Th & Vincent, Maman, Xavier A, Bernard & Nathalie, Sylvain & Louise, Hubert & Vincent B avec Salem. Le dimanche 9, reçu Brigitte F & Sylvie B de la BU, Bernard B & Anne M, Pascal L, François D avec B, K, L et S, enfin Brigitte A. Seules 1/5 des personnes invitées sont venues. Offre par Laurent & Carol de deux peupliers d'Italie et deux pommiers golden, dont un non étiqueté serait en fait un poirier selon F Dauchez. Offre par Brigitte & Sylvie d'un noisetier longue d'Espagne, d'un framboisier et d'une lavande.

Le 29, visite du neveu aux bras tatoués du fermier de la colline en face, venu en reconnaissance m'interroger sur mes activités, expliquant que son oncle avait eu affaire à des jeunes qui plantaient sur ses terres de «la cannabis». A la fin de la journée je suis monté me présenter à l'oncle et à sa dame, gênés,

nous avons bavardé paisiblement quelques minutes. Ils sont établis là depuis 25 ans.

JUILLET 1996

Des amis, venus m'honorer de leur visite en Dordogne, dans mon hallier, avaient la délicatesse de m'appeler maître, en latin, soit «*Domine*». Et ce vocatif obligeant, mais sonnait comme le participe français, rappelait à l'humilité.

Philippe Labro : *Un début à Paris*, roman (Folio n° 2812). Réussi à lire jusqu'à la page 16 (ça commence à la 15).

Songé à une Internationale Documentaliste (ID) destinée à dire la vérité, pour faire chier le monde. Dommage que j'aie la flemme.

Aperçu cette phrase de la main de mon fils, dans un de ses cahiers : «Punission : je pence à mon livre de bibliothèque.» Ange du ciel, cher innocent.

*Les Indiens d'Amérique du Nord, L'Amérique indienne*, etc. Tous ces albums sont remplis de belles images, et aussi hélas de bons sentiments. Pas un mot sur les coutumes de guerre, les sacrifices, les rites sanglants. Les Indiens étaient de doux écolos mystiques, faisaient du camping sauvage, s'intéressaient à l'astronomie, et avaient de jolis objets un peu comme chez Nature & Découvertes.

Le 22, lettre : «Monsieur le directeur de France-Culture, j'ai remarqué qu'entre l'heure variable où finissent les rediffusions nocturnes de votre station, et le début des émissions à 7 heures du matin, l'antenne est entre les mains de quelqu'un qui, soit ignore qu'il existe d'autres musiques que le jazz, soit n'imagine pas que l'on puisse vouloir écouter d'autres musiques que du jazz à ce moment-là. Pouvez-vous instruire cette personne, ou la virer, pour qu'elle nous foute la paix. D'avance merci. Ph Billé.»

Avec mon petit, à Lacanau. Il me tend une moule ouverte, qu'il a trouvée. «Papa, regarde, y a encore le fruit!» Je lui fais observer qu'il devrait dire le corps. Il rétorque : «Mais c'est un fruit de mer!» Ange du ciel.

*Le chant du loriote, ou L'éternel instant*, par Jacques Brosse (Plon, 1990). Il s'agit d'une sorte de journal de sensations, tenu un an et une semaine, du 10 XI au 17 XI. Au cours de ses voyages, ou quand il reste dans sa propriété du Périgord, l'auteur observe (les animaux, les plantes, les gens etc), remarque, commente. J'ai aimé en particulier l'explication, au 11 VII, de la façon dont il collectionne, non les insectes mais, dans les marges de son Atlas des hémiptères, les notations de ses rencontres avec eux.

Un cousin (un oncle?) de ce livre sont les *Chasses subtiles (Subtile Jagden)* d'Ernst Jünger (10-18 n° 2548) que le hasard m'a fait lire à la suite. Je ne connaissais de l'auteur que son petit roman *Sur les falaises de marbre*, lu jadis par obligation et oublié. Il m'a semblé reconnaître ici cette prose percée d'éclairs, mais parfois d'une obscurité dont on ne sait ce qu'elle doit au style même ou à la traduction. Il est vrai que celle-ci n'inspire pas grande confiance : le traducteur est sans doute bon germaniste, mais comme il ignore visiblement qu'un nom latin d'animal ou de plante doit s'écrire avec une majuscule pour le genre et une minuscule pour l'espèce, cela jette le discrédit sur le contenu «naturaliste» de son texte. Et peu importe, finalement. Les souvenirs du temps que le chasseur subtil a consacré à sa

passion pour la nature en général, et pour l'entomologie des cicindèles en particulier, forment un savoureux volume, et richissime d'enseignements. L'auteur, en aristocrate «peu porté aux divertissements collectifs», et considérant que «dans les mystères aussi, le meilleur chemin reste le chemin personnel», ne se contente pas de brillantes anecdotes. Il donne aussi ses réflexions sur l'enseignement spirituel tiré de ses recherches, les révélations qu'il y a connues.

*Mal de père*, de Frédéric Roux (paru cet été, Flammarion, 139 p). L'intitulé tri-syllabique s'inscrit dans la lignée de deux précédents ouvrages (*Lève ton gauche* et *Tiens-toi droit*) et polyssème à tout vent : maladie («longue») du père, mal-être dû au père, manque (disparition) du père. La couverture annonce «roman» mais la page de titre, faisant seule foi pour le bibliographe, n'en dit rien. Je préfère autant. Je peux me tromper, mais j'ai l'impression qu'il n'y a pas grand chose de fictif dans cette histoire. Comme compte rendu d'une expérience grave, la maladie et l'agonie d'un proche, avec la remontée de souvenirs que cela suscite, c'est sobre et bien taillé, sans bavure. L'auteur se permet même de nous laisser souffler, le temps de quelques bonnes rigolades (la construction du pavillon-bunker, la Branquille allumée, etc). Que peut-il gagner à ce qu'on assimile son récit à de la faribole romanesque, quelques lecteurs de plus car le genre est populaire? une distance diplomatique vis-à-vis des personnes?

(Cunèges) Visite un soir de Serge Pouget, habitant le bourg, face à l'église. Suggère de trouver le plus court chemin à travers bois vers le haut de la colline, et de construire une cabane au bord du ruisseau. Selon lui le Brajaud s'appelle aussi le Besageou. Il y aurait parfois des truites et des anguilles dans le ruisseau. Et le terrain plat au-dessus du mien serait une ancienne décharge d'ordures appartenant à l'ancien maire, monsieur Roux.

Quelques jours après, semble-t-il à l'instigation de Serge P, des ouvriers ont aplani le début du chemin, posé des buses fournies par la commune à droite et sous le chemin, conduisant l'eau dans le fossé de gauche. Ils ont aussi un peu raboté par endroits le milieu du chemin entre les ornières, et ont rasé les ronces dans le pas de mon bois pour que je puisse y garer une voiture. Il faudra d'abord que je fasse empierrier cet endroit.

AOUT 1996

*Balades*, d'Henry D Thoreau (La Table Ronde, 1995, 101 p, d'après *Walking*). Ce charmant petit volume est un peu alourdi par l'idéologie pro-nature et anti-civilisation, mais Thoreau sait distribuer çà et là les paroles qui retiennent. J'ai aimé sa conception de la marche (p 16-17) : pour lui la promenade, l'errance dans la campagne est une activité à part entière, pas un simple exercice d'hygiène. Et au contraire de ce que professent beaucoup de sportifs d'aujourd'hui, il n'a pas pour but de se vider l'esprit mais «rumine en marchant» comme le chameau. Il a du goût pour «le bois le plus sombre, le marais le plus touffu», soit la nature vraiment naturelle, pas forcément hospitalière : «Je pénètre dans un marais comme en un lieu sacré» (p 56). Il a de belles phrases dans le récit de ses extases. Je retrouve l'observation, faite aussi par Whitman (voir supra en mars), de la

lumière horizontale du soleil couchant : «Ses rayons d'or s'en allaient traîner sous les voûtes du bois tel qu'en un palais seigneurial» (p 89-90).

*Désert solitaire*, par Edward Abbey (Petite Bibliothèque Payot n° 228, 1995, 378 p, d'après *A season in the wilderness*). L'auteur ayant travaillé quelques saisons comme ranger dans un parc national de l'Utah livre ici son expérience, ses idées, ses souvenirs. Ce livre paru en 1968 est assez pesant idéologiquement, et parfois narrativement, mais contient de remarquables histoires de crotales, de cabanes, de sables mouvants, d'Indiens, de chevaux etc.

Il y avait dans *Mon jardin & ma maison* (ce titre!) de janvier un article p 40-43 sur Pierre Déom, créateur et rédacteur de *La Hulotte*. D'abord simple bulletin de liaison des clubs juvéniles CPN (Connaître et Protéger la Nature), *La Hulotte* devint une revue mensuelle fin 1972, et ne paraît maintenant que deux fois l'an. La plupart des numéros sont en fait des monographies sur tel aspect de la faune et plus rarement de la flore. Parce que cette publication s'adresse principalement aux enfants, le texte est en général dramatisé, l'animal s'exprimant comme un personnage. Cet artifice a plutôt tendance à me décourager de lire, mais la revue est très bien renseignée. Les illustrations sont de deux types, d'une part des vignettes du genre bande dessinée, dont je ne raffole pas, d'autre part des dessins réalistes d'une admirable finesse et d'une précision quasi photographique, c'est un régal.

Nouveau recueil de Michel Ohl chez Plein Chant, *Le prix du bœuf* (157 p). C'est je crois le plus «graphique» de ses livres : outre divers artifices de typo, il y a plusieurs photos, montages, dessins, autographes et reproductions. Toujours obsédé par son trépas, qu'il juge imminent, ce qu'à Dieu ne plaise, l'auteur présente son ouvrage comme posthume, et les notes finales parlent de lui comme du «mort». S'il y a quelques textes assez faciles à lire, voire fastoches comme «Le mariage du château fort», Ohl œuvre en général dans la voie sibylline qui lui est coutumière, et où seuls de chevrons faustrolliens le suivront d'un pas ferme. Quant au lecteur médiocre, comme moi, il s'égare souvent, mais que l'on se console, on ne rentre jamais bredouille d'une randonnée dans le dédale d'Ohl.

Il m'est passé entre les mains de ces petites brochures que les organisations anti-sida officielles ou subventionnées continuent de publier, pour instruire les arriérés qui ne seraient pas encore au courant. Je m'étonne que l'on se réfère encore si volontiers à la notion de *safer sex*, qui ne me paraît convenir le mieux à l'édification des masses copulaires : le préservatif n'étant pas vraiment, que je sache, une armure, ne serait-il pas plus honnête de dire que son emploi rend la sexualité seulement moins dangereuse, au lieu de plus sûre?

Le livre de Richard Hinckley Allen, *Star-names and their meanings*, parut d'abord en 1899. Une version corrigée (*Star names : their lore and meaning*) en a été éditée en 1963 à New York et réimprimée depuis. Ce copieux volume de xiv-563 pages est le plus complet que je connaisse sur l'étymologie des noms d'étoiles (mais il ne dit rien des planètes). C'est un dictionnaire classé dans l'ordre alphabétique des noms latins des constellations, les

étoiles individuelles étant traitées dans la notice de la constellation qui les contient. Cette série d'études est précédée de trois articles particuliers portant sur le soleil, la lune et la notion de constellation, et suivie d'un dernier sur la Galaxie ou Voie Lactée. L'ouvrage se clôt sur une bibliographie et quatre index : un général, un des noms arabes, un des grecs, et même un des quelques références astronomiques trouvées dans la Bible où, semble-t-il, les seules figures précisément nommées sont, comme on pouvait s'y attendre, les plus évidentes : la Grande Ourse, Orion, et l'amas des Pléiades (cf Job, 9:9, 18:31-32 ; Amos, 5:8).

Les bons fromages doivent trouver d'eux-mêmes acheteurs, car on ne fait de publicité que pour les mauvais, j'ai remarqué.

*Time* et *Newsweek* du 12 consacraient chacun une page à Roger Tory Peterson, ornithologue et peintre animalier, qui vient de disparaître à l'âge de 87 ans. Spécialiste de l'identification des oiseaux, il s'était consacré, dit *Newsweek*, à «compenser ce défaut de la nature, qui ne pourvoit pas les animaux sauvages d'étiquettes». Son premier *Field guide* était paru en 1934. J'avais acheté l'an dernier, chez Mollat, une édition en français, publiée au Québec, de son guide *Les oiseaux de l'Est de l'Amérique du Nord* (Broquet, 1994). Les dessins, parfaits, sont complétés de flèches désignant les points anatomiques distinctifs. Les fonds vides, blancs ou bleu pâle, rendent les images un peu tristes, et l'on apprécie d'autant mieux la planche des petits Moucherolles, page 199, lesquels apparaissent sur de charmants lointains dans des tons gris.

Je ne peux pas supporter *Le Messie* de Haendel.

*Descartes et le cannabis*, par Frédéric Pagès (Mille et une nuits, 1996). Opuscule dans lequel on se demande plaisamment, mais savamment, si le philosophe était allé vivre en Hollande pour y fumer du chanvre.

#### SEPTEMBRE 1996

Tristesse de la rentrée. Quoi de plus atterrant que le spectacle d'un Hue, ou d'un Blondel, plaçant du «dans ce pays» à tout bout de phrase, en faisant des gestes avec leurs pattes de devant.

*Aphorismes* de Wilde aux Mille et une nuits (n° 73, 1995). La couverture et la page 2 clament trois fois «Texte intégral», mais la p 93 avoue que le recueil original posthume, *Sebastian Melmoth*, est seulement «traduit en partie». Il y est surtout question de l'art, et du mariage. La pensée selon laquelle les femmes aiment avec leurs oreilles, les hommes avec leurs yeux, me rappelle un enseignement du professeur G, du temps que j'étais étudiant. Il avait fait une digression pour nous confier que l'on amadoue les femmes par la voix, comme les chevaux.

J'ai beau considérer la chose, je trouve l'art topiaire vraiment nul, dans l'ensemble.

J'ai aperçu que les Allemands disent, pour Asie Mineure, *Klein Asie*, soit Petite Asie, et j'ai pensé Asiette.

Me trouvant l'autre soir à un pot chez des amis, j'écoutais un jeune prof «capésien» raconter à qui voulait l'entendre sa bonne fortune : par une absurdité de trésorerie, il allait toucher toute l'année 75 francs pour frais de déplacement par jour de boulot,

l'administration ayant négligé de prendre en compte le récent déménagement, grâce auquel il avait réduit la distance entre son logement et son travail de 50 kilomètres à 2. Comme je m'intéresse un peu à la sociologie, et qu'un aussi injuste gaspillage ne semblait susciter aucun trouble chez cet enseignant prospère, je voulus savoir s'il se sentait cependant assez mal loti pour envisager de prendre part aux grèves et aux manifestations qui s'annonçaient. Il s'avéra que oui, et je l'aurais parié. C'est qu'en quelques années d'entraînement, je suis devenu expert en certains domaines : ainsi je distingue sans faillir un opprimé, fût-il placé à 200 pas (pensez si la chose est aisée, quand il est au bout de la table). Et cela, sans autre formation spécialisée que l'observation assidue de l'environnement social. En particulier je pratique un art tout aussi fascinant que le bird-watching : le fonctionnaire-watching. Un loisir instructif et à la portée de tous : avec un peu d'application et de patience, mille petits secrets de la vie vous sont bientôt révélés.

OCTOBRE 1996

«Le bruit ne fait pas de bien, le bien ne fait pas de bruit.»  
Bel adage anonyme (paru dans *Sud Ouest* du 23 août).

Une société d'importuns s'entête à m'envoyer de temps en temps son journal, d'un ennui mortel, et dont le tiers est occupé par un catalogue de vente. Comme je ne lui ai jamais répondu, sauf une fois par un mot de refus explicite, il devrait paraître évident que la poursuite de ces envois inutiles est contraire à la bienséance, et tout simplement à la raison. Des pros l'auraient compris. Seuls des amateurs, et de la pire espèce, s'accrochent à vous comme des tiques, avec un acharnement mercantile irrationnel, dès lors qu'ils sont en possession de votre adresse : en l'occurrence la Fédération Anarchiste et son triste *Monde Libertaire*.

J'ai aperçu qu'il y avait des collages vraiment faiblards de Hubert Lucot dans la nouvelle revue littéraire bordelaise subventionnée, mais hors de prix, *Le bleu du ciel* n° 1.

La revue littéraire bordelaise *Jours de lettres* est subventionnée aussi mais ne coûte que 10 francs. J'apprends dans le n° 16 qu'un groupe surréaliste avait officié à Bordeaux dans les années 60-70 sous le nom difforme de Parapluycha. Les œuvres montrées font penser à Fluxus, dans le meilleur et dans le pire. Ces gens pratiquaient entre autres des formes d'art contraires à la dignité humaine, comme le happening. Mais ils ont eu le bon goût de s'associer à des artistes de talent, tels Jacques Abeille ou Pierre Molinier.

Le jour de l'éclipse, samedi 12, j'étais sur le campus, où j'avais emmené mon petit faire du vélo (le campus désert du week-end offre les espaces verts les plus tranquilles, et peut-être les plus vastes, de l'agglomération bordelaise). Pour observer le phénomène, j'ai eu cette idée : tournant le dos au soleil, j'ai tendu ma paume droite dans la lumière et j'y ai projeté le plus petit rayon possible à travers l'orifice formé par ma main gauche, en repliant l'index contre le pouce. Et ça marchait : on voyait sur ma peau un confetti doré, échancré en bas à gauche par l'ombre

de la lune. On peut bien sûr faire la même expérience quand il n'y a pas d'éclipse.

NOVEMBRE 1996

Une favorable tournée de courrier me livre quatre précieuses brochures que j'avais commandées à la Maison des clubs Connaître et Protéger la Nature : *Les habitants des rivières*, *A l'affût des chevreuils*, *Petit guide de reconnaissance de 30 crânes de mammifères*, et *A la rencontre des amphibiens*. Je découvre dans cette dernière, page 36, la belle phrase : «Eh oui, il faut connaître pour mieux observer, mais il faut observer pour mieux connaître.»

Derek Jarman (1942-1994) était paraît-il cinéaste (mauvais, me confie un copain, mais un autre a aimé son *Caravaggio*) et «plasticien», comme on dit en français de jaquette. En 1986, déjà atteint du sida, il acheta une vieille bicoque de marin sur les côtes désolées du Kent, pas très loin de la centrale nucléaire de Dungeness. Autour de la maisonnette, baptisée *Prospect Cottage*, il entreprit d'organiser un jardin, auquel il consacra ses dernières années. Un livre a paru (*Derek Jarman's garden*, 1995) qui relate cette expérience. Il est basé sur le carnet de l'auteur, et illustré de photos de Howard Sooley. Il sort maintenant en français sous le titre *Un dernier jardin* (Thames & Hudson, 144 p). Je me méfie du traducteur, qui s'entête à nommer la *Rosa canina* Aubépine au lieu d'Eglantine, mais le livre fascine. Ce paysage pierreux où ne pousse qu'une maigre végétation est loin des opulentes plantations que l'on montre d'habitude. Rien de luxuriant ici, rien de luxueux. Jarman trace des bordures de galets en cercles et en carrés, disperse de petits piquets sculpturaux en matériaux de récup : bois flottés, cailloux creux, outils rouillés. Leur forme ne me plaît pas toujours, ni l'aspect de cimetière que produit par endroits ce hérissément d'objets, dont certains ont intentionnellement une forme de croix. Mais on est subjugué tout à la fois par l'humilité du travail de Derek Jarman et par son culot. Cela rayonne, il a réussi son coup, il a donné ce qu'un artiste peut donner de mieux, après tout : une leçon de bon goût.

(Cunèges) Jean D a déchargé une remorque de pierres dans l'entrée de mon bois. Ce sont surtout des pierres de calcaire. Passé quelques heures à répandre les plus petites sur la surface et à casser les grosses à la masse.

DECEMBRE 1996

C'est le destin. Vous passez, la pluie vous pousse dans une grande librairie. Vos pieds vous guident machinalement vers le rayon Sciences naturelles, ils connaissent la route. Vous admirez distraitemment quelques volumes, vous n'êtes pas là pour acheter. Vous songez à repartir, quand vos doigts tombent sur le *Guide des hérons du monde*, par Hancock et Kushlan, illustré par Gillmor et Hayman, chez Delachaux et Niestlé. Ce livre vous a déjà tenté quelques fois, depuis deux ou trois ans. Vous examinez les aquarelles délicieuses de Robert Gillmor. Vous vous dites que décidément, vous pourriez vivre sans, mais qu'avec ce ne serait pas pire. Vous refermez l'ouvrage. Et là vous apercevez l'erreur

manifeste sur l'étiquette : pas même le quart du prix. Vous êtes pris au piège de la tentation. Vous êtes vraiment vénal.

Le 22, lettre au bureau des boîtes postales :

«Madame Z et Monsieur X, j'ai bien reçu votre avis du 6 de ce mois, dans lequel vous déclarez que mon nom ne figure pas sur ma boîte à lettres, et vous menacez de résilier mon abonnement à une boîte postale. Après avoir vainement tenté de vous rencontrer en personne à la Poste (vous étiez «en pause» m'a-t-on dit) puis de vous joindre au téléphone (personne ne répondait) je vous adresse ma réponse dans cette lettre. Depuis quelque douze ans que je suis abonné à ma boîte postale, je n'ai jamais entendu dire qu'il entrerait dans mes obligations de faire figurer mon nom sur ma boîte à lettres. Je ne vois du reste pas bien quelle utilité il y aurait à une telle obligation puisque précisément, étant abonné à une boîte postale, je ne reçois pas de courrier dans ma boîte à lettres. Quoi qu'il en soit, il se trouve justement qu'à toute fin utile, mes initiales figurent non seulement sur ma boîte à lettres mais en outre sur ma sonnette, et ce depuis plus de quatre ans que je demeure à ma nouvelle adresse (252 rue Sainte-Catherine) laquelle n'a point changé. Je dois donc avouer que je ne comprends pas très bien l'objet de votre lettre, moins encore le ton peu amène dont vous usez à l'égard d'un abonné fidèle et qui, jusqu'à preuve du contraire, n'a jamais manqué à ses obligations. Dans l'attente de vos explications, je vous prie d'agréer, Madame et Monsieur, l'expression de ma considération.» (Voir aussi au 19 III 92 & au 15 III 98).

Trouvé ces deux phrases pittoresques, dans un livre écossais qu'on m'avait prêté, *The Jewel* (1652) par sir Thomas Urquhart of Cromarty, je traduis : «*Il est vrai que rien n'est plus commun que de blâmer tout le monde pour les fautes de la majorité, et de railler un pays entier pour le vice auquel ne sont enclins que la plupart de ses habitants. C'est pourquoi l'on dit que les Espagnols sont orgueilleux, les Français inconstants, les Italiens lascifs, les Crétois menteurs, les Siciliens fourbes, les Asiatiques efféminés, les Croates cruels, les Hollandais ivrognes, les Polonais querelleurs, les Saxons rebelles et ainsi de suite, bien qu'il soit tout à fait certain qu'il y a des Espagnols aussi humbles, des Français aussi constants, des Italiens aussi chastes, des Crétois aussi honnêtes, des Siciliens aussi francs, des Asiatiques aussi guerriers, des Croates aussi cléments, des Hollandais aussi sobres, des Polonais aussi paisibles, et des Saxons aussi loyaux que les autres.*»

Petit épicier, gros prix (proverbe réaliste).

Ce mois-ci dans le canton, les opprimés sont déprimés, si j'en crois *Sud Ouest*. Un samedi, une manif en faveur des «sans-papiers» tourne court faute de participants : la quinzaine de ligues appelant à cette démonstration n'étaient représentées chacune que par un nombre de militants voisin de un, j'imagine, ce qui devait donner une négligeable massette populaire. La nuit du 9, lors d'une fête organisée par le «comité de coordination des sans-abri» dans un squatt de Saint-Michel, deux vagabonds se sont expliqués si peu courtoisement, que l'un d'eux est mort : selon le propriétaire du couteau, l'autre se serait en quelque sorte jeté de lui-même sur la lame. Le 10, un «mouvement» des employés de

l'EDF, bien malheureux comme chacun sait, n'a été suivi que «par 3,75 % du personnel» : on ne dit pas quelle proportion des autres avait honte ou était en congé-maladie. Quant aux «intermittents du spectacle» (mais permanents de l'oseille, si je comprends bien) ils sont aux abois : on les menace de devoir travailler, pour être payés. Notre temps est ainsi.

La diapositive : petit vitrail du pauvre, si commun, mais petit vitrail moderne, si commode.

Graffiti minable de Mai 68, aperçu en photo dans un livre : «De Gaule = SS» (sic et resic).

Martine L me dit que chaque fois qu'elle tombe sur l'expression «Fuel domestique», elle se demande s'il en existe un «sauvage».

A Sansou, vu un campagnol tenant dans sa gueule un gland jaune passer près de moi parmi les feuilles de lierre et disparaître dans un trou.

JANVIER 1997

André Breton était contre la corrida. Il avait raison.

Une chose m'intriguait dans le communisme au bon vieux temps, c'étaient les casquettes. Les dignitaires se trimballaient parfois de ces casquettasses, sur lesquelles on aurait eu la place de mettre le couvert.

L'excellent livre *Roman bridges*, par Colin O'Connor (Cambridge University Press, 1993), dédié «to my wife and the glory of God», donne à la fin la liste complète des ponts romains encore existants, pays par pays.

Dominique Fernandez est idiote.

Du temps que j'hébergeais mon copain Lloyd Dunn, je lui avais fait remarquer que nous partagions le handicap des gens dont le prénom se termine par un son identique ou semblable à celui qui commence le nom de famille : une collision de consonnes difficile à bien prononcer. Mais lui se félicitait au contraire de ce que le double DD complétât la belle architecture de son nom, encadré d'un double L au début, et d'un double N à la fin.

*Anthologie poétique* d'Aimé Césaire (Imprime-rie Nationale, 1996). Poésie vraiment chiatique, facile et boursouflée.

Je me demande bien pourquoi on a chargé Raoul Vaneigem de présenter le *Sur Huysmans* de Léon Bloy (Complexe, 1986). Sa préface est un pénible amphigouri, où il ne fait que rabâcher laborieusement le catéchisme situationniste, et où ne perce que de l'hostilité envers l'auteur. Mais il est vrai qu'après une entrée en matière aussi indigeste, on n'apprécie que mieux la fraîcheur incisive du maître.

Le mot joli est joli, mais le mot beau n'est pas beau, je trouve.

(Cunèges) F Dauchez est venu. Pour 300 francs, il a fait tomber un grand chêne mort, dans la haie du chemin au nord. Puis il l'a tronçonné en morceaux d'un mètre et il a fait de même avec un autre chêne et un frêne déjà tombés dans ce coin.

FEVRIER 1997

L'hebdo brésilien *Veja* du 22 janvier rendait compte de la parution d'un livre documentaire du dissident Zheng Yi, réfugié

aux USA, *Scarlet memorial : tales of cannibalism in modern China*. On savait déjà que les Gardes rouges, du temps de la « Révolution culturelle », avaient accompli des milliers d'exploits progressistes de ce genre : on chopait, sur dénonciation plus ou moins fiable, quelque honteux salopard coupable de crimes impardonnables, comme d'être le fils d'un ancien propriétaire terrien. On le traînait par les cheveux sur la place publique où, après l'avoir conspué, on demandait au peuple (le meilleur juge, comme chacun sait) ce que cette ordure méritait. A quoi le peuple répondait en braillant les seuls mots que, sous tous les cieux, il a toujours su prononcer sans bégayer : « La mort ! La mort ! » Dans les moments fastes, on abattait d'une balle dans la nuque le condamné agenouillé. Sinon, par souci d'économie matérialiste dialectique, on se contentait de le lyncher à coups de trique et à coups de pied. Ce livre établit qu'il n'était pas rare, dans les provinces, de dépecer le cadavre pour le manger. Les autorités communistes n'ont-elles pas nié le fait. On privilégiait les organes auxquels on attribuait des vertus médicinales : foie, cœur, sexe. Dans plusieurs cas, on a découpé la victime encore vivante. Ainsi donc, chez certains, la vengeance est un plat qui se mange chaud.

Chaque fois que je tombe sur le mot « pertuis » dans un texte du seizième, je regrette un peu plus qu'il ne nous reste que l'horrible « trou ».

Je me découvre sur le tard un point commun avec Fellini. Selon la radio, il déclarait ne jamais revoir ses films. Moi de même, je n'ai jamais éprouvé l'envie de revoir aucune des quelques œuvres que j'ai vues de ce gros cinéaste.

Un petit pléonasme moderne : l'expression « bip sonore », sur les répondeurs.

« Chants d'oiseaux » (quatrième partie du *Livre d'orgue* d'Olivier Messiaen) : quoi de plus laid, de plus lourd, de plus lugubre que cette musique, vraiment douloureuse. On reste confondu à songer que de réels chants d'oiseaux ont pu inspirer ça.

Il existe un *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*, par Albert Dauzat (Klincksieck, 1978).

Me trouvant devant une télé, j'ai regardé « Brut » sur Arte. Le principe semble être de passer de la matière audiovisuelle non retouchée, proche du réel. On voyait en fait des morceaux choisis d'un document tronqué, assortis de commentaires qui ne laissaient guère de doute sur leur message profond (en gros : les gens de droite ont drôlement tort, ceux de gauche ont rudement raison). Une façon si peu subtile justifierait que l'on rebaptise l'émission « Brutasse ».

MARS 1997

Un week-end où il faisait si beau, j'ai eu la témérité d'affronter simultanément une amie désirant lézarder dans la verdure, mon fils accompagné d'un de ses petits copains, et ma vénérable mère. Seul un aventurier psychique aux nerfs d'acier peut affronter telle épreuve sans dommage. Je n'ai su, quant à moi, réprimer quelques grognements, et aboiements je l'avoue. Trop souvent, on se laisse abuser par la règle de Lord Chesterfield, telle que nous l'a transmise de Quincey : le nombre idéal de

personnes conviées à une réunion se situerait entre celui des Grâces et celui des Muses, soit entre trois et neuf. Cela convient sans doute, si l'on peut bien les choisir. Mais quand la difficulté se profile, je crois bon de se tenir à une règle de Billé, beaucoup plus stricte, préconisant de n'avoir de commerce qu'avec une autre personne à la fois.

Le *National Geographic* porte le même jaune généreux que les cartes Michelin.

Je possède plus de cartes géographiques que de disques.

Cette image, dans le poème de Vicente Huidobro, «*Ella*», je traduis : «Elle riait (...) / Comme la mer qui a mordu toutes les plages.»

Mon petit Samuel, à qui j'expliquais qu'un lieu planté de bambous s'appelle une bamboueraie, a imaginé le mot «bouseraie».

Lectures céliniennes. *Elizabeth Craig raconte Céline : entretien avec la dédicataire de Voyage au bout de la nuit*, par Jean Monnier, qui a retrouvé la vieille dame en Amérique (BLFC, 1988, 101 p, se termine sur ces mots : «Il n'aimait pas être normal... pauvre chéri... c'est terrible.» Une curiosité). *A l'agité du bocal*, suivi de 6 autres textes aussi brefs mais moins bons (L'Herne, 1995, 85 p). *Entretiens* (pourquoi au pluriel?) avec le professeur Y (Folio n° 2786, 123 p, une fiction-nette un peu trop dégoulinante mais chargée de pépites). *Céline et les éditions Denoël : 1932-1948* (IMEC, 1991, 217 p, intéressant, contient des lettres). *Lettres à Marie Bell* (Lérot, 1991, 67 p. «Tu vois y a qu'une chose à retenir de 50000 ans d'Histoire : on fout le camp jamais assez tôt, assez loin» et ailleurs «J'ai le petit quelque chose qui plaît aux bourreaux... J'ai le flic appeal!»). *Lettres des années noires* (Berg, 1994, 140 p. Le 22 VII 39 ce portrait peu complaisant de Paul Nizan : «le plus décourageant insipide bulleux limaçon de tout l'élevage gauchiste, où pourtant Dieu sait s'ils inondent, submergent et glairent à foison»). *Lettres à la NRF : 1931-1961* (Gallimard, 1991, 617 p, succulent pavé, j'excèderais mes droits si j'en reproduisais toutes les phrases qui m'ont plu, mais je signale que le préfacier Philippe Sollers, décidément meilleur lecteur qu'écrivain, en cite de très bonnes). *Louis-Ferdinand Céline* par Maurice Bardèche (La Table Ronde, 1986, clair, commode et substantiel, étudie intelligemment la vie et l'œuvre dans l'ordre chrono, sans épargner Céline pour ses mufleries, mensonges etc). Enfin *Céline seul*, de Stéphane Zagdanski (Gallimard, 1993, joli titre, pour un livre prétentieux et médiocre).

«Ce sont des gestes d'égorgeur de mouton.» Telle est la réflexion que me faisait une copine algérienne, récemment, alors que le poste faisait état de nouveaux forfaits du GIA. Il y a de ça, en effet. La relative discrétion des médias français sur ces événements m'intrigue. Tout de même l'Algérie est un pays presque voisin et les formidables tueries qui s'y déroulent pourraient susciter de plus amples développements que ces communiqués laconiques, sans détail, comme embarrassés. On apprend cependant peu ou prou ce qui se passe. Assassinats collectifs par bombes, armes à feu, et souvent à l'arme blanche, par égorgement et décapitation. Le plus étonnant sans doute est que la furie fanatique s'exerce désormais aveuglément : non plus sur l'ennemi,

sur l'opposé, sur l'étranger, sur le différent, ce qui ne serait déjà pas glorieux, mais sur le semblable, c'est à dire sur les hommes, femmes, vieillards, enfants et même les bébés, qui n'ont eu d'autre tort que de se trouver là. On est frappé en outre par l'acharnement dans la cruauté : certaines victimes ont eu le cou tranché à la scie sans avoir été tuées au préalable. L'horreur est toujours horrible mais il faut convenir qu'il y a là aussi des degrés. Le vingtième siècle, qui s'achève, n'aura pas été avare en surprenants accès de barbarie, révélateurs des possibilités de la «nature humaine». La singulière folie qui sévit en Algérie ces dernières années demeurera sûrement comme un des plus affligeants sujets de méditation. Les jaseurs ne manqueront pas d'explications économiques, politiques, etc. Le Mal, dans le fond, reste un mystère.

(Cunèges) Vu Delarche venu avec Trigaud couper le grand frêne de ce dernier au milieu de son pré. Il ne l'a toujours pas vendu, ni le pré de Monestier pour lequel il avait passé une annonce.

Vu deux jeunes garçons de 13 ans, Kevin et Yann, venus voir la cabane et demander s'ils pourraient faire aleviner des truites dans le ruisseau. Selon eux, il y a des goujons.

Lundi 31 le soir, au téléphone, Jean D m'apprend que Trigaud a vendu son pré à des retraités pour 8000 francs, soit la moitié de ce qu'il m'en avait demandé. Ca me navre un peu.

#### AVRIL 1997

«L'ami des livres dans sa bibliothèque ressemble à un sultan qui passe en revue son harem en se demandant avec laquelle de ses esclaves il va passer la nuit. Il connaît le plaisir de la découverte et celui de la répétition, qui sont de valeur égale.» Ou encore «Les jardins délassent ; ils sont régis par un autre type de temps. Comment suis-je parvenu ici? – telle est la question que je me pose souvent lorsque je suis auprès des fleurs, comme lorsqu'on s'éveille d'un rêve.» J'ai eu l'occasion de feuilleter *Soixante-dix s'efface III : Journal 1981-1985*, d'Ernst Jünger (Gallimard, 1996). Agréable pavé, touffu, intelligent, des notes sur ses rencontres, ses déplacements, ses observations de naturaliste. Quant à ces dernières, on se demande toujours que penser de la traduction : le texte original dit-il bien, comme ici p 114, que le Pic épeiche porte un ruban rouge autour du cou, quand il n'en a qu'une tache sur la nuque ou sur le front, que je sache.

Dans *Art Press* de ce mois, gros titre : «L'extrême droite attaque l'art contemporain». Et ça marche : je l'ai ouvert. En fait, sur 14 pages, Jacques Henric et une clique de ragougnasses dans son style attaquent la revue *Krisis* et son directeur Alain de Benoist, alors qu'ils sont moins intelligents que ce dernier. C'est peut-être un poisson d'avril.

Bernard-Marie Koltès : *Dans la solitude des champs de coton* (Minuit, 1996). Lu les premières pages, d'un ennui mortel, puis les dernières, pour voir si c'était pareil, et ça l'était. Du même, *La nuit juste avant les forêts* (1988) : idem.

*Dada est tatou, tout est dada*, s'intitule une copieuse anthologie de textes de Tristan Tzara, surtout des poésies, parue

dans la collection Garnier-Flammarion (1996). 380 pages de borborygmes illisibles.

Le Robert écrit PEZE le mot d'argot pour «argent», d'origine incertaine. Je préfère la forme PESE, comme le peso hispanique, le «poids», ce qui pèse, sur la balance ou dans la poche.

MAI 1997

Un lecteur de Mimizan, monsieur Mikhaïl Ivanovitch O, me confie cette interrogation : «J'ai pensé aux Couchantins, mais quel pays leur attribuer, si l'on admet que les Levantins vivent au Moyen Orient?»

Avant Vincent Van Gogh (voir supra) Jean-François Millet avait lui aussi peint, vers 1865, un tableau très obscur et magique nommé *La nuit étoilée*. On y voit vers le haut trois étoiles équidistantes et alignées, qui me semblent être celles, si caractéristiques, du centre de la constellation d'Orion. Elles ont dans leur prolongement, loin à gauche, un astre voyant, qui serait donc Sirius, du Grand Chien, etc. On peut ainsi reconstituer, si ce n'est déjà fait, la carte du ciel, déterminer l'orientation et le moment.

On a parfois l'impression que les villes, par où la civilisation est venue, sont aujourd'hui les principaux foyers de barbarie. C'est dans la polis, que les gens sont le moins policés.

Je trouve René Char toc.

Je n'aime pas ces jaquettes amovibles que l'on trouve parfois sur les livres neufs. Elles m'embarrassent et je les jette. Souvent elles ne sont là que pour l'emballage, pour que la marchandise tape à l'œil. On me dit qu'elles protègent. J'en doute et je crois au contraire qu'en rendant la manipulation malaisée, elles favorisent les occasions de chute. Que faire si elles comportent une photo ou un renseignement qui manque dans l'ouvrage ? Y découper un marque-page, peut-être.

Il y a peu de courrier qui mérite d'être conservé. Les écrivains professionnels eux-mêmes gardent trop, comme ils écrivent trop. Que d'horreurs veulent-ils sauver de l'oubli, qui néanmoins leur tend les bras. L'autre jour, tout en rongeant un sandwich dans une cafette, je feuilletais la correspondance Butor-Perros. Quelle catastrophe, mille dieux, quel abîme d'ennui.

JUIN 1997

«A midi, sous l'épais tilleul,  
Au milieu de la plaine immense,  
Immobile et seul,  
Ecoutez les bruits du silence.»

C'est la strophe que j'ai préférée dans les *Chansons inédites* de Gustave Nadaud (Paris, 1876) que m'a prêtées M Ohl. Nadaud est l'auteur de l'excellent «Roi boiteux» chanté par Brassens.

Au Moutchic, près de Lacanau. Par terre à un endroit du parking, une petite couleuvre à collier morte, environ 15 centimètres de long. Le collier jaune clair lui faisait entièrement le tour de la nuque. Les enfants voulaient qu'on l'emporte, on l'a mise dans la boîte à gants.

Reçu *La lettre d'Atlantiques*, publication du Centre régional des lettres d'Aquitaine. 24 pages de belle imprimerie, plus la

couverture, payées avec notre pèse, mais sans notre avis. Sur quatre de ces pages, interview du célèbre poète Jean-Paul Michel, égal à lui-même, baignant dans l'autosatisfaction. On ne fait plus de poètes maudits, mais on a un poète ravi. Le ravi de Saint-Michel.

Je ramasse dans mon couloir une autre réussite de la presse officielle, *Gironde le magazine du Conseil général*, n° 30, plein d'articles inquiétants, révélateurs du développement de la «culture» estivale de masse. Le slogan annonçant «l'Été girondin» : «Que la fête soit générale!» fait à lui seul froid dans le dos. On apprend aussi qu'un «Campus en été» organisé par «Anima'Fac» (vous voyez le genre) rassemblera des centaines d'étudiants venus «des quatre coins de l'hexagone». Eh oui.

«Liberté, humilité, lucidité.» Belle devise page 112 de *De la rupture*, par Gabriel Matzneff (Payot, 1997) petit chef-d'œuvre de psychologie, de morale et d'humour.

Ma vénérable mère a vu un soir à la télé des émissions sur les jardins et les jardiniers. Au téléphone, elle me résume ainsi sa typologie : il y a «ceux qui font des haies taillées bien droit comme t'aimes pas» et «ceux qu'en mettent un peu partout».

Bien aimé les *Souvenirs de Pologne* écrits par Witold Gombrowicz pour Radio Free Europe en 1960-1961 (10-18 n° 2066, 1990). Peu de gens ont le culot de certaines opinions, tel ce jugement, à propos des acteurs, que «quelqu'un qui fait des mines en public n'est pas quelqu'un de distingué».

Le 28, à la radio, une tribade un peu affolée déclare : «Je suis fière d'être lesbienne et je n'ai pas honte de le cacher...»

Longtemps avant qu'un moderne homonyme ne rédige le *Guide Citroën 1946-1975*, Olivier de Serres (1539?-1619), seigneur du Pradel, en Ardèche, pratiquait l'agronomie. Spécialiste du ver à soie, il planta pour le roi 20 000 mûriers blancs dans le Jardin des Tuileries et publia en 1599 un *Traité de la cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font*. Ce fut l'année suivante qu'il fit paraître son monumental *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs, dans lequel est représenté tout ce qui est requis et nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir et embellir la maison rustique*. Ce remarquable guide est divisé en huit «lieux» consacrés respectivement au domaine et à la maison, au labourage, à la vigne, au bétail, à la volaille, au jardin, à l'eau et au bois, enfin à la cuisine et aux médicaments. Henri IV, dit-on, se faisait lire chaque soir quelques pages de ce bon ouvrage, qui fit référence dans son domaine et fut régulièrement réédité jusqu'au dix-neuvième siècle, parfois encore au vingtième. Les éditions Actes Sud, à Arles, l'ont republié au début de l'année, reprenant une édition de 1805. C'est un beau pavé de 1461 pages, façon livre de poche mais sur bon papier. Il est bien que ce texte, qui le mérite, soit ainsi remis à la disposition du peuple des lecteurs, et dans une collection démocratique. Mais l'éditeur triche un peu en le présentant dans son avertissement comme «introuvable», puisqu'il est également disponible depuis 1991 chez Slatkine, à Genève, sous la forme plus intéressante d'un «reprint», il est vrai pour plus cher. On peut regretter en outre qu'Actes Sud se soit paresseusement contenté de copier une édition précédente sans rien faire pour l'améliorer. Le «Glossaire des

mots anciens» en fin de volume rend certes quelques services mais n'est pas très satisfaisant : certains termes y sont inutilement traduits (on se serait douté que *aage* signifie âge) alors que d'autres, vraiment mystérieux, ne sont pas expliqués. Ajoutons à cela qu'il n'y a non seulement pas d'index, mais pas même de tables des matières, ce qui rend la consultation décourageante. Il semble que cette œuvre n'ait jamais été entièrement transcrite en français d'aujourd'hui. J'ai cependant pu feuilleter une édition modernisée du texte, parue en 1941 chez Firmin-Didot, mais ce sont seulement des «pages choisies» (il y en a 325) et «précédées d'une lettre de monsieur le maréchal Pétain». Etant amateur de lettres, je n'ai pas manqué de lire celle-ci, dans laquelle le maréchal, ou son nègre, s'égare un peu, en affirmant que l'auteur «s'élève contre la routine et les superstitions, comme celle de tenir compte des jours de la semaine ou des phases de la lune». Or si Olivier de Serres fait justice de bien des croyances, il fait en revanche grand cas de l'influence de la lune.

JUILLET 1997

Personnellement les points de suspension de Céline ne m'empêchent pas de le lire mais je ne les trouve pas indispensables. On peut faire l'expérience de recopier une page en les remplaçant par des points normaux, je trouve que ça marche aussi bien, si ce n'est mieux.

Parmi les friandises documentaires du recueil *Gombrowicz en Argentine : témoignages et documents* (Denoël, 1984) on apprend que le maître considérait le fait de boire du maté (dont il n'a jamais goûté) comme «une coutume barbare, bonne pour les Indiens» et qu'il «refusait de partager (sa chambre) avec quiconque, de peur d'être étranglé pendant son sommeil.»

*La société du spectacle* est le plus mauvais livre de Guy Debord. C'est pour ça qu'il a autant de succès.

La femelle du cerf pourrait être la cervelle, et leur progéniture les petits cerveaux.

On voit bien ce que veulent dire les maladroits qui se déclarent, je cite, «contre l'ordre moral». On voit tout aussi bien ce que la formule a d'inepte, qui suppose de valoriser à l'inverse, et au choix, le désordre moral, l'ordre immoral, ou le désordre immoral. Toutes perspectives qui ne mènent pas bien loin, avouons-le.

La principale justification du nucléaire en France, est qu'il permet d'obtenir une énorme quantité d'électricité. On en produit même plus qu'il n'en faut, paraît-il. Dès lors, tout ce qui consomme beaucoup légitime d'autant plus le procédé. Qu'en pensent les spectateurs de tous ces concerts, de toutes ces représentations, de toute cette culture à projecteurs? Mais pensent-ils seulement?

Il me semble qu'une des caractéristiques les plus significatives de l'urbanisme contemporain est ce que l'on pourrait appeler le phénomène de terrassisation du monde, soit la tendance du monde à se transformer en terrasse de café. De nos jours en effet, le peu d'espace laissé encore vacant par l'automobile est massivement dévolu au bistro. A cet égard, on peut dire que la place de la Victoire, à Bordeaux, présente un

aspect moderne particulièrement typé : celui d'une immense terrasse de café traversée par une autoroute.

Le dix-septième est un siècle important dans l'histoire de la civilisation française, parce qu'il vit la naissance de la trompe de chasse. Je viens de me procurer un bon disque comprenant la *Messe solennelle de saint Hubert* et surtout d'extraordinaires fanfares, jouées par le Relancé Berry-Bourbonnais et le Débouché Vendéen. Pas très world, mais tonique. Et quels titres (*Rallye Bois Désert, Rallye Saintonge, etc!*)!

Deux opprimés sous ma fenêtre : «Je t'encule! – Ben pas moi, t'es pas assez beau!»

AOUT 1997

HÖLDERLIN ET LES ARBRES DE BORDEAUX. La loupe du naturaliste n'est pas toujours le meilleur instrument pour élucider les énigmes de la poésie, mais on y a parfois recours. Au milieu de sa vie, juste avant de sombrer dans la folie, Friedrich Hölderlin (1770-1843) séjourna un peu plus de trois mois à Bordeaux, de fin janvier à début mai 1802. Ce qu'il y fit, nul ne le sait, sauf qu'il y était venu comme précepteur des enfants du consul de Hambourg. Le poète n'en a dit mot, ou quasi. Pour parler de ce silence, Jean-Pierre Lefebvre lui a consacré un copieux volume au titre qui peut tromper : *Hölderlin, journal de Bordeaux* (Editions W Blake & Co, 1990, 401 p). Il s'agit en fait d'un recueil d'extraits de quotidiens locaux de l'époque, donnant des nouvelles sur divers sujets de l'actualité d'alors, mais pas sur Hölderlin, et auxquels le concepteur du livre a ajouté quelques commentaires et documents. L'Allemand, quant à lui, n'a jamais écrit de «journal de Bordeaux» ni rien du genre. Le nom de la ville n'apparaît semble-t-il que dans quelques rares lettres et dans un seul poème : à la première strophe de l'hymne «*Andenken*», rédigé probablement en 1803 ou 1804, et publié en 1808. On trouve ce texte en version française sous le titre «En souvenir de» dans l'ouvrage cité de J-P Lefebvre, «Mémoire» dans les *Douze poèmes* traduits par François Fédier (La Différence, 1989) et «Souvenir» dans quatre autres traductions : celle de Kenneth White et Jean-Paul Michel dans *Souvenir de Bordeaux* (W Blake & Co, 1984), celle de Gustave Roud dans les *Œuvres à la Pléiade* (Gallimard, 1967), celle de Jean Launay dans *Approche de Hölderlin* par Martin Heidegger (Gallimard, 1962), et celle de Geneviève Bianquis dans *Poèmes* (Aubier, 1943). Dans les deux premières strophes apparaissent quatre arbres (joli nombre : celui des points cardinaux, des saisons) de Bordeaux, quoique les scènes où ils figurent se situent plutôt sur l'autre rive, à Lormont selon Lefebvre. A la deuxième strophe un Figuier (*Feigenbaum*) pousse dans une cour tandis qu'au-dessus d'un moulin s'inclinent les cîmes d'un *Ulmwald*, des Ormes formant selon les traducteurs un bois, une forêt ou un bouquet. Les arbres de la première strophe, quant à eux, se dressent sur le rivage même. Ce sont d'une part d'indiscutables Chênes (*Eichen*), de l'autre des *Silberpappeln* : ce nom devrait se traduire mot à mot par «peuplier(s) d'argent» comme le font Lefebvre, White/Michel et Launay, ou «peuplier argenté» (Bianquis). Mais il désigne ce que l'on nomme en français, comme écrit justement Fédier, le Peuplier blanc, soit *Populus alba*, que

l'on ne devrait en tout cas pas confondre avec le Tremble (*Populus tremula*) avancé par Roud («trembles d'argent»). Cette question lexicale éclaircie, reste un mystère de syntaxe. Chênes et Peupliers forment selon l'auteur un couple (*ein Paar*) qu'il qualifie de *edel* («altier» pour Lefebvre, «noblement» pour White/Michel, «noble» pour les autres). Mais noble ou altier, un couple ne compte que deux membres et en l'occurrence il faut et il suffit, pour le constituer, d'un seul Chêne et d'un Peuplier. Or Hölderlin cite au pluriel les deux espèces. C'est illogique. Les traductions de 1990, 89 et 67 reconduisent le paradoxe en maintenant le nombre. Celle de 1984 esquive le problème en supprimant l'idée de couple («noblement s'inclinent / Chênes et peupliers d'argent»). Celles de 1943 et 62 avaient restauré un singulier plus cohérent mais moins fidèle : «un noble couple, / chêne et peuplier argenté» (Bianquis) et «Un noble couple ... / Le chêne marié au peuplier d'argent» (Launay, qui nous servait là un alexandrin).

#### OCTOBRE 1997

Le 12, à la radio, un chasseur s'explique : «Y a d'autres bêtes à chasser, mais l'isard, c'est le gâteau sur la cerise!»

Le livre *Pourquoi les oiseaux chantent*, paru en 1928, a été réédité chez Stock en 1990. L'auteur Jacques Delamain, ornithologue charentais, viticulteur et ami de Messiaen, réunit autour de quelques thèmes des observations, des souvenirs, des réflexions. Il pratique comme dit l'avant-propos un «lyrisme émerveillé», que personnellement je trouve ennuyeux. Le dernier chapitre cependant fascine. Intitulé «Journal de guerre d'un ornithologue», il donne sur 60 pages un étonnant journal tenu de 1915 à 1918 en divers points du front, à l'affût des oiseaux tantôt parmi les bombardements, tantôt dans les villes abandonnées, en ruine, où pousse la broussaille.

A Sansou, un écureuil marron foncé, fuyant peut-être, s'approchait rapidement par les fusains, le long d'une haie. Je restais immobile. Il est passé sur une branche ployée d'érable qui l'amenait directement à moi. Quand il m'a vu il a marqué un temps d'arrêt, puis il s'est échappé.

Un paysan à qui je téléphone au sujet d'une annonce pour un terrain à vendre : «ça devient privé, ces coins calmes».

#### NOVEMBRE 1997

A Sansou, journée pluvieuse mais laborieuse. Tôt le matin belle rougeur surprenante du ciel au nord, quand le reste était gris.

#### DECEMBRE 1997

«Un seul être vous manque, et il faut se branler.» Rude maxime trouvée dans l'*Almanach satirique et illustré de la Dordogne* publié par Thierry Boisvert en 1994. On y lit aussi, «Nulle part à Venise, je n'ai vu qu'elle était la Brantôme de la Vénétie.»

Quelques années après les œuvres complètes de Lénine, c'est au tour de l'*Encyclopaedia Universalis* d'être en tête des reventes d'occasion dans les petites annonces. Triste sort mérité. Cet instrument porte les tares de son époque de naissance : primat des

sciences humaines, tendance corrélative au charabia, mépris de l'histoire naturelle et de la vie pratique. Y chercher un renseignement simple sur une constellation ou sur un animal est peine perdue. Trop d'articles ne sont lisibles que par les spécialistes, qui de toute façon disposent de mieux ailleurs. Tout pour justifier le surnom d'*Encyclopaedia Horribilis*.

Le verbe péter présente l'avantage de la brièveté mais il est fort laid. Les synonymes, nombreux et imagés, sont souvent gênants. Quand un destin cruel oblige à en parler, j'opte pour la sobriété romaine de «crépiter». On peut, dans certains cas, recourir au diminutif «pétiller».

Populaires idoles. Che Guevara = Lady Diana.

Un copain voyageur m'a parlé du Stone Museum de Mosėdis, dans la vallée de la Bartuva, en Lituanie. Fondé en 1965 par le fermier Vaclovas Intas, ce musée rassemble dans un parc de huit hectares une collection de rochers provenant des quatre coins du pays.

On entend par «brasse», outre une manière de nager, la mesure de longueur équivalant à la distance entre les extrémités des bras, quand on les tient écartés. Le Petit Robert, qui la fixe à environ 1 m 60, ne mentionne pas le sens qu'a ce mot dans certains coins, comme en Périgord, où il désigne une quantité de 4 stères, soit 4 mètres cubes de bois. Il m'a fallu du temps avant de réaliser qu'on voulait dire par là une «brasse cube» : effectivement 1,6 x 1,6 x 1,6 égale à peu près 4.

Je voyais Robert Hue sur une télé, l'autre soir. Bonne tête, belle voix, mais pour la rhétorique, mon Dieu, quelle anguille. Je suis sûr que si on lui demandait simplement quelle heure il est, il commencerait par répondre qu'on ne peut pas poser le problème en ces termes.

J'apprends dans *Blood story : a social history of Spanish bullfighting* (University of Pennsylvania Press, 1991) que Miguel de Unamuno s'était distingué, parmi les intellectuels espagnols, en manifestant son hostilité à la corrida, au contraire, par exemple, d'un Ortega y Gasset. Encore ne la condamnait-il pas pour sa barbarie, mais parce qu'elle empêchait ses concitoyens de s'intéresser à des questions plus élevées, et que le pâturage des taureaux constituait un gaspillage agricole. Et je lis dans *Plein Chant* n° 63 (été 97) que Kenneth Rexroth se déclarait «sérieusement d'avis que tous les Américains qui assistent à des courses de taureaux devraient être enfermés à leur retour d'Espagne.» J'aime beaucoup la photo page 52, où il parle à l'oreille d'une mule.

#### SUR LE LIVRE NOIR DU FASCISME ROUGE

*Le livre noir du communisme : crimes, terreur, répression* (R Laffont, 1997. 846 p + 32 planches de photo). Rédigé par plusieurs chercheurs sous la direction de Stéphane Courtois, ce livre a pour objet d'exposer aussi exactement que possible ce que l'on sait de ce que fut, et de ce qu'est encore par endroits la terreur communiste. Il apprendra sans doute peu de choses aux historiens mais, nourri en partie de la récente ouverture de certaines archives, il permet de préciser des faits, de confirmer ou d'infirmer des hypothèses, de reconnaître à leur juste valeur des témoignages véridiques, parfois publiés dès les années 20, sur lesquels pesait jusqu'alors un soupçon de partialité. La qualité

de la rédaction est inégale et, si tous les articles sont savants, tous n'ont pas la limpidité de celui de Nicolas Werth, consacré à la Russie. Mais enfin cette somme a le mérite de présenter au grand public francophone un bilan panoramique bien documenté, une base valable pour la réflexion. Je me poserai deux questions :

1) Le communisme a-t-il été un fascisme rouge, c'est à dire l'équivalent symétrique, à l'extrême gauche, du totalitarisme d'extrême droite ? Je crois juste de convenir que si l'on compare ces réalités, elles s'avèrent en effet comparables : exercice du pouvoir par la violence, refus de la démocratie, parti unique, anti-individualisme, militarisme, culte du leader, esthétique pompeuse, etc. Il semble que, chez les malheureux qui ont connu successivement les camps nazis et les camps communistes, le sentiment dominant n'ait pas été le dépaysement. Un argument est que, quelque horreur qu'il ait produite, le communisme visait d'abord au bonheur de l'humanité. En d'autres termes, ça partait d'un bon sentiment. On est bien avancé, avec ça.

2) Le communisme idéal porte-t-il nécessairement en lui ce qu'a été systématiquement le communisme réel ? Sur ce point, il faut bien dire que les 80 ans de travaux pratiques ne portent guère à l'optimisme. Et ça fait longuet, comme période d'essai.

#### SUR LE MARQUIS DE GIRARDIN (1735-1808)

René-Louis de Girardin servit comme officier le roi de Pologne et duc de Lorraine Stanislas Leszczyński. A la mort de celui-ci, en 1766, il se retira sur ses terres d'Ermenonville, au nord de Paris, et consacra dix années à les aménager. Il les divisa en quatre enclos : forêt, «désert», prairie et métairie, les trois premiers restant «ouverts aux hommes : le tableau de la nature appartient à tout le monde, et je suis bien aise que tout le monde se regarde chez moi comme s'il était chez lui». Il admirait Jean-Jacques Rousseau, qu'il eut l'honneur d'accueillir en 1778, mettant un pavillon à sa disposition. Le philosophe y mourut soudain, six semaines plus tard, et fut enterré dans le parc, où reste son tombeau maintenant vide, sur l'île au Peupliers. Homme des Lumières, partisan de la Révolution, attentif à la question agraire, favorable à la distribution de terres aux paysans pauvres, il soignait ses villageois mais fut mal payé de retour. Il fut emprisonné indûment sous la Terreur, pendant que son parc était saccagé. De dépit, il alla finir ses jours ailleurs, à Vernouillet, mais transmit sa propriété à ses enfants en héritage indivis, ce qui témoigne qu'il restait attaché à son œuvre.

Ce «foutu original» (mot attribué à Bonaparte) avait publié en 1777 un traité exposant sa doctrine : *De la composition des paysages, ou Des moyens d'embellir la nature autour des habitations en joignant l'agréable à l'utile*. L'ouvrage a été réédité en 1992 par Champ Vallon, suivi d'une anonyme *Promenade ou itinéraire des jardins d'Ermenonville* (1811) et d'une «Postface» par Michel H Conan. (J'apprends dans cette dernière qu'une autre figure de la littérature française est liée à cet endroit, en la personne de Gérard Labrunie, dit de Nerval, qui vécut dans son enfance près d'Ermenonville, à Loisy et à Mortefontaine). La *Promenade ou itinéraire* vaut surtout parce qu'on y cite les inscriptions en vers gravées sur des pierres («Coule, gentil

ruisseau, sous cet épais feuillage, / Ton bruit charme les sens et attendrit le cœur»). Mais je recommande chaudement le traité du marquis, d'un délicieux bon sens («Rien n'est bien ou mal dans ce monde que ce qui est à sa place ou n'y est pas»), fusillant allègrement «le majestueux ennui de la symétrie» et Le Nôtre qui «acheva de massacrer la nature en assujettissant tout au compas de l'architecte», déplorant la monotonie des chemins en ligne droite «fort ennuyeuse pour le voyageur dont les yeux sont toujours arrivés longtemps avant les jambes», recommandant d'«intéresser tout à la fois l'œil et l'esprit» par une intervention minimale sur le terrain, en se contentant d'aménager des «asiles charmants» selon «l'idée la plus facile et la plus simple» («Prendre ce que le pays vous offre, savoir vous passer de ce qu'il vous refuse»). L'art du jardin, explique Girardin, est un «amusement recommandable», «intéressant», «le plus sûr moyen de prévenir les maux de l'âme et du corps». «Il est devenu si difficile dans l'âge de raison de trouver quelque chose de mieux à faire»...

#### JANVIER 1998

Bruno Richard s'est fait virer parce qu'il avait traité ses patrons d'enculés. Ce sont des choses qui arrivent. Pour tirer quelque parti de cette mésaventure, il pourrait profiter de son oisiveté pour mettre de l'ordre dans sa tête et dans ses papiers. Cela lui permettrait de se tirer d'une autre mésaventure, plus grave peut-être : depuis quelque temps, il ne sait plus où il en est des numéros de sa revue *Elles sont de sortie*, et il doit se rabattre sur des procédés abominables. Ainsi le nouveau *ESDS* qu'il m'envoie, paru à Washington, est-il numéroté, tenez-vous bien : «N° 46? 47? 48?» Et ça, Bruno, ça n'est plus possible.

Feuilletant un dictionnaire international d'argot, je repense au mot d'un ami italien, connaissant notre langue aussi mal que moi la sienne, et qui pour exprimer en français son dépit, m'avait déclaré : «Ceci me rompt les balles.»

Certains esprits rebelles ont du mal à comprendre que : 10 étant le dernier nombre de la première dizaine et non le premier de la deuxième, et 20 le dernier nombre de la deuxième et non le premier de la troisième, de même l'an 2000 sera le dernier du XXe siècle et du deuxième millénaire, alors que le troisième millénaire et le XXIe siècle ne commenceront que le premier janvier 2001.

Il me semble que la phrase le plus souvent adressée par les maîtres à leur chien est «Viens ici». Par les maîtres francophones, en tout cas.

Feuilletant un bouquin des années 60, je trouve entre les pages le carton publicitaire d'un hôtel andalou, où il est annoncé qu'ON PARLE FRANÇAIS. L'établissement se présente comme «Le préférée pour Mesieur les Touristes, Tou confort, Chambres abec bain, Eau courant, Manger très bien.»

#### FEVRIER 1998

Dans son poème «*A Felipe Ruiz*», fray Luis de León (1527-1591) évoque avec grâce «*las dos osas / de bañarse en el mar siempre medrosas*», les deux Ourse craignant toujours de se baigner dans la mer. En effet la Grande Ourse et le Petite, constellations

boréales proches de l'axe de rotation de la terre, apparaissent plus ou moins haut dans le ciel nocturne, vues de nos latitudes, mais jamais ne plongent derrière l'horizon.

Je ne sais plus où j'ai lu cette plaisanterie, quelqu'un suggérerait qu'au lieu d'enseigner, comme on le fait parfois, des méthodes de lecture rapide, on propose des stages de lecture lente. Bonne idée, ma foi.

En feuilletant *Ritos agrarios : folklore campesino español*, d'Enrique Casas Gaspar (Madrid, 1950) j'apprends qu'on appelait parfois les Pléiades, *los Siete Frailes* (les sept moines, à Minorque) ou *la Piña* (la pomme de pin, Galice et León) ou encore la Poule couveuse avec ses poussins (Galice, Pays Basque) ; que les Galiciens nommaient la constellation d'Orion *el Arado* (la charrue) et les Basques *iru lapurrak* (les trois voleurs) ; qu'il restait des vestiges de la conception préhistorique animiste du feu dans les Asturies, où l'on tenait pour péché de cracher dedans ou d'y jeter des coquilles d'œuf, et en Galice, où c'était un péché de le laisser s'éteindre et où les paysans lui confiaient leurs angoisses, lui donnaient du pain et des bouchées de ce qu'ils mangeaient, et ne s'accouplaient pas devant lui pour ne pas le heurter ; qu'un passage d'Hésiode, «sème déshabillé, si tu veux que Déméter favorise ta récolte», était interprété par des hellénistes comme le conseil de semer et de faucher quand il fait très chaud et que les vêtements sont une gêne.

Le poème de Lucien Suel, *La justification de l'abbé Lemire*, qui paraissait en feuilleton dans la revue *Le jardin ouvrier*, vient d'être publié intégralement en volume aux éditions Mihály, de Genevilliers. Ce poème documentaire évoque la vie, explique les idées, cite même les discours de Jules-Auguste Lemire (1853-1928), fondateur des jardins ouvriers, intelligemment dévoué à l'amélioration du sort des pauvres. C'est une justification au double sens où il s'agit d'une apologie du personnage, et où les vers sont «justifiés», comptant tous exactement le même nombre de caractères, d'où un alignement typographique parfait. Les 42 «épisodes» de 24 tercets chacun totalisent 5724 vers, soit 1908 tercets ordonnés avec la régularité des planches d'un potager, des bancs d'une église ou des tombes d'un cimetière. Cette discipline formelle est très exigeante, mais Suel en joue avec une aisance admirable et c'est une réussite éblouissante.

MARS 1998

A Paris, du premier au 4. Florence m'a affirmé qu'il y aurait des piverts dans la capitale et ça m'a surpris, je m'étais posé la question. Dans le métro, j'ai vu un opprimé qui jetait par terre ses épluchures de cacahuètes et je n'ai pas osé lui dire qu'il me dégoûtait. A un bout de la rue de Bruno R il y a un arbre, il ne sait pas que c'est un troène, un troène asiatique, je pense, vu la taille, et à l'autre bout il y a des prostituées africaines potelées solidement, à la Crumb. J'ai visité le joli parc André Citroën, Fréd R me dit que c'est bondé aux beaux jours, mais là j'étais tranquille, les étourneaux arpentaient paisiblement les pelouses en roulant leurs petites épaules. Plus tard, sur les épaules monumentales du Zouave, au pont de l'Alma, j'ai vu les pièces de monnaie restées coincées dans les plis. A la librairie

de La Maison Rustique, rue Jacob, j'ai feuilleté le beau *Rencontre avec des arbres remarquables* et un petit livre sur un sujet astucieux : *Où trouver le calme à Paris*, puis j'ai acheté *Peinture animalière : techniques des maîtres contemporains*, pas mal, à la galerie Art et vie sauvage, rue de Valois, et le *Guide* (exhaustif) *des oiseaux de mer*, pas mal non plus, dans une Fnac où j'ai aussi retrouvé en cd la parfaite *Discreet music* de Brian Eno, et je me suis procuré *Vos bois mode d'emploi : production, loisirs, nature*, pas terrible, à l'Institut pour le Développement Forestier, et dans leur rue, avenue Bosquet ! un commerçant avait pendu à son huis un écriteau disant «Je suis à la cave. Frappez fort, sans casser ma porte.» Un soir avec Bruno et Anne van der, on a bu du blanc, vers minuit Bruno complètement excité voulait m'emmener dans un bois, ça m'inquiétait, j'ai même essayé d'empêcher la dame du RER de lui vendre des tickets. Sur le quai un opprimé plus ivre que nous faisait mine de frapper du pied un grand jeune homme d'un impeccable sang-froid, à qui j'ai dit ensuite mon admiration, dans le train. A l'arrivée nous avons franchi un pont puis marché un ou deux kilomètres dans la nuit au milieu d'une forêt de hêtres, où il y avait un calvaire à une croisée de chemins. Arrivés chez Guillaume nous avons discuté en prenant des rafraîchissements dans sa vaste retraite rurale, et nous avons eu quelque frayeur quand, l'un de nous venant de terminer une phrase sur les mots «la fin du monde», une coupure d'électricité nous a soudain plongés dans l'obscurité. Il a fallu traverser dans le noir plusieurs pièces, dont celle où les quatre chiens de garde se heurtaient à nos jambes sans qu'on les voie, puis le courant est revenu et nous avons dormi. Au petit matin j'ai trouvé Bruno dessinant demi à poil dans la cuisine, en se mettant des gouttes de thé sur les paupières, et peu après je l'ai emmené dehors écouter une grive musicienne qui chantait.

Le 15, lettre au bureau des boîtes postales : «Monsieur X, j'ai bien reçu la lettre dans laquelle vous me réclamez la redevance d'abonnement pour ma boîte postale, sans quoi vous menacez de le résilier. Cela me semblerait juste, si je n'avais moi-même résilié mon abonnement et rendu la clé de ma boîte postale dès le début de cette année. Je ne comprends donc pas l'objet de votre lettre. Veuillez croire, Monsieur, à toute ma considération.» (Voir aussi au 19 III 92 & au 22 XII 96).

Le 21. Gilles, pris de boisson : «Alors, tu t'es pas racheté de femme?»

*Tous les chevaux du roi*, de Michèle Bernstein (Buchet/Chastel, 1960). Ce bref roman de 161 pages est doté d'une habile quatrième de couverture, où deux comptes rendus anonymes, chacun sur une colonne, donnent sur l'œuvre deux points de vue opposés, l'un élogieux, l'autre méprisant. Le titre est un vers de la vieille chanson anonyme «Aux marches du Palais». Les trois parties du récit portent en exergue des citations de Retz, Lénine, et Racine. C'est l'histoire, sur quelques semaines, de la vie dissolue d'un couple de libertins modernes, racontée par la femme, Geneviève. Madame bosse dans la pub, si je me souviens bien. Monsieur ne branle rien, à part pinter et se promener, la nuit de préférence, avec on ne sait quels subsides. Il carbure d'ailleurs un maximum, ne mettant «jamais d'eau» dans le Ricard. Ce couple semble uni par

un lien invulnérable, mais s'emploie de part et d'autre à diverses coucheries, chacun des amants dans l'indifférence la plus totale à ce que ressentent les partenaires, qui sont tour à tour séduits puis jetés sans ménagement. «Ai-je une tête à avoir des principes?» lance la dame. Vous voyez le genre : des rebelles. Au contraire des *Liaisons dangereuses*, dans lesquelles Laclos, que l'on a accusé de décrire le mal avec complaisance, le dénonce en revanche sans ambiguïté, il n'y a ici aucune condamnation. On ne sait au juste si l'auteur approuve ces égarements, ou simplement se plaît à les dépeindre sans commentaire, comme cela arrive. Ce livre ne flatte donc pas la bête lisante dans le sens du poil, en ne proposant pas d'identification facile à un personnage positif, ou fascinant, en tout cas pour moi. Et je n'y ai pas non plus trouvé un quelconque de ces charmes, qui font que parfois un roman est supportable à lire. L'écriture est correcte mais fade, le récit ennuyeux, l'humour quasi absent, la profondeur philosophique nulle. Si j'ai cependant lu jusqu'au bout cet ouvrage, c'était poussé par une curiosité secondaire, après que monsieur Fréd R, qui m'en a offert la photocopie, m'eut expliqué que le protagoniste Gilles n'était autre que Guy Debord, qui fréquentait l'auteur à l'époque. La page de garde porte d'ailleurs une dédicace «pour Guy». Les amateurs disposent donc dans ce texte d'un portrait vraisemblable de cet écrivain plutôt secret, à la «belle voix grave», qui assure s'occuper «de la réification» en se promenant, qui «sait réinventer Paris», qui va en Hollande pour y faire «un scandale» et qui, quand sa dame lui demande s'il l'aime vraiment, lui répond «C'est à craindre», ce qui est assez chic. Et puis il y a les petites scènes pittoresques dont je me régale, avec mon goût tordu, comme celle où le personnage en question déclare ne pas aimer dormir sur la plage, tout en «époussetant soigneusement le sable qui collait à ses jambes», avant de soupirer «Il faudrait des arbres. Beaucoup d'arbres pour faire de l'ombre.»

On peut découvrir les œuvres de Villiet en visitant les églises de Bordeaux, où la plupart des vitraux datent du dix-neuvième siècle, et où les plus beaux sont de lui. Joseph Villiet était né à Ebreuil, dans l'Allier, en 1823. Il fut bachelier à 16 ans, à Clermont-Ferrand. Il étudia chez un architecte et lut *Le génie du christianisme*. Il devint élève du verrier Emile Thibaut, à Clermont (auteur des vitraux de l'église Notre-Dame, à Bordeaux), dont il dirigea ensuite la maison pendant près de 12 ans. Il vint s'installer à son compte à Bordeaux en 1852. Il intégra l'Académie de Bordeaux en 1859. Il y publia, cette année-là, deux études : un «Essai sur l'histoire de la peinture murale» et un «Discours sur l'importance de l'art au Moyen Age» (*Recueil des actes de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*, 1859, p 193-240 et 433-462). Il publia l'année suivante un troisième texte, sur un sujet plus précis, «La Grange de Durance» (*idem*, 1860, p 243-257). Il fit trois voyages en Italie avec son ami Jaboin, de Bordeaux. Il décora les fenêtres de plus de 400 églises de la région et du pays, et il y aurait des vitraux de lui en Angleterre, en Italie, et jusqu'en Amérique et en Océanie. Il eut pour élèves et successeurs Henri Feur et Pierre-Gustave Dagrard. Il mourut le 8 juillet 1877, dans sa

cinquante-quatrième année. Une notice sur lui, par L de Coëffard, à qui j'emprunte, figure dans les actes de l'Académie en 1879 (p 171-183). Un article sur lui, signé Guy Perraudeau, a paru à Noël 1994 dans le n° 50 du trimestriel paroissial *Bordeaux Sainte-Eulalie*, où est reproduit un dessin au fusain représentant saint Jacques le Mineur. Durance est un petit village du Lot-et-Garonne, entre Houeillès et Nérac. La Grange de Durance, située au nord du bourg, est un ancien prieuré de bénédictins, qui appartint ensuite à des prémontrés, puis fut abandonné à la Révolution. Dans son article de 1860, Villiet raconte comment cette construction fut restaurée dans les années 1850 par un jeune prêtre, l'abbé Dardy. A l'intérieur, les murs étaient ornés de peintures et «les reflets harmonieux des vitraux (...) répandaient une lumière mystérieuse et douce.» De nos jours le bâtiment est signalé sur la carte Michelin comme «édifice religieux intéressant». J'ai voulu le visiter, en juillet 1995. Je suis arrivé sur les lieux en fin d'après-midi. Sur place, rien n'indique la localisation du site. J'ai fini par découvrir que la Grange se situait dans l'enceinte d'un domaine privé, où je me suis introduit. La chapelle en question était délabrée, cernée d'orties et de ronces, vitres brisées, toit effondré, des buissons et des arbres entiers poussant à l'intérieur. Dans la partie où restait une couverture, sol jonché de gravats. Parmi les décombres, un crâne de chevreuil. Il fallait chercher pour retrouver, sur les murs, les vagues vestiges de peintures bleutées. Une ruine.

AVRIL 1998

Le vendredi 3, à Sansou. J'ai soulevé un panier tressé que j'avais laissé sur une caisse à outils, il en a jailli une souris qui a littéralement sauté en l'air et rebondi dans tous les sens pour s'enfuir. A un moment où j'étais assis sous l'abri, il est venu un troglodyte qui s'est posé près de moi. Sans doute surpris de me trouver là, il a lui aussi fait un bond de côté, m'a brièvement lorgné puis a mis les voiles. J'ai l'impression qu'ils se sentent dans le cabanon et autour comme chez eux.

Le samedi 4, à Sansou, vers 4 heures, retournant vers l'abri avec de la sauge que je venais de couper, j'ai entendu deux trois cris perçants, avant de repérer qu'ils venaient d'un bébé chouette posé parmi de courtes ronces près de la cabane. J'avais dû l'effrayer. Il était duveteux grisâtre, d'une vingtaine de centimètres de haut, avec des sourcils blancs. Il m'a suivi du regard jusqu'à l'abri, qu'il a continué de fixer d'un air renfrogné. Lorsque j'allais et venais, il se tournait vers moi. Puis il s'est endormi. Il était tourné vers le soleil, qui le chauffait dans la mi-ombre des branchages. Tantôt il semblait endormi et ne bronchait pas si je passais discrètement. Tantôt il gardait les yeux clos mais me suivait exactement de la tête pendant que je me déplaçais. Vers 19 h 30 je suis allé trouver Victor, qui est descendu voir. On a discuté, selon lui il ne fallait pas se tracasser, les parents viendraient le soir. Il m'a dit qu'on appelait les troglodytes des «fèves», ce qui m'a amusé. A la tombée du jour la petite chouette était bien réveillée, elle appelait sans arrêt. Elle a traversé le sentier pour se poser parmi des herbes plus près du ruisseau. Un peu plus tard elle se

tenait sur une branche à deux trois mètres de haut, puis je me suis aperçu qu'elle n'était plus seule à pousser ce petit cri, il y avait au moins deux autres oiseaux dans les branches, sans doute ses parents. Je suis parti vers 9 heures. (D'après mes guides, c'était une hulotte).

Néomots agricoles, dans la bouche de copains : l'un me parle de «shiteraie», plus tard un autre de «planteraie».

Pour un tempérament d'aventurier comme le mien, rien n'est plus déprimant que de décrocher le téléphone et d'entendre la voix de ma mère me demander de but en blanc : «T'es encore enrhumé?»

Eugène Le Roy (1836-1907) était fils d'un valet et d'une femme de chambre au service d'un baron qui fut ministre sous la Restauration. Celui-ci paya des études au futur écrivain, qui mena une carrière modeste mais tranquille de percepteur. Eugène était donc paysan à peu près comme je suis évêque, mais son roman balourd *Jacquou le Croquant* (1900) jouit d'un crédit assez durable pour être réédité encore l'an dernier par les éditions Sud Ouest. La démagogie misérabiliste de cette œuvre est tempérée par la préface de Joëlle Chevé, qui a certes l'indulgence discutable de juger que l'auteur «mêle adroitement» fiction et réalité (ah bon) mais rappelle à propos de réalité, qu'à l'époque de Jacquou le Méga-Opprimé, l'accession populaire à la propriété rurale était telle, que les grands domaines de la noblesse ne représentaient déjà plus que 10 % des terres. La «chouette» qui fait «clou! clou!» p 213 me semble être un Hibou petit-duc (encore un salaud de noble). La «bonne odeur du genévrier qui brûlait» p 277 m'a fait penser à ce qu'en disent je crois W Whitman et E Abbey. J'ai aimé p 278 l'expression «vous voyez qu'il n'y a rien de trop : je couche dans mon fourreau, comme l'épée du roi», et p 302 la phrase «Les hommes rassemblés valent moins qu'isolés» (qui est d'ailleurs un alexandrin). Il y a p 304 une belle liste d'herbes. J'avoue que je n'ai pas pu lire toutes les pages.

MAI 1998

Une très jeune femme, d'environ trois ans, me déclare à brûle-pourpoint qu'elle possède un marteau. «Tu es bien équipée, lui dis-je. Et que fais-tu, avec ton petit marteau? – Je tape sur les coccinelles.» Les personnes du sexe me surprendront toujours.

La «tragédie du Drac», fin 95 : six enfants et un adulte noyés alors qu'ils se promenaient en aval d'un barrage pendant un lâcher d'eau. Dans cette affaire, où les agents de l'Education Nationale et ceux de l'EDF ont rivalisé d'irresponsabilité, la justice tranche équitablement, en condamnant les uns comme les autres. Mais à du sursis, c'est-à-dire à rien.

Chaque année, c'est pareil. Vous faites un tour aux puces des Quinconces, où la chasse rend plus ou moins et, dans la rangée du bout, chez les pépiniéristes, vous achetez une jolie plante. Pour faciliter les recherches que vous ferez ensuite dans vos livres de botanique, vous demandez comment se nomme cette espèce, ou cette variété. La dame vous répond d'un air entendu en prononçant un invraisemblable nom de dinosaure, qui ne vous évoque rien de connu. Vous avouez ne pas être sûr de le retenir, et priez la jardinière de vous le noter par écrit. Très aimablement, elle trace sur un petit bristol des pattes de mouches, qui ne font

qu'accroître le mystère. Et là, vous n'osez plus rien demander. A la maison, vous tentez de déchiffrer le hiéroglyphe. A-t-elle écrit un M ou un N? Y en a-t-il un ou deux? Faut-il un I ou un Y? N'y aurait-il pas un H avant le A? Les hypothèses s'accumulent, tandis que vous déployez en vain votre collection de manuels aux savants index. Vous aurez peut-être la réponse un jour, mais ce sera long.

Le 22, lettre à «Mesdames les directrices du centre d'animation du quartier Saint-Michel : j'ai bien reçu, une fois de plus sans avoir rien demandé, le copieux dossier de presse annonçant la tenue du 7<sup>ème</sup> Festival du Conte «interculturel». Cette manifestation pourrait m'intéresser, si je n'avais en horreur tout à la fois les contes, les conteurs, les spectacles subventionnés et le quartier Saint-Michel. Or c'est le cas, hélas. Mes hommages quand même.»

Tout ce mois, les médias et la pub auront dégouliné de la célébration de Mai 68. Faisons-nous plaisir, ouvrons un livre intelligent sur la question, *La révolution introuvable : réflexions sur les événements de Mai*, par Raymond Aron (Fayard, été 68). L'ouvrage comprend des entretiens avec un journaliste et des articles de presse (dont un dans lequel Aron commente indirectement les événements par un habile collage de citations de Tocqueville sur Février 1848). Ne cherchant «pas la popularité en flattant la jeunesse», l'auteur ne mâche pas ses mots, évoquant froidement le «délire pseudo-intellectuel», la «démence collective» de cette «péripétie triste de l'histoire de France». La lucidité des analyses est servie par un style délicieusement assassin. «Revenons sur terre et présentons quelques remarques élémentaires...»

JUIN 1998

A Paris, du 12 au 17.

Bruno Richard avait une petite mine mais il me recevait gentiment, comme toujours, il me passait plein de bouquins pour que je lise avant de m'endormir, *La mystique* de von Görres, *Bizarre books*, le *Paréiasaure théromorphe*, *Le livre des listes*, *Le livre des bizarres*. Il me dorlotait, quoi.

Otto Richard m'a expliqué qu'il jouait aux cartes Magic et au ping-pong. Un lapsus qui lui advint m'a donné l'idée de me faire tailler une table de ping-pong en marbre pour laisser dans mon bois.

Frédéric Roux m'a donné des revues insolites, qu'il a trouvées (c'est un grand trouveur), comme *Renaître 2000 : la revue des investigations psychiques et des recherches théoriques et expérimentales sur la survivance humaine*, ou encore *Lectures françaises* («ceux-là, tu verras, c'est pas des tapettes » précisait-il). Mais sa générosité quasi paternelle ayant des limites, il a gardé pour lui *Atlantis : actualités de l'Atlantide et du Suaire de Turin*.

Dominique Meens m'a crié soudain «il est là» en tendant l'index vers la corniche où un oiseau chantait. J'ai avancé l'hypothèse que c'était un Rouge-queue noir, mais pour lui c'était évident. Il n'a pas eu l'air de me croire quand je lui ai dit que

le petit arbre qui poussait sur sa fenêtre était un Bouleau, mais pour moi c'était évident.

Y5/P5 m'a demandé si j'attendais quelqu'un, quand il m'a trouvé en train de glander devant une bouche de métro, et je lui ai répondu que oui.

Anne van der Linden avait une invitation pour deux au vernissage d'une expo de graphistes parisiens et m'en a fait profiter. Je l'ai priée de ne me présenter à personne mais c'était plus fort qu'elle.

Captain Cavern m'a rappelé que j'avais publié un dessin de lui dans les années 80 et j'ai eu un peu honte de ne pas m'en souvenir tout de suite.

Willem a serré la main que je lui tendais et il a écouté les deux trois politesses que je lui adressais. Je ne suis pas sûr qu'il ait compris mon émotion de rencontrer l'auteur des chroniques que je lis inlassablement depuis quelque vingt ans mais je ne voulais pas le retenir plus longtemps, et puis il y avait du bruit.

Florence Brouillaud voulait absolument que je fasse croire que je travaillais à la Bibliothèque nationale, pour payer moins cher au self, puis elle a compris que cette ruse me troublait et elle m'a permis de rester honnête, et finalement je n'ai pas payé plus cher.

Bruno Ceron a montré envers moi la plus amicale patience : il m'a accompagné dans l'église Saint-Eustache et dans une bijouterie exotique.

Jean-Paul Rocher est venu préparer avec Bruno Richard le tirage de tête du *Manifeste communiste illustré*. On a discuté un peu et je les ai laissés, il fallait que je parte.

JUILLET 1998

PROMENADE LITTORALE

Durant deux semaines, du 3 au 17 juillet, j'ai réalisé en compagnie de mon fils un petit voyage arrangé ainsi : nous nous rendîmes de Bordeaux à Lille, ou plus exactement à Seclin, par le chemin de fer, avec ma voiture dans le train ; de là nous filâmes plein nord à travers la Belgique, vers la Hollande, où nous campâmes deux jours ; puis nous entreprîmes de redescendre lentement chez nous par un chemin des écoliers, suivant autant que possible le bord de la mer, en faisant halte çà et là, dormant dans les campings ou chez des copains, en en profitant pour mettre le nez dans leur bibliothèque et/ou dans leur jardin.

Le vendredi 3 au soir, donc, nous couchâmes dans un wagon-lit doté de toute la grâce dont est capable la SNCF, pas besoin de faire un dessin. Quand le petit fut endormi, je considérai un moment le défilement de la campagne éclairée par la lune, qui me ramenait au souvenir du beau poème nocturne de B F Moreno dans la Ld 244, et au regret de lui en avoir adjoint un moins bon.

Samedi 4. Tôt le matin, récupération de notre char, puis sortie de France via Lille. Partout des maisons de brique rouge. Traversée de la Belgique. Promenade à Bruges, dont on m'avait averti que c'était une jolie ville. Vers midi, entrée aux Pays-Bas par Retranchement. Première plage de la mer du Nord à Cadzand-Bad. Errance puis établissement au Zeeland Camping International de

Nieuwvliet, non loin du rivage. On m'expliqua que Nieuwvliet signifie quelque chose comme «nouveau ruisseau» et il m'intrigua qu'un village voisin fût nommé Biervliet. Dans le terrain comme au-dehors, nous remarquâmes le soin apporté à la collecte sélective des déchets : végétation, papier, plastique et verre, celui-ci étant déposé dans de triples conteneurs selon qu'il est vert, brun ou incolore (trilogie flamande : «Groenglas, Bruinglas, Witglas»). Le zèle écologique se manifestait aussi dans l'abondance des pistes cyclables dont la plupart des routes, même petites, sont doublées, sur au moins un côté, souvent sur les deux.

Dimanche 5. Nous sillonnâmes jusqu'à Kloesterzande cette région méridionale de la Hollande s'étendant entre la frontière belge et le bras sud de l'Escaut, nommée Flandre zélandaise ou Zélande flamande (Zeeuws-Vlaanderen). Le village de Groede était beau. Breskens nous plut car ce fut le premier endroit où nous goûtâmes l'atmosphère portuaire : bateaux de pêche, odeurs d'algues, oiseaux marins auxquels se mêlaient des étourneaux, des pigeons, des tourterelles, des moineaux. Nous y savourâmes des saucisses sèches épicées. Nous visitâmes Philippine à cause du nom, et y vîmes la statue d'une énorme moule, ainsi qu'un banc en forme de ce coquillage. Amis des plaisirs simples, il nous réjouit de trouver par terre, à Terneuzen, deux cartes à jouer, provenant de deux jeux différents : un 6 de pique et surtout une belle dame de trèfle. Nous convînmes que le verso des cartes est également intéressant. La côte de la région est ourlée d'une immense digue, que nous gravâmes plusieurs fois à pied. Le pays est très plat, strié de longues lignes de saules blancs et de peupliers noirs, c'est-à-dire vert clair et foncé, et moucheté de sorbiers aux fruits rouges. Bien sûr nous vîmes des moulins, des canaux, des hérons, des vaches. Très vite nous nous familiarisâmes avec les goélands argentés, les mouettes rieuses à la tête noire mais à la nuque blanche, les sternes pierregarin. Nous vîmes une fois des huîtres. Le paysage urbain comme le rural nous a semblé caractérisé par sa propreté, son aspect jardiné. Le grand nombre de cabanes, chalets et bungalows, en bois et en onduline, contribue à créer une ambiance générale Jardiland, avec tout ce que cela peut avoir de sympathique, et parfois de kitsch, car les statuettes en ciment y abondent proportionnellement. Deuxième nuit au même camping (31 gulden, soit près de 100 francs la nuitée).

Lundi 6. Début du retour. Avant de quitter les Pays-Bas, je pus montrer à Sam son premier pic épeiche, au bord d'une petite route. Traversée de la Belgique, «le long du flot gris de la mer». Plages superbes, villes horribles. La pire fut Zeebrugge, où nous nous perdîmes sous la pluie, parmi des entrepôts crasseux. La moins triste fut Ostende, où nous achetâmes sur le port des crevettes, que nous mangeâmes un peu plus loin sur une grève où les cabines portaient toutes le nom de Lucien. Investissement de mes derniers francs belges dans de l'essence, puis arrivée en France et rentrée dans les terres. Steenvorde me parut jolie avec ses rues sinueuses aux maisons jointes et multicolores. A Hazebrouck, visite de l'église Saint-Eloi, où nous fûmes doublement émus par le souvenir de l'abbé Lemire, qui en fut le curé, et par les grands vitraux illustrant le sermon des Béatitudes. Puis nous allâmes non loin de là chez Lucien Suel. Il

habite sa maison natale, qu'il a rachetée, dans le village de Berguette, naguère commune indépendante, maintenant partie d'Isbergues. Dans un Pas-de-Calais plutôt rural, c'est là une enclave industrielle, mais au sein de laquelle Lucien a su secréter, derrière sa demeure, un délicieux jardin, en partie potager, en partie arboré. Il nous l'a fait visiter sans oublier de me montrer le tas de compost sur lequel, m'a-t-il confié, il va pisser chaque matin. Il y a chez lui deux poubelles, dont une pour les déchets bio, et une prolifération de bibliothèques, dont la principale est une bibliothèque littéraire classée dans l'ordre alphabétique des auteurs. Je feuilletai des livres de Thomas Merton, d'Albert Paraz, une brochure sur Ozanam où je lus une phrase disant à peu près : «Il y a des hommes qui possèdent trop et qui veulent plus encore, et d'autres qui possèdent trop peu et désespèrent de posséder assez.» Sam jouait au billard. Lucien m'expliqua que son texte *Semilles* (Ld 228) était inspiré d'une haie qui avait crû spontanément le long de son jardin, mais à l'extérieur, au temps où passait là un fil électrique sur lequel des oiseaux se posaient et chiaient leur fiente fertile. Pour ma part je lui appris à reconnaître le chant des pouillots véloces et des pinsons que l'on entendait. Nuit chez lui.

Mardi 7. Le matin, virée avec Suel : Amettes (petites âmes?) pour visiter la maison natale, déserte et grand ouverte de saint Benoît-Joseph Labre, pèlerin mendiant (on y trouve partout de petits bouts de papier sur lesquels des visiteurs ont rédigé des prières naïves à l'orthographe incertaine) ; la Tirmande, pour voir la mesure et le petit terrain qu'y possède Lucien (là encore des livres sont entassés, dans la poussière, et nous aperçûmes en repartant un bouvreuil posé sur un fil) ; Aire-sur-la-Lys, pour y acheter du genièvre de Houlle, qu'un ornithologue promeneur m'avait recommandé. Après-midi, départ plein ouest, direction la Manche. Arrêt-plage à Berck. Nuit au camping de la baie d'Authie, à Groffliers (67 francs).

Mercredi 8. Arrêt-plage au Crotoy. Achat du *Courrier picard*, où je lus les faits divers, qui toujours me fascinent et me désolent en même temps, et où Samuel tomba hélas sur le programme des derniers matches de la coupe du monde de football, ce qui suscita en lui le vif désir d'assister à la demi-finale le 12. En contournant la baie de Somme, halte dans un chemin bordé de saules, menant à une zone inondable où (amis des plaisirs simples) nous ramassâmes, parmi les objets flottés, une balle, des catadioptres, des bouchons de pêche, etc. Devant la voiture à l'arrêt, tandis que nous glandions, une jeune bergeronnette grise attendait sa mère, qui allait et venait pour la nourrir. Resto à Saint-Valéry. Plage au Hourdel, à Cayeux-sur-Mer, à Ault. Nous ne fîmes que passer au Tréport, très beau port. Nuit au camping Clos Savoye, à Biville-sur-Mer (36 francs seulement). Ce soir-là, sur l'insistance de Junior, nous descendîmes à Dieppe et nous arrê tâmes dans le premier bar, bien nommé le Café des Sports, où nous vîmes la deuxième mi-temps. Expérience du reste assez pédagogique, vu la fureur bruyante des crétins qui nous entouraient.

Jeudi 9. Redescente à Dieppe, arrêt sur les galets. Hantise de la seule phrase que j'aie retenue d'un vieux texte anonyme sur les

pets, lu je crois en annexe à un livre de Dali, affirmant que «pisser sans péter, c'est aller à Dieppe sans voir la mer». Nous l'y avons vue, au moins. Puis nous quittâmes le rivage pour foncer plein sud vers la Normandie. Les changements que nous remarquâmes dans le biotope furent l'apparition des toits de chaume, la fréquence des hêtres et le remplacement, chez les corbeaux, des choucas aux temps grises par des freux, au bec cerné de blanc. Arrivée à Rouen, où nous nous réfugiâmes dans l'appartement du photocopiste Jean-François Robic. Nous ne visitâmes que la place où fut brûlée Jeanne d'Arc, et la cathédrale qu'a peinte Monet. Le soir, notre hôte et sa dame nous conduisirent au village de la Bouille. «Je suis pas très nature» me confia Jean-François, qui demeure en effet avenue Jacques Cartier, un des axes les plus urbains de cette ville sururbaine, et n'a qu'une poubelle, où les gousses des haricots filèrent en même temps que le reste. Il y a chez lui, comme chez Suel, un véritable élevage de bibliothèques, dont la principale est une grande collection de livres d'art. J'ai pu feuilleter le volumineux *Kaddish* de Christian Boltanski, le *Voyage dans l'empire mongol* (1253-1255) de Guillaume de Rubrouck, les opuscules drôles du Latourex (Laboratoire de tourisme expérimental, à Strasbourg) et des livres publiés par Jean-François lui-même, dont le très réussi *Les bancs de Richmond Hill*, de Patricia Collins (collection C'est la faute aux copies, 111, série Les guides noirs, 7).

Vendredi 10. Le matin, tandis que Sam jouait sur l'ordinateur, Jean-François me conduisit dans son atelier de Darnétal, une banlieue au nord-ouest. Au pied du bâtiment coule un ruisseau, le Robec, dont le nom ressemble à celui de Robic et me fit penser au Rubicon. Il semble que «bec» signifie «ruisseau» dans la région, et je l'avais déjà trouvé dans la Guarbecque voisine de chez Suel. Jean-François produit là des sculptures dans lesquelles la photocopie est absente, ou rare, car ce sont pour l'essentiel des assemblages de matériaux flottés : bois, pierres, cordes, etc. Bien que le local fût encombré, il y régnait comme un ordre serein, d'autant plus agréable qu'il est inhabituel dans ce genre de lieu. L'après-midi, Samuel et moi repartîmes vers l'ouest, par le sud de la Seine. Peu avant l'embouchure du fleuve, entre Conteville et Berville-sur-Mer, la route passa dans une grande plantation de chanvre. J'en piquai deux poignées, pour y goûter plus tard, et je peux révéler que ça ne donne rien. J'avais entendu dire que cette plante est d'autant moins enivrante qu'elle est plus propre à fournir de la fibre. Nous rejoignîmes la mer à Honfleur, ville de Satie et de Boudin, et nous ne fîmes qu'y passer, mais j'eus l'impression que c'était le plus joli port de notre itinéraire. Brèves haltes-plage à Villerville, Colleville, etc. Ambiance débarquement, cimetières militaires. Nous passâmes «à Saint-Aubin-sur-Mer, que je ne connais pas». Omaha Beach déserte à la tombée du jour. Nuit inconfortable dans la voiture derrière une haie d'aubépines, dans un champ, vers la pointe du Hoc.

Samedi 11. A l'aube, halte-plage à Grandcamp-Maisy. Puis traversée du Cotentin par Isigny, Carentan, Périers, Lessay, Granville. Plage à Saint-Pair-sur-Mer. Lente approche du mont Saint-Michel et visite de ce lieu, une de nos rares concessions au

tourisme de foule. Le site, les bâtiments, le panorama sont admirables, mais l'accueil pue le racket. Pour railler l'excitation de mon petit, que du reste je partageais, j'entonnai des musiques moyennâgeuses hollywoodiennes, mais il me pria de la fermer car je lui faisais honte. Un peu plus tard, comme lui-même laissait déborder son enthousiasme en faisant de grands gestes de karatéka, qui me gênaient à mon tour, je le ramenai au calme en le menaçant de reprendre mes sonneries. Nous repartîmes vers le sud, rentrant dans les terres en remontant, via Pontorson et Antrain, la vallée du Couesnon, qui sépare la Normandie de la Bretagne, dans laquelle nous pénétrâmes pour visiter Billé. J'attendais impatientement de voir à quoi ressemblait la seule commune de France qui s'appelât comme moi, et je fus déçu. A la joie de voir mon nom annoncé en grosses lettres sur les panneaux de direction puis sur la pancarte d'entrée, succéda l'évidence que ce bourg était certes doté d'une belle petite église, mais à part cela d'aucune grâce particulière. Nous remontâmes dix kilomètres au nord pour coucher au camping municipal de Fougères (48 francs).

Dimanche 12. Contournement de Rennes par Billé, Vitré, Janzé. Après-midi passée à zoner entre Guer, Malestroit et Ploërmel. A Monteneuf, arrêt dans un gisement de menhirs en schiste pourpre, lieu remarquablement désert et propice à la rêverie. Puis égarement réussi dans un vaste terrain militaire aux chemins bordés de fougères et de bruyère. Enfin nous nous rendîmes à La Gajale, chez Pierre Fablet, éditeur mythique des *Actualités du monde libre* par qui j'avais eu jadis la révélation des revues graphiques photocopiées. J'avais déjà rencontré Pierre longtemps avant, une fois à Bordeaux et une autre à Nantes, mais brièvement. Nous prîmes cette fois le temps de discuter, tandis que Sam jouait, dînait et assistait au match en compagnie des nombreux enfants de la maison. Pierre cultive quelques légumes dans son petit potager, et garde à part les déchets bio. Il règne un furieux bordel dans son atelier rempli de trésors, mais il a l'air de s'y retrouver. Il collectionne les guitares (une de sa fabrication a pour caisse un pot de peinture), les cerfs-volants, les disques souples, et les ailes d'oiseau, qu'il prélève, soyez rassurés, sur des spécimens trouvés morts (geai, martinet, faucon, effraie etc). Lorsque je me disposai à aller dormir, il me suggéra opportunément d'emporter à feuilleter une géographie de Vidal de la Blache sur les pays scandinaves et les régions polaires boréales.

Lundi 13. Pierre et moi avons mal dressé une tente dans le jardin pour trois des enfants, dont le mien. La pluie n'ayant cessé de tomber pendant la nuit, la marmaille s'éveilla trempée. Et le soleil se remettant à briller, nous restâmes la matinée à faire sécher le linge. L'après-midi, nous descendîmes lentement mais directement via Redon vers Nantes. Le docteur Christophe Hubert, anesthésiste et orchidoclaste, nous y attendait, armé de son flegme débonnaire et d'une moustache qui soutiendrait la comparaison avec celle de Robic. Après dîner, tandis que Sam lisait des bandes dessinées, le docteur me montra des pièces de sa collection de livres sérigraphiés, et me fit goûter deux délicats whiskies.

Mardi 14. Bien que nous fussions rue des Trois-Croissants, je n'en pris que deux au petit-déj. Christophe nous guida une heure à pied dans la ville. Après lui avoir fait nos adieux, Sam et moi visitâmes la cathédrale, où nous contemplâmes un beau tableau peint à l'ancienne, mais représentant l'incendie de 1972. Un inconnu nous aborda et nous expliqua que le nettoyage de la pierre, consécutif au sinistre, permettait de mieux apprécier la finesse de l'architecture. Après quoi le soudain fracas d'un orgue nous chassa du bâtiment et nous prîmes la route vers le sud-ouest. Halte au bord du lac de Grand-Lieu, d'où nous déguerpîmes à cause des taons. Hésitant quant au chemin à suivre, nous passâmes par Saint-Philbert et Falleron avant de braquer vers Challans puis Beauvoir-sur-Mer. Deux haltes-pataugeage sur la route du Gois, praticable à cette heure, mais submergée quand la marée monte. Visite de l'île de Noirmoutier jusqu'au nord, puis redescente sur le continent, suivant toujours la côte. Nuit au camping des Demoiselles, dont les allées ont des noms féminins, à Saint-Hilaire-de-Riez (45 francs 20).

Mercredi 15. Halte-plage à Croix-de-Vie, sur l'étroite frange de sable que la mer commençait à découvrir au pied des rochers. De nouveau la côte, contournement des Sables-d'Olonne, puis rentrée dans les terres. Traversée des marais de Sèvre et Vendée par les petites routes : Angles, Puyravault, Marans. Eglise de Surgères, que Sam accepta de trouver belle. Mais ensuite, entrant plus avant vers l'est, mes efforts pour éveiller en lui quelque sympathie envers ma région d'origine s'avèrent vains. A Dampierre-sur-Boutonne, nous ratâmes de quelques heures Gilles Rouhaud, qui est né ici. Visite de l'église d'Aulnay-de-Saintonge. Retour à Dampierre pour nous installer au camping (25 francs : le moins cher, et le plus peinard). En fin d'après-midi, le soleil dorait somptueusement l'herbe entre les arbres, dans la peupleraie qui borde le terrain. Le soir, promenade au bord de la Boutonne. Du bout de ma canne, je détachai machinalement une plaque d'écorce d'une vieille souche, et il s'en échappa un petit serpent qui disparut aussitôt.

Jeudi 16. Anniversaire de Sam : onze ans. Passage dans Croix-Comtesse, centre du monde, merveilleux village des vacances de mon enfance. Air blasé de Sam. Arrêt à Villeneuve-la-Comtesse, second centre du monde, pour y laver une petite plaie que le fiston s'était faite au genou. Air impatient du fiston. Puis truc intéressant : traversée de la forêt de Chizé, où l'on n'a jamais retrouvé le puma qui la hantait (Ld 190) et visite du zoo. Il y a deux ou trois espèces exotiques, mais c'est essentiellement un conservatoire de la faune européenne. Comme personne ne surveillait, je m'introduisis dans une fosse où se tenaient quatre porcs-épics, pour y ramasser des piquants. Les bêtes sursautèrent en se hérissant et en émettant une sorte de grondement. Je n'en menais pas large. Descente à ma ville natale, Saint-Jean d'Angély. Tour de l'Horloge, tours jumelles inachevées, église, dont les vitraux latéraux sont du verrier bordelais Gustave-Pierre Dagrant. Acheté *L'Angérien Libre*, petit hebdo local à teneur éminemment rurale dont la lecture me grise : comptes rendus des conseils municipaux, annonce des fêtes communales («Apportez vos couverts»), etc. Descente encore jusqu'à la gare de Saintes pour y

chercher Gilles, revenu de Bordeaux exprès pour nous. Retour à Dampierre par la route romaine via Ecoyeux et Aulnay. Gilles nous ouvrit la petite maison qu'il vient d'acheter et qu'il a entrepris de retaper. Placée à l'angle de la rue du Château et de la route du Pavillon, elle se trouve curieusement située à la sortie ouest de Dampierre et donc en fait sur la commune voisine de Coivert, dont le territoire s'étend jusqu'ici, alors que le bourg de Coivert est à des kilomètres de là. La maison donne sur une cour partiellement enclose d'une haie vert sombre, de lauriers-sauces et de fusains japonais, devant laquelle on a planté des capucines, des pensées et des oeillets. Il y a aussi, dans un coin de la cour, une petite pièce indépendante, triangulaire, que Gilles appelle «la loge», et où s'appuie une vigne. Je n'ai vu chez Gilles pour tout livre qu'un manuel de jardinage. Quoique sensible aux choses de la nature, il ne s'emmerde pas avec les déchets, qu'il bazarde indistinctement.

Vendredi 17. Courses à Aulnay, où Gilles nous montra un incroyable pigeonnier du XVII<sup>ème</sup> siècle, circulaire, sans toit, dont le mur intérieur est tapissé de quelque deux mille niches. Après déjeuner, départ vers le sud-ouest. A Saintes, rencontre fortuite d'un oncle de Sam. Nous retrouvâmes le rivage à Talmont, charmant petit village rempli de maisons blanches, de roses trémières et de tiroirs-caisses. Nous gagnâmes Blaye par la départementale qui domine la rive droite de la Gironde. Nous fûmes à Bordeaux dans la soirée, à peu près à la même heure où nous en étions partis quelques jours plus tôt.

SEPTEMBRE 1998

BAUDELAIRE ET LE SHIT.

Tout ce que Baudelaire a écrit sur le hachich se trouve dans les deux premiers essais du recueil *Les paradis artificiels* (1860) qui en compte trois : *Du vin et du hachich comparés comme moyens de multiplication de l'individualité* (déjà paru en revue en 1851) ; *Le poème du hachich* (paru en revue en 1858 sous le titre *De l'idéal artificiel*) ; enfin une traduction-adaptation d'extraits des *Confessions* de Thomas de Quincey, traitant de l'opium. Contrairement à une idée répandue, Baudelaire n'a guère fait l'éloge du chanvre.

*Du vin et du hachich* est divisé en sept parties. Les trois premières sont consacrées au vin et les quatre suivantes, que nous appellerons VH4 à VH7, au hachich. *Le poème du hachich* est composé de cinq parties dotées de titres propres mais que nous désignerons simplement comme PH1 à PH5. En fait ce n'est pas une poésie mais un essai en prose, qui en gros reprend les idées et parfois les formulations du texte précédent. Dans ces deux documents, de quoi nous parle Charles?

Il décrit la «drogue béatifique» (VH4) et la façon dont elle «se gouverne» (VH4, PH3). Il prend «à jeun» une «confiture verte», «odorante», mêlée au café (VH4). Il signale cependant que «quelques personnes fument du hachich mêlé avec du tabac» mais estime, sans doute à tort, que cette méthode, aujourd'hui la plus courante, ne donne que des effets modérés (PH2). Il donne les recommandations d'un homme raffiné : «il faut un bel appartement ou un beau paysage, un esprit libre et dégagé, et quelques

complices dont le tempérament intellectuel se rapproche du vôtre ; un peu de musique aussi, s'il est possible» (VH4).

Il analyse les «effets mystérieux» (PH1) qui se produisent chez les «gens pris de hachich» (VH4). Son schéma global, grande exaltation suivie d'abattement, vaut sans doute, ainsi que pour les autres drogues, mais on se fiera moins à la succession précise des différents états particuliers décrits, ainsi qu'à l'intensité attribuée au trouble («hallucinations», VH4). Ces états cependant correspondent bien, pour la plupart, à ce que d'autres témoignages ont rapporté : «sentiment très vif des circonstances et des milieux», «gaieté languissante», «stupéfaction», appétit tantôt aiguisé, tantôt coupé, «bonheur absolu», «tourbillons», «béatitude calme», sentiment de bienveillance (VH4), «langueur», «étonnement» (PH3). On s'amusera de trouver déjà employé le verbe «planer», devenu d'usage commun (VH4, PH3). Une affirmation intéressante mais discutable est que le hachich ne ferait que démultiplier l'état d'esprit initial du sujet, ou même son tempérament général : joie, douleur, angoisse sont intensifiés (VH4), effet de «miroir grossissant» (PH3), «le hachich ne révèle à l'individu rien que l'individu lui-même ... pour ainsi dire cubé et poussé à l'extrême» (PH5). Cela semble être souvent le cas mais des phénomènes inverses, comme l'apaisement des agités, ou l'agitation des paisibles, sont aussi avérés.

Il compare le hachich au vin, qui a sa faveur. «Le vin exalte la volonté, le hachich l'annihile ... Le vin rend bon et sociable. Le hachich est isolant. L'un est laborieux pour ainsi dire, l'autre essentiellement paresseux. Le vin est pour le peuple qui travaille et qui mérite d'en boire. Le hachich appartient à la classe des joies solitaires, il est fait pour les misérables oisifs» (VH6).

On aura compris que Baudelaire, sans nier les charmes du hachich, est loin d'en faire l'apologie. Il en juge au contraire sévèrement. Le hachich est «inutile et dangereux» (VH6), son usage prolongé entraîne des «châtiments inévitables» (PH1), il est «immoral» (PH5). Plusieurs arguments justifient cette condamnation du hachich :

- il rend auto-satisfait : «L'homme ivre se voit spirituellement parfait...» (PH4).

- il est «impropre à l'action» et rend paresseux, «incapable de travail et d'énergie» (VH4). Au contraire de certains moralistes modernes pour qui «plus les hommes se droguent, plus l'Etat se renforce», Baudelaire tenait que «Jamais un Etat raisonnable ne pourrait subsister avec l'usage du hachich. Cela ne fait ni des guerriers, ni des citoyens...» (VH6). S'il rend ainsi branleur, c'est parce que la volonté, «de toutes les facultés la plus précieuse» (PH5) est «amoindrie» (VH4), «attaquée» (VH6, PH5).

- certes il inspire des idées, mais elles ne sont pas toujours aussi belles qu'elles semblent d'abord. De surcroît, en procurant le génie tout en diminuant la volonté qui permettrait d'en tirer quelque chose, le hachich «accorde d'un côté ce qu'il retire de l'autre» (PH5).

Selon les convictions, on trouvera ce diagnostic justifié, ou excessif. Il me paraît du moins injuste, comparé à l'éloge du vin. Le bilan de ces deux drogues est-il si différent ? C'est en tout

cas ce que pensait Baudelaire, lequel n'a jamais écrit :  
«Profondes joies du shit, qui ne vous a connues?»

OCTOBRE 1998

Dans les *Conversations avec Primo Levi* de Ferdinando Camon (Gallimard, 1991, p 52-53) Levi approuve, et moi de même, ce distinguo que Camon, par ailleurs pas toujours très fin, lui propose, je cite en substance : les bagnards du goulag pouvaient dire à leurs gardiens «Vous n'êtes pas de vrais communistes», alors qu'on n'imagine pas les prisonniers des camps allemands reprocher aux leurs de ne pas être de vrais nazis.

Mais dans le communisme comme dans le nazisme, un même principe est à l'œuvre, qui voit dans la destruction d'un groupe humain (les juifs, les «bourgeois») le salut général de l'humanité. A ce sujet, plusieurs formulations du *Manifeste communiste* annoncent assez clairement la boucherie.

J'ajouterai un point à méditer, quant à la nature de la violence. Les atrocités de la deuxième Guerre mondiale ont conduit à définir la notion de «crime contre l'humanité» : les persécutions exercées contre des gens non pour ce qu'ils avaient fait mais simplement pour ce qu'ils étaient. Or on sait qu'une des étranges particularités de la tyrannie communiste a été de porter des accusations fausses (d'espionnage, de sabotage, etc) contre des innocents. Alexandre Soljénitsyne, qui a payé pour le savoir, l'a fait remarquer : «Des dizaines d'années durant, le trait distinctif des arrestations politiques a justement consisté chez nous à s'emparer de gens qui n'avaient commis aucune faute et que rien, donc, ne prédisposait à la résistance» (*L'archipel du goulag*, Seuil, 1974, I, 1, p 15). J'observe qu'en l'occurrence, on a persécuté des citoyens non pour ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils étaient, mais pour ce qu'ils n'avaient pas fait ou n'étaient pas, ce qui est quand même un comble.

NOVEMBRE 1998

Au coin sud-ouest de la cathédrale Saint-André, à quelques mètres de haut sur le contrefort, pousse un petit figuier qui m'épate.

Je suis resté songeur en considérant le modique prix d'une édition de poche des *Paradis artificiels*. Baudelaire à 20 francs, c'est un peu comme les Danette double saveur : quelque chose qui nous empêche de désespérer totalement du capitalisme.

Je renonce, faute de matière, et finalement faute d'entrain, à une anthologie de citations concernant les odeurs, que j'aurais intitulée «Odorat des villes et odorat des champs».

Il y a dans Paris une rue Saint Bon, dont le nom me plaît.

Horreurs de la biologie. Soudain votre petit n'est plus un petit : c'est un jeune.

Un jardinier m'a causé, dans la banlieue. Educateur à la retraite, il avait travaillé un temps dans ce qu'il appelait je crois des «unités d'éducation renforcée». Un projet avait été de faire jardiner de jeunes criminels récidivistes, mais ceux-ci ne voulaient rien foutre. Pendant ce temps, l'association aux vains efforts touchait des pouvoirs publics la bagatelle de 1400 francs

par jour et par délinquant. Je lui ai fait répéter le chiffre, pour m'assurer.

Il n'a a de noblesse que dans les pensées ou dans les actes, pas dans les titres. Encore un effort, camarades, pour être aristos.

JANVIER 1999

Naguère encore, on appelait «personnel» l'ensemble des employés d'une entreprise. Mais j'ai remarqué chez plusieurs locuteurs que le mot tend maintenant à remplacer «employé», même au singulier. Et je me demande si le même phénomène n'est pas en train de se produire avec le terme de «population», qui devrait désigner l'ensemble des gens d'un pays ou d'une zone, mais que les journalistes n'utilisent plus qu'au pluriel : «les populations», notamment «les populations civiles» (pour les distinguer des «populations militaires», j'imagine). Quand je pense que si ça se trouve, je suis une population à moi tout seul. Civile ou militaire, c'est une autre question.

SUR GUY & GUY, HEROS INFALLIBLES

Aux vacances de Noël, me trouvant devant une télé, j'ai revu plusieurs fois Zorro, le vrai bon vieux Zorro de mon «époque» (dirait mon fils), celui qui surgit hors de la nuit et court vers l'aventure au galop. Charme irrésistible de l'acteur Guy Williams, toujours à l'aise, si sûr de lui. Or à peine rentré, voilà qu'un Père Noël attentionné m'offre la *Correspondance avec Guy Debord*, de Jean-François Martos (Editions Le Fin Mot de l'Histoire). Cet autre feuilleton ne me ramenait pas moins, par grisantes bouffées, aux joies de la jeunesse, maintenant si lointaines. Charme irrésistible du comédien Guy Debord, toujours à l'aise, si sûr de lui.

Martos, «Jeff» pour les intimes, avait publié en 1989 une *Histoire de l'Internationale situationniste* aux éditions Lebovici. Dans une lettre d'avril 1986, l'auteur se défend de vouloir écrire là une «hagiographie ridicule» (p 80). Mais on le sent constamment trop attentif à la voix de son maître, et de fait son *Histoire* fut bel et bien une histoire sainte. Il est significatif à cet égard que Debord lui accorde, même sur le ton de la plaisanterie, son «imprimatur» (14 VI 88, p 110).

Comme Zorro, Debord a su s'entourer de zélés serviteurs. Mais le Californien restait fidèle aux mêmes, alors que le Parisien les a fait valser à un rythme effréné : ô combien de Bernardos, réellement muets mais sourds d'une seule oreille, combien de Tornados si prompts à accourir sous la fenêtre au coup de sifflet, ont-ils défilé de la sorte? Le cruel scénario se répète : au moindre faux pas, la disgrâce. Et l'accusé d'abord se défend, car il n'a pas compris qu'il est déjà trop tard.

Tout ce petit monde, en attendant la lutte finale, est ainsi occupé à se bouffer le nez en prenant la pose, du moins en essayant d'imiter le style du maître. Peine perdue, il était inimitable.

On rigole un peu en suivant les cogitations de Debord sur l'assassinat de Lebovici. Celui-ci aurait été exécuté «par l'ordre social établi» (29 IV 84). Avec un enquêteur comme ça, les

meurtriers (qui n'ont jamais été pris) pouvaient dormir sur leurs deux oreilles.

On rigole moins quand on voit les aberrations où sont conduits les épistoliers par leur aveuglement idéologique. Des émeutiers ont brûlé «quelques» voitures, cassé «quelques» vitrines et pillé des magasins (p 214). Un commentateur resté un peu tiède devant des faits aussi glorieux se fait vivement souffler dans les bronches par un débordiste, qui au contraire exalte ces «actions à forte charge symbolique» (vous avez bien lu «symbolique», p 214). Le patron trouve cette mise au point «très bien».

Enfin, comme un repas se termine par le dessert, le volume se clôt sur quelques illustrations, notamment des photos de famille prises par Martos chez Debord, à Champot. On reconnaît les vrais chefs révolutionnaires à ce qu'ils s'arrangent toujours pour se dégoter une maison de campagne bien planquée. Les femmes des révolutionnaires font voir leur nichons, montrant ainsi qu'elles sont «libérées», je pense. Les messieurs, plus réservés, s'abstiennent de déballer leur charcuterie sur la table. On a eu chaud. Debord a le profil coluchéen, sur certains clichés. Je ne sais pas s'il chantait *L'Internationale*, mais il n'avait pas l'air du genre «forçat de la faim». Plutôt le coup de fourchette du sergent Garcia.

#### SUR LES REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE :

Jean-Jacques Rousseau n'avait pas fini de rédiger les *Rêveries* lorsqu'il mourut en 1778. La première publication est de 1782. Cette œuvre posthume et inachevée compte dix chapitres nommés Promenades (auxquelles je me référerai par leur numéro, dans ces notes).

Le titre est parfait.

Ce qui saute aux yeux d'abord, dans le texte, c'est la parano. Justifications interminables, jérémiades exagérées. Rousseau est «livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel» (III), il subit le «plus triste sort qu'ait jamais connu un mortel» (VII). Rien que ça.

J'aime le passage très concret où il raconte son accident. Un chien danois courant à toute vitesse lui fonce dans les jambes alors qu'il se promène dans la rue, et le fait tomber (II).

Bon moment de rigolade, quand il fait son numéro d'ours. A une admiratrice qui le gonfle, il envoie ce billet : «Rousseau ne recevant chez lui aucun auteur remercie madame d'Ormoys de ses bontés et la prie de ne plus l'honorer de ses visites.» (II).

Dans ses propos sur la vieillesse, de la résignation : «Est-il temps au moment qu'il faut mourir, d'apprendre comment on aurait dû vivre? ... Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière?» (III). Je préfère le devoir bouddhiste de perfectionnement perpétuel mais qu'en dirai-je à cet âge ? Il y revient plus loin : «Je ne cherche point à m'instruire : il est trop tard.» La résignation est au cœur d'une série de vertus qu'il énumère : «la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale» (III).

«Tout est dans un flux continu sur la terre» (V) est repris plus loin : «Tout est sur la terre dans un flux continu qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour

de nous. Nous changeons nous-mêmes...» (IX). Vérité profonde, quoiqu'un peu banale. On pourrait faire une anthologie des phrases disant la même chose, depuis les présocratiques.

J'aime bien «le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances» (VI).

La phrase centrale du livre est sans doute : «La rêverie me délasse et m'amuse, la réflexion me fatigue et m'attriste» (VII). Charmant parti pris, mais en contradiction totale avec ses longues périodes de ratiocinations (passim). Il faudrait compter les «rêver», «rêverie», on l'a sans doute déjà fait.

Les mots du bonheur : «ravisement» (V), «extase» (V, V, VII, VII, VII, VII), «ivresse» (VII). Mon préféré, c'est «aise» : «rêver à mon aise» (V, V), «rêver plus à mon aise» (VII), «j'étais transporté d'aise» (IX), «me sentir ravi d'aise» (IX).

Ce qu'il aime contempler, ce n'est pas exactement la nature mais la végétation, surtout les fleurs et les herbes, un peu moins les arbres. Le reste ne l'intéresse guère mais il essaie de rationaliser ce qui n'est qu'une question de goût, et je trouve ses arguments spécieux : les étoiles sont trop loin (VII), les animaux sont dégoûtants à disséquer (VII) (comme si c'était une obligation). Le pire c'est pour les pierres : «Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant» (VII). Là, Jean-Jacques, tu pousse. D'accord, t'avais pas lu Caillois, mais quand même, c'est pas bien malin, ça.

En résumé, Rousseau est un peu agaçant mais je l'aime bien, quand même.

SUR SANSOU. En juillet 95, l'occasion se présentant, j'ai acheté un bout de terre agricole au lieu dit Sansou, à l'ouest de la commune de Cunèges, dans le canton de Sigoulès, en Dordogne. Cunèges est un petit bourg d'environ 200 habitants, situé sur une hauteur, parmi les vignes, au croisement des routes départementales 15 et 16. Au bas du village, en descendant vers Monestier, un chemin communal part à droite et mène aux zones désertes de Sansou. Le chemin est bordé de talus et de haies. A sa droite, un coteau boisé. A sa gauche, des prés le séparent du ruisseau, qui lui est à peu près parallèle.

J'occupe une petite bande de terre de 6320 mètres carrés, soit environ 150 mètres de long sur quarante de large, s'étendant entre le chemin et le ruisseau. Il s'agit d'un ancien pré, resté en friche une quinzaine d'années, dont le sol revient à sa vocation spontanément forestière. C'est un jeune bois touffu. Le terrain est théoriquement formé de deux parcelles contiguës, dont celle du nord est deux fois plus grande que l'autre. Rien n'indique cette division sur le sol, me semble-t-il, sauf que le pas d'entrée semble se situer au niveau de la limite, au premier tiers de la longueur, côté chemin. Les plus vieux arbres sont dans les haies, qui bordent trois côtés, celui du nord seul en étant dépourvu. La haie du sud est une simple ligne de frênes. Le long du chemin et du ruisseau, il y a surtout des érables champêtres, auxquels se mêlent des frênes et des aubépines, quelques chênes et en outre, au bord de l'eau, des aulnes et quelques saules. L'endroit est assez retiré, à un bon kilomètre du bourg, et à quelque trois cents mètres de la route goudronnée.

Cette pièce de terre vaut sans doute ce qu'elle m'a coûté : pas grand chose. C'est une retraite charmante, mais rude à bien des égards. Les aoûtats la rendent peu fréquentable du début août aux premières gelées, fin octobre. Il vient des chasseurs, dans le coin. L'hiver, le froid est plus vif en ce fond de vallon que sur les coteaux. Au temps des grandes pluies, le sol argileux devient boueux, inondé en partie, et le chemin d'accès n'est plus carrossable. Il y a des ronces, des tiques, des moustiques, des araignées, des serpents, etc. C'est la brousse.

Mes intentions au début étaient vagues. Les modestes secours de ma fortune personnelle m'avaient permis d'obtenir, à défaut d'une demeure, un lieu où je sois cependant chez moi, où je puisse venir me reposer du monde, sédentariser ma longue pratique de la promenade et lui donner un tour plus actif que contemplatif. Une fois en possession de ce grand jouet, ou plus exactement de ce terrain de jeu, je me suis demandé qu'en faire plus précisément : un arboretum où collectionner les arbres? Un refuge écologique où étudier la biologie locale? Un asile où venir glander en paix? Un lieu où exercer mes forces en pratiquant l'aménagement du territoire? Une retraite où venir me rapprocher de Dieu? Une base paramilitaire pour m'entraîner à lutter contre les forces du mal? Un camp humanitaire sans les opprimés? Un labyrinthe où me promener? Un terrain de camping personnel? Un jardin public privé? Tout cela à la fois, si possible?

FEVRIER 1999

SUR LA SENSIBILITE D'AUDUBON

S'il est évident que Jean-Jacques Audubon était fasciné par la nature, il est aussi avéré qu'il a souvent manifesté à l'égard des animaux une certaine brutalité, allant parfois jusqu'à la cruauté. Cela saute aux yeux de quiconque feuillette un peu ses écrits.

Peut-être sa rudesse paraissait-elle moins choquante de son temps, qu'elle ne l'est devenue de nos jours. Certains comportements qui semblaient à Audubon naturels nous feraient aujourd'hui frémir. Je ne me rappelle plus où, peut-être dans un de ses premiers journaux, il raconte qu'à une époque où il vivait de portraits, il arriva chez des gens qui déterrèrent leur jeune fils, mort quelques jours auparavant, afin que l'artiste dessine son visage. Ce qui visiblement n'a pas fait sourciller Audubon.

C'était un grand chasseur. Il a certainement tué beaucoup plus de bêtes qu'il n'en a eu besoin pour manger ou pour dessiner. Il tuait les oiseaux avant de les peindre, et donnait au cadavre une posture naturelle en le maintenant avec des fils de fer.

Les *Récits d'oiseaux* réédités en 1995 comportent des scènes significatives de son état d'esprit. En 1833, à Boston, Audubon achète au propriétaire du musée un Aigle doré, capturé quelques jours auparavant et placé dans une cage étroite, où il n'a pas la place de voler. Il l'observe pendant deux jours pour déterminer la pose à dessiner, puis décide de le tuer. Il consulte des proches quant à la façon de procéder la plus commode pour lui et la moins douloureuse pour l'oiseau. Il essaie de l'enfumer avec un poêle à charbon dans une pièce close, où il a installé la cage. Les heures passent. L'aigle vit toujours au bout de dix heures, et continue à fixer l'homme chaque fois que celui-ci vient voir. Le lendemain,

l'aigle vit encore, Audubon ajoute du soufre dans le poêle. Rien n'y fait. Le peintre percera finalement le cœur de la bête au moyen d'une longue pointe d'acier.

Plus loin dans le même livre, Audubon étudie de jeunes Vautours noirs qu'il a recueillis. Pour déterminer si leur odorat peut les aider autant que leur vue à détecter la présence de charognes, il met au point cette appétissante expérience : «Plusieurs fois il m'arriva de prendre un écureuil ou un lapin, de lui ouvrir le ventre, de l'attacher à une longue gaule, avec les entrailles pendant librement et, dans cet état, de le placer par derrière leur cage.»

Dans le *Journal du Missouri*, on voit que lui-même et les autres voyageurs, à chaque jour de la remontée du fleuve, et une fois arrivés au terme du trajet, tirent sur tout ce qui bouge : bisons, loups, cerfs, écureuils, oiseaux etc. C'est souvent pour le seul plaisir, comme dans le cas des animaux qui traversent la rivière et dont on sait que le courant les emportera.

Dans ce compte rendu de sa dernière expédition, Audubon exprime cependant quelques réserves. Le 16 mai 1843, il note : «J'ai levé une bécasse et capturé l'un de ses petits, et je regrette maintenant cette vilaine action». Le 9 juin, il fait cette surprenante déclaration de végétarisme : «je ne suis carnivore, comme vous le savez sans doute, qu'en cas de nécessité». Le 23 juin, il dénonce une technique de chasse : «En cette saison, les biches, lorsqu'elles entendent le sifflet, accourent au galop en supposant, sans doute, que les loups ont attaqué leur faon et viennent ainsi s'offrir au fusil du chasseur qui les abat sans grande difficulté, mais c'est un procédé cruel, fourbe et déloyal, dont je ne veux pas profiter et que j'essaie de discréditer.» Encore le 8 août il évoque ses «reproches concernant d'inutiles tueries»...

AVRIL 1999

Je ne sais plus qui avait dit «On ne naît pas conne, on le devient».

Entendu «Je fais du chamanisme d'appartement, je fume du hachich sur le canapé».

Entendu que la SNCF faisait une pub sur le thème «Vous avez déjà vu un train à la fourrière?» Non, mais j'ai pas beaucoup vu ma charrette en grève.

Vu *Jurassic Park*, décevant navet.

Vu *Les vestiges du jour*, pas mal.

Acheté sans prendre garde un papier à cul «senteur Lagon», qui chlingue une atroce odeur d'insecticide. C'était sans doute un lagon irradié.

On m'a passé l'attachant livre de Michel Mourre, *Malgré le blasphème* (Julliard, 1951). Autobiographie rédigée avec brio et courage à 22 ans par ce fils de bourgeois socialistes, lui-même royaliste et qui, après une brève expérience monastique et une crise philosophique, fit un esclandre à Notre-Dame en criant de la chaire que Dieu était mort, ce qui faillit lui valoir un internement à l'asile. C'est le même homme, qui publia ensuite un célèbre dictionnaire d'histoire.

MAI 1999

Le 1<sup>er</sup>, vu au bord d'une rue cet écriteau manuscrit : MUGET AU FEUT.

JUILLET 1999

Un jour de ce mois, une émission de l'ayatollah Antoine Sbire est consacrée à la presse catholique. Un entretien avec deux invités est clos abruptement par un ayatollah stagiaire, qui cite une phrase d'auteur (de mémoire : « Sans la foi du Christ, un chrétien n'est pas un chrétien ») et y ajoute celle-ci, de son cru : « Sans honneur, un chrétien n'est qu'un porc. » Cette réflexion emportée m'inspire deux questions :

- 1) Si l'on juge pertinent de faire ce genre de déclaration spécialement à propos des chrétiens, est-ce parce que sans honneur, les adeptes d'autres religions ne seraient pas des porcs?
- 2) L'apprenti sbire, ou quiconque, se permettrait-il de conclure un entretien en affirmant que sans honneur, un juif, un musulman, ou que sais-je, n'est qu'un porc (ou un chien, un cloporte, etc)?

OCTOBRE 1999

Mon fils devant des mots croisés. Il cherche ce que peut être un « enclos à taureaux » en cinq lettres, dont la deuxième est un O et les dernières sont IL. « Papa, ça existe, un bovil? »

Je suis pour le dopage des sportifs. Qu'ils s'en fourrent à bloc jusque dans le cul et qu'ils crèvent, ça nous fera des vacances.

Quand vous voyez marqué « Ouverture facile » sur un emballage, c'est le moment de vous méfier.

En français, nos membres féminins (les jambes) ont des terminaisons masculines (les pieds) et nos membres masculins (les bras) ont des terminaisons féminines (les mains).

Un vieux tube passe à la radio et l'espiègle fiston fredonne : « Nulle, au soleil, Complètement nulle, au soleil. »

Bruno Richard m'envoie tout, même les lettres de sa mère ou celles, tout aussi personnelles, de ses amis majorquins Tomeu Cabot et Josep Alberti. Dans une de ce dernier, du 10 septembre, je lis : « *Le 21 d'août je suis presque mort en accident d'automobile. Je suis sorti de la route par un défaut de la direction d'une nouvelle voiture, le Ford Focus, dernier modèle. Par sorte je suis sain et sauf. Tomeu acheta une autre bagnole pour lui et pour son cheval, avec un remorquage, pour aller aux lieux les plus secrets, et là faire l'amour tous les deux avec les cris et les hennissemements les plus horribles.* »

Brassens, dans *Auprès de mon arbre*. Des Frênes « de haute futaie », certes. Mais des Arbres de Judée...

Feuilletant l'anonyme *Dictionnaire biographique français contemporain* (2<sup>e</sup> édition, Paris, 1954-55) j'y lis : que Bernard Blier était né à Buenos Aires ; que Brassens avait été découvert par « Lady » Patachou ; que Giono combattait, probablement selon ses propres termes, « l'étatisme, le nationalisme, le gréganisme, la concentration urbaine et la tyrannie anarchiste » ; que le Morane fondateur en 1911 de la société d'aéronautique Morane-Saulnier, se prénommaient Robert comme le fameux Bob.

A la une du *Monde*, le 9 octobre, ce bel alexandrin : «La CGT dit non au Parti communiste».

Automne, triste époque. Les cerfs sont en rut, les hirondelles en voyage, les ratateenagers en grève rituelle. Accoudé au troisième étage, vous contemplez d'un oeil morne la multitude qui grouille sous vos fenêtres. Quand soudain résonne parmi les toits le trille du Rouge-queue noir. Il reste au moins ça.

Cette allure, la Voynet. Si classe qu'on a envie de l'appeler Distinguett.

*Ouragan, Savane, Cap Horn*, il est devenu difficile d'acheter de l'after-shave sans avoir l'air con. Heureusement qu'il nous reste l'eau de Cologne *Mont St Michel*, «fraîcheur intense».

#### NOVEMBRE 1999

Les hasards du calendrier ont fait coïncider, à une semaine près, deux procès similaires. Les accusés sont deux guides qui, l'un en mer, l'autre en montagne, ont précipité dans la mort, par négligence ou par malchance, quelques uns des jeunes gens qui leur étaient confiés. Le compte rendu médiatique était révélateur de l'esprit politique de notre temps. Le marin était sans cesse désigné comme le «prêtre intégriste» ou par des termes équivalents, comme si sa foi et ses idées étaient des éléments décisifs de sa culpabilité. En revanche, nul ne se souciait de savoir à quelle UDF, à quelle LCR ou à quel Club Mickey appartenait le montagnard. Ce dont on n'a que foutre, il faut dire. Les amis de la vérité, quelles que soient leurs opinions par ailleurs, auront remarqué cette disparité.

Après quelques années d'absence, un besoin temporaire me conduit à me réinscrire à la Bibliothèque municipale de Bordeaux. Sur la fiche de renseignements, à la rubrique «Emploi», je déclare «Agent secret». Le fonctionnaire, blasé ou distrait, ne moufte pas.

Le *Voyage de la France équinoxiale en l'isle de Cayenne*, d'Antoine Biet (Paris, 1664) se termine par un charmant «Petit dictionnaire de la langue des sauvages Galibis», d'une trentaine de pages, dans lequel on trouve la traduction indigène de phrases toujours utiles dans les voyages lointains, telles «Je te foüetteray le cul, tu es méchant», «Cet estron put, sent mauvais», «Tu es vilain, tu pettes, cela put beaucoup», ou encore «Les Indiens s'enyvrent comme des cochons».

Les chansons d'amour, grosso modo, c'est «Viens Poupoule». Les artifices, les nouvelles modes, n'y changent rien. En anglais pareil, j'entends «*Come Poupoule*» et c'est tout.

#### JANVIER 2000

Quand j'entends certains leaders agricoles nous bassiner avec les «produits du terroir», je me demande parfois s'ils ne songent pas plutôt aux produits du tiroir (caisse).

#### SUR LA TEMPÊTE DU 27-28 DECEMBRE

J'ai fait partie des nigauds qui, faute de savoir, se sont fait prendre dedans. Nous devions rentrer de la Croix-Comtesse (Charente maritime) à Bordeaux (170 km). Nous prîmes la route vers 16 h 45. Au début nous rigolions du vent et de la pluie : après

deux journées à la campagne pourries par le mauvais temps, il semblait que cela continuerait jusqu'au bout. Mais le vent soufflait de plus en plus fort et Dany roulait de plus en plus lentement. Nous rîmes un peu moins en trouvant un premier arbre arraché, qui bouchait la moitié du passage. Il y en eut un deuxième, puis un troisième. Entre temps la nuit était tombée. Je fus d'avis que nous nous arrêtions dès que possible, ce que nous fîmes au prochain village, le premier de Gironde, Saint-Aubin-de-Blaye. Il était 18 h 45, nous avons fait 100 km en deux heures. Quelques voitures et camions étaient déjà bloqués à l'entrée du bourg par plusieurs arbres tombés. Il y avait sur la droite une station d'essence fermée, dont le grand auvent métallique rudement secoué menaçait de s'écrouler ou de s'envoler. Nous jugeâmes plus prudent de rester à distance et de nous installer au début du chemin d'accès à la station, le long du grillage qui le bordait. Nous nous garâmes d'abord à côté de ce qui m'avait paru être un grand buisson, dont je pensais qu'il nous abriterait un peu de la tourmente, en coupant le vent. De près il s'avéra que c'était en réalité une sorte de cèdre et je suggérai alors que nous reculions l'auto d'un ou deux mètres. De fait peu après la moitié de l'arbre fut arrachée et s'abattit juste devant nous. Nous passâmes là un peu plus de deux heures, les plus inquiétantes. Au bout de quelques minutes nous distinguâmes que nous nous trouvions à côté d'une casse, et je redoutais qu'un morceau de tôle ne soit projeté vers nous. Le grillage de clôture pouvait nous en protéger, ou au contraire céder lui avec. Parfois les bourrasques secouaient si fort la voiture, que nous nous attendions à ce qu'elle soit renversée. A un moment un petit oiseau, l'œil barré d'un trait blanc façon pouillot, essaya de se poser devant l'auto. Mais dès que ses pieds touchaient le sol, il rebondissait en arrière. Il y eut aussi un moment où l'envie de chier me contraignit à sortir. J'avais du mal à tenir accroupi, le vent me soufflait dans le cul à 160 à l'heure et faisait un fracas terrible. Tout cela était très excitant, bien que je n'en menasse pas large. Peu après 21 heures la chaussée a été suffisamment dégagée pour que les petits véhicules comme le nôtre puissent passer. Nous traversâmes le village, pour constater à la sortie que la voie était là encore entièrement barrée par des troncs. Nous nous engageâmes alors sur les petites routes pour tâcher de gagner un village situé à quelques kilomètres, où Dany connaissait du monde. Mais trois fois des arbres tombés nous obligèrent à rebrousser chemin et, comme le vent soufflait toujours fort nous jugeâmes préférable, avant de nous perdre tout à fait, de regagner Saint-Aubin. Nous y trouvâmes refuge chez un tavernier-brocantier, Lionel, qui tenait déjà compagnie à une demi-douzaine d'infortunés voyageurs. Au côté ouest de sa maison, la tempête avait défoncé une fenêtre avec les volets et disloqué une cloison en plâtre. Mais il était réconfortant de retrouver la lumière d'un feu et de bougies, alors que depuis des heures nous n'en avions vu d'autre que celle de phares et de clignotants. Nous quittâmes cet asile peu après une heure du matin pour repartir à travers la campagne blayaise ravagée. Régulièrement la route était obstruée par des bouquets d'arbres, surtout des pins, qui avaient été sommairement tronçonnés pour dégager au moins la moitié de la chaussée. Comme

nous étions presque arrivés à Saint-André-de-Cubzac, nous trouvâmes de nouveau le passage entièrement coupé. Là des pompiers nous indiquèrent un détour pour rejoindre Saint-André et nous conseillèrent d'essayer de rentrer à Bordeaux par la petite nationale parallèle à l'autoroute, celle-ci ayant été fermée. Quand nous eûmes trouvé ladite route, ce fut pour constater qu'elle aussi était bloquée par les arbres. La seule issue était de faire un détour jusqu'à Libourne, par où il s'avéra que la voie était libre. Et c'est ainsi que je fus enfin chez moi à 4 h 15 du matin.

#### SOUVENIR DE BERNARD TEULERE

Bernard Teulère était l'une des premières personnes dont j'ai fait connaissance lorsque j'ai commencé de travailler dans une bibliothèque universitaire, en 1993. Il y était depuis longtemps magasinier. Dès le début, il avait manifesté la plus vive sympathie envers moi. «Je ferais tout, pour vous», m'avait-il déclaré, à sa façon maladroite et sincère. De fait, il s'est toujours montré d'une parfaite diligence, quand j'ai eu besoin qu'il m'aide à trouver ce que je cherchais. «Je suis un peu fou», m'avait-il aussi confié, en retenant la porte de l'ascenseur. Je le croyais volontiers.

C'était un foldingue, comme on dit. Il était de stature moyenne, plutôt frêle. Il avait une allure dégingandée et marchait d'un pas irrégulier. Il était souvent accoutré de vêtements miteux, de pulls trop grands. Ses yeux étaient tantôt mi-clos, tantôt exorbités. Son expression était parfois hautaine. Il avait une ganache à la Dufilho. Je le revois, l'air maussade, se décortiquer un emballage de jambon Herta dans la cafette du rez-de-chaussée.

Nous nous croisions moins souvent, depuis que je travaillais un peu plus loin. Même ainsi, il continuait de faire preuve d'un égal empressement, quand nous nous rencontrions. Il ne se lassait pas de me demander de lui répéter comment on dit bonjour ou merci en portugais. Il ne manquait jamais de prendre des nouvelles de mon fils, qu'il n'avait aperçu qu'une ou deux fois. «Comment va Samuel?» Lui-même avait une fille, mais qu'il ne voyait jamais. Je crois qu'il était très seul. Il avait eu 50 ans l'an dernier, et m'avait annoncé cela le jour même, un jour où je passais à la bibli.

Pour son plus grand malheur, le soir du 7 septembre, Bernard Teulère est allé prendre un pot à la gare Saint-Jean. D'après ce qu'en a dit le journal, c'est là qu'il a rencontré un couple de jeunes Bordelais «bien connus des services de police». A leur demande, il a accepté de les conduire en quelques points du nord de la ville. Le dernier arrêt fut le distributeur de billets de la Poste, cours Edouard-Vaillant. L'appareil ayant refusé de servir les jeunes gens, ils s'en sont pris à leur conducteur. Et celui-ci n'ayant pas voulu donner son code, il s'est fait rouer de coups jusqu'à ce qu'il ne bouge plus. Les agresseurs lui ont ensuite fait les poches et volé sa voiture. Un employé a trouvé Bernard au petit matin, gisant par terre avec une hémorragie cérébrale.

Il a fallu peu de temps à la police pour retrouver les coupables, trahis par le distributeur qu'ils avaient été les

derniers à utiliser, ce qui faisait d'eux des témoins capitaux. Venant les interroger, les agents les ont trouvés en possession des clés de la voiture, qui était du reste garée juste devant leur domicile.

Après quelque dix jours de coma, Bernard Teulère est mort.

#### MARS 2000

C'est peut-être parce que je ne connais pas grand chose en droit, que les discussions actuelles sur la présomption d'innocence me font cette impression bizarre. Si je comprends bien, le juge dira bientôt au suspect «Je présume que vous êtes innocent, donc je vous arrête.»

Bruno Richard continue de dessiner des femmes à poil en train de se faire arracher la gueule, mais il va un peu mieux : son dernier *Elles sont de sortie* porte un numéro normal (52). Dans le numéro précédent («51?»), ne ratez pas les parodies de rap mitraillées par l'impitoyable Costes («Dans mon HLM / Vivent les NTM / Toujours la même dégaine / Toujours la même rengaine...»). Bruno a par ailleurs la rare gentillesse de publier un recueil de *50 Lettres documentaires*, qui ne manquera pas d'intéresser mes nombreux admirateurs.

Les nombres romains sont souvent longs à déchiffrer, et l'on est tout surpris quand arrive soudain l'an 2000 : MM. D'après mes calculs, la dernière date aussi brève remonte à 1500 (MD).

Après l'émotion due à la tempête de fin décembre, vient le temps de la réflexion, et l'on se demande : qui va profiter de l'aubaine? combien de malins, qui ont préparé dès la première heure des dossiers truqués, vont-ils indûment palper? D'autre part, que représentent ces dégâts pour la société, par rapport à une année de délinquance et de vandalisme? ou à seulement une semaine? Pourquoi les grands journaux ne consacrent-ils pas à ce dernier sujet des hors-série bourrés de photos et de témoignages, comme ils l'ont fait si complaisamment avec cette pauvre tempête qui, pour surprenante qu'elle fût en France, ne représente, par rapport aux cyclones communs de l'Amérique et de l'Asie, qu'un pet de lapin?

#### AVRIL 2000

Par la fenêtre devant laquelle je travaille, quand je suis sur le campus, depuis trois ans, j'ai vu passer, ou entendu : des Rouges-gorges, des Mésanges charbonnières et des bleues, des Piverts, des Pinsons, des Mésanges à longue queue, des Ecureuils, des Grives (musiciennes, je pense), des Grimpereaux, des Merles, des Rouges-queues noirs, des Bergeronnettes grises, des Sittelles, une Perruche égarée! d'un joli bleu clair, des Grues loin dans le ciel, des Moineaux, des Pigeons, deux Mésanges huppées, la deuxième un an après la première, des Corneilles, des Geais, des Pies, quelques Chardonnerets, des Fauvettes à tête noire, des Rouges-queues à front blanc, ça vraiment ça me faisait plaisir, des Roitelets peut-être, des Etourneaux, des Pics épeiches, des Pouillots véloce, et je crois que c'est tout.

«Costes est parti démazouter l'île de Groix et a ramené un goéland qu'ils voulaient tuer! Maile-lui, il va te raconter ça!» m'avertit Bruno R. Interrogé, Costes m'explique : «J'ai ramassé

les oiseaux mazoutés sur les plages mais je me suis aperçu que tous les goélands, cormorans et plongeurs étaient euthanasiés en secret par les centres de soins qui prétendent les soigner à la télé mais de fait s'en débarrassent. Alors j'ai gardé chez moi deux mois un goéland (très sympa) le temps qu'il se soigne et je viens de le relâcher au bord de la mer.»

Dans un bac à 5 balles, aux puces des Quinconces, je tombe sur un vieux numéro de *Commentaire*, d'avril 89. J'y ai lu entre autres les «Rencontres» de Jean Pénard avec René Char. Elles ne m'ont pas rendu plus sensible aux poésies de ce dernier mais m'ont plu, pour la curiosité. Je partage l'indignation de Char vis-à-vis de Benjamin Péret, capable d'attraper un chat par la queue pour l'écrabouiller contre un mur. J'ai remarqué deux petites énigmes animalières. D'une part, à l'été 78, Char est inquiet par l'irruption dans sa chambre d'un loir, que son chien tue. Un peu naïvement, le poète a vu dans cette espèce «d'écureuil diabolique», aux yeux cernés formant comme un «double monocle», un signe de la mort. Ce «loir» n'est-il pas en fait un lérot, plus familier des maisons que le loir, et en effet doté d'une sorte de masque noir? D'autre part, à Noël 81, il n'est pas certain que les interlocuteurs se rendent bien compte que les écureuils gris et «guerriers» qui prennent la place des roux et «joueurs» («Ainsi va le monde») ne forment pas deux espèces distinctes, mais sont les mêmes, revêtus de leur pelage saisonnier.

MAI 2000

S'il est un spectacle plus navrant que celui d'une entreprise commerciale tortillant du pot pour attirer le chaland, c'est bien celui d'une entreprise publique essayant d'en faire autant mais sans savoir s'y prendre. Je suis accablé de cette pensée mélancolique chaque fois que je pénètre dans un bureau de poste, où l'on a tout loisir, en attendant son tour, de contempler ces ignobles affiches, pleine de l'enthousiasme le plus crétin, qui tentent de vous fourguer des produits multicolores cumulant le double désavantage de la laideur et de l'inutilité (enveloppes d'anniversaire, timbres fantaisie etc).

A mon bureau de poste, sert une nouvelle dinde. Tout en cherchant les quelques timbres que je suis venu acheter, elle me demande ce que je compte en faire, et si je suis bien sûr que c'est ce que je veux. Je ne réponds pas. En me rendant ma monnaie, elle me redemande ce que je peux bien vouloir faire de ces timbres. J'ai envie de lui répondre que c'est pour me les foutre au cul, mais je me contente de lui clouer le bec en faisant remarquer que je n'ai pas à justifier cet achat.

Dans *Ritos y tradiciones de Huarochiri*, où je cherchais des renseignements pour le baron Méens, je lis : «Il y a aussi trois étoiles qui sont en ligne droite. On leur donne le nom de Condor» (sentences 22-23 du chapitre 29). J'ai pensé immédiatement mais sans pouvoir en être sûr, qu'il s'agissait des trois étoiles formant la «ceinture» de la belle constellation d'Orion, également visibles de chez nous, et dont l'alignement quasi parfait frappe l'esprit par sa disposition, qui semble artificielle. J'imagine volontiers qu'elles figurent un condor planant lentement, les ailes écartées.

Rêverie : former un comité pour l'internement de Michel Serres.

Les *Pierres* de Roger Caillois sont admirables.

*Vers le pôle*, de Fridtjof Nansen (traduit et abrégé par Charles Rabot, ce qui est plaisant, Flammarion, 1997) est un récit de voyage envoûtant, plein d'ours et de morses, de mouettes et de phoques, de paysages crépusculaires. Une note de la p 79 fait sourire aujourd'hui : «Les patins norvégiens, les *ski*, nom sous lequel nous les désignerons désormais, sont de longues et étroites lamelles de bois, permettant d'avancer rapidement sans enfoncer sur la neige ... Les *ski* ne doivent pas être confondus avec les raquettes en usage dans les Alpes et dans l'Amérique du Nord...» Un mystère probablement dû à un problème de traduction : l'anniversaire de Nansen est d'abord signalé au 6 septembre (p 51) puis au 10 octobre (p 170), cette dernière date étant bien donnée comme celle de sa naissance dans ma *Britannica*.

A Sansou, à l'intérieur de l'abri, un nid de troglodytes. En y mettant le doigt nous comptons jusqu'à trois œufs. Le nid est coincé entre le sommet d'un poteau que j'avais appuyé verticalement contre le cloison nord, et une traverse qui passe quelques centimètres au-dessus. Trouvé une truite morte par terre dans le bois, à 20 mètres du ruisseau. Qui l'en a sortie pour la perdre ici?

#### ALLEGORIE DU CINEMA

«- Maintenant, dis-je, représente-toi la nature des spectateurs, d'après le tableau que voici. Figure-toi des hommes assis devant un écran dans une demeure souterraine en forme de caverne, avec de la moquette. Ils sont là aussi souvent qu'ils peuvent, et à leurs frais. La lumière d'un appareil situé en hauteur brille derrière eux. Elle projette sur l'écran un film, qui représente une histoire inventée.

- Je vois cela, dit-il.

- Figure-toi maintenant que sur l'écran, le film fait paraître toutes sortes de personnages animés. Et naturellement, parmi ces acteurs qui défilent, les uns parlent, les autres ne disent rien. Les spectateurs admirent les acteurs, qui sont plus riches qu'eux. Ils ne souhaitent pas regarder ailleurs que devant eux, car la fascination les empêche de tourner la tête.

- Voilà, dit-il, un étrange tableau, et d'étranges mœurs.

- Penses-tu, repris-je, qu'en pratiquant ce divertissement, les spectateurs apprennent sur la vie réelle autre chose que ce que leur racontent les ombres projetées par l'appareil sur la partie de la caverne qui leur fait face?

- Sans contredit, pourrait-il en être autrement?»

Etc.

#### JUIN 2000

A Sansou, il y a des petits dans le nid de troglos, j'en compte à un moment quatre. Quand je passe près d'eux en entrant sous l'abri, ils ouvrent automatiquement le bec, puis le referment en réalisant que ce n'est pas la présence qu'ils attendaient.

Noté en lisant *Assez!* de Frédéric Roux.

(Sens & Tonka, 2000)

Pages 23 sq, juste critique de la «révolution sexuelle» des seventies («Mon corps m'appartient ! – fier slogan féministe – signifiait en réalité : mon corps appartient à tout le monde»).

P 28, amer constat quant aux «entreprises de libération soixante-huitardes qui n'étaient dans la réalité que des machines à décerveler ».

P 62, sur les groupes gauchistes considérés comme des sectes. J'ai souvent songé qu'en effet ces chétifs rassemblements, proclamant sur le ton le plus fanatique les opinions les plus extravagantes, doivent susciter chez les hommes civilisés la même suspicion que les sectes mystiques. L'œil vitraux, le teint cirieux d'Alain ou d'Arlette, sont incontestablement les signes d'un chamanisme forcené. Mais je dirais que l'IS aussi a bien sa place dans cette nef des fous.

P 68, sur l'idolâtrie des situationnistes, «en tout point contraire à l'irrespect radical qu'ils professaient pour les idoles». J'ajouterais que Debord, s'il n'a pas percé comme *working class hero*, aura réussi sa carrière comme idole des jeunes, puis des moins jeunes. Son increvable best-seller, *La société du spectacle*, n'aura pas soulagé la misère humaine d'un iota, mais cette marchandise aura en revanche assuré à son auteur une appréciable rente : sa petite entreprise a pas connu la crise.

P 74, démystification du détournement. On ne dénonce pas assez, il est vrai, l'entourloupette des bonimenteurs, qui ont voulu présenter le détournement comme une technique révolutionnaire et nouvelle alors que le procédé, du reste pas forcément négligeable, est vieux comme le monde. Que sont les *Evangiles*, sinon un détournement de citations de l'*Ancien Testament*?

P 123, l'auteur reprend à son compte des croyances situationnistes en déclarant que le prolétariat devrait avoir pour revendications «l'abolition du salariat» et «la fin du travail». Là, Fred, après avoir foutu le gauchisme à la porte, tu le laisses rentrer par la fenêtre.

HUIT JOURS EN BRETAGNE. Mon fils et moi, nous souhaitions visiter un jour la Bretagne. Nous éprouvions le regret de n'avoir qu'à peine effleuré la lisière de cette belle province, lors de notre promenade littorale de 1998 (cf LD 269 sq). Une occasion providentielle se présenta lorsque monsieur Bruno R, de Paris, nous proposa d'occuper la maisonnette que sa soeur également parisienne possède au nord de Lorient Nous acceptâmes.

Le samedi 1<sup>er</sup> juillet, nous quittâmes notre retraite charentaise de la Croix-Comtesse, où nous avons pris quelques jours de repos. Nous franchîmes sans problème majeur les 400 et quelques kilomètres nous séparant de notre destination. Le pire moment fut la traversée de Nantes, où nous nous égarâmes. Enfin nous arrivâmes vers 16 heures, par beau temps, à la maison de Kerbourg. Elle est située en pleine campagne, sur la commune de Meslan, à quelques kilomètres au sud d'un village plus important, le Faouët. Les hôtes qui devaient nous accueillir, soit Bruno et l'un des copropriétaires, Michel, n'étaient pas encore là. Nous en profitâmes pour visiter les environs. Nous découvrîmes d'abord le

lieu-dit les Roches du Diable, un vallon encaissé où le cours de l'Ellé est encombré et surplombé de grands rochers ronds et moussus. «C'est trop top», lâcha Samuel, par quoi il voulait dire que l'endroit lui plaisait. Il me plaisait aussi et nous nous promîmes d'y revenir. Puis nous allâmes traîner à Meslan. Dans l'église déserte régnait une paix joyeuse. Les bancs et le sol étaient parsemés de prospectus relatifs à un mariage qui avait eu lieu le jour même. Sam vint me faire part de sa découverte du panier de la quête, abandonné dans un coin. Craignant que le drôle ne nourrît quelque intention sacrilège, j' m'empressai d'observer que la chose était amusante, certes, mais qu'en aucun cas il ne conviendrait que nous nous emparions de cet argent. Le soir, nous trouvâmes nos amis.

Le dimanche 2, nous ne foutîmes pas grand-chose. Avec Bruno et Sam, nous allâmes inspecter un escarpement criblé de nids d'hirondelles, que j'avais repéré près de la nationale. Puis nous retournâmes aux Roches du Diable. L'endroit plut à Bruno, qui cependant ne semblait pas vouloir s'y éterniser. Plus tard nous prîmes un pot à Quimperlé. En rentrant, j'aperçus un pic épeiche sur un piquet.

Le lundi 3 au réveil, ouvrant la porte de la maison, je levai un pivert posé dans l'herbe. Le matin, je fis des courses au Faouët avec Bruno. Comme il n'y avait rien de bien excitant chez le marchand de journaux, je suggérai à Bruno que, pour nous divertir, nous achetions un magazine d'extrême droite. Il en parut choqué, inattendu tabou, et refusa. Dans l'après-midi, nos hôtes repartirent pour Paris. Samuel et moi nous rendîmes à la plage de Guidel, où abondaient les coques d'oursin. Je convoitais un beau jerrycan blanc, d'environ 25 litres, qui gisait échoué, mais mon fils s'opposa à ce que je le ramasse, arguant que je lui faisais honte avec mes manières de clodo. Peu après cependant, une brusque averse chassa tout le monde, et je profitai de la débâcle pour m'emparer du bidon. Le soir, nous vîmes deux piverts se poser dans un arbre derrière la maison.

Le mardi 4, je fis du ménage dans la maison, rangeant du mieux que je pouvais les journaux et la vaisselle dispersés dans l'unique pièce du rez-de-chaussée. Il y avait un recueil intitulé *186 succès de la chanson française des années 50 à nos jours* (Albi, 1999). La couverture était tapissée des noms des chanteurs. Parmi eux je notai cette coquille : Eddy Piaf. L'après-midi nous fîmes une excursion dans le sud. Nous visitâmes les alignements de Kerzhero, où nombre de menhirs avaient été salopés par des tags fluo. Nous descendîmes la belle presque-île de Quiberon, puis nous avançâmes jusqu'à Locmariaquer pour y voir le dolmen de Mane Lud et le grand menhir brisé. Au retour, nous aperçûmes de la voiture les alignements de Kermario et de Carnac, intacts semblait-il, mais il est vrai protégés par des clôtures.

Le mercredi 5, nous fîmes une tournée des chapelles du coin. Les trois premières, à notre bonne surprise, se présentèrent par ordre croissant d'enchantement : Saint-Georges, Saint-Fiacre et surtout Sainte-Barbe. Après quoi Saint-Guérolé ne pouvait plus rien pour nous. En redescendant de la chapelle Sainte-Barbe, il y avait à flanc de colline, dans un endroit isolé, une vieille

fontaine au bassin rempli de monnaie. Le jeune païen m'interrogea d'un ton suppliant, et je fermai les yeux sur son petit pillage.

Le jeudi 6, nous nous rendîmes à Brest, où je souhaitais retrouver les deux adresses où j'avais résidé, de 1960 à 1963, alors que j'avais entre quatre et sept ans. Sur la route, nous nous ébahîmes quelques minutes devant les rochers du chaos de Huelgoat, puis devant les monts d'Arrée, dont le charme n'est pas proportionnel à leur faible altitude. Nous fîmes halte à Landerneau, qui nous parut bien terne, malgré la présence d'un choucas et d'une sittelle près de l'église, et à Plougastel, où rien ne nous retint que le remarquable calvaire. A Brest, nous trouvâmes facilement ma seconde adresse, 77 rue Jean Macé. L'immeuble, aussi triste et ingrat que je l'imaginai, m'apparut bien sûr plus petit qu'il n'était dans mon souvenir. Nous errâmes quelques minutes dans le quartier, je retournai voir mon école rue d'Algésiras, et nous allâmes flâner une demi-heure dans la rue de Siam. Puis nous franchîmes la Penfeld pour essayer de retrouver, dans le quartier de Recouvrance, ma première adresse, rue Mermoz. Ma mère n'avait pu me retrouver le numéro et m'avait seulement dit que nous avions habité à gauche en haut de la rue. Or celle-ci, gravissant deux pentes opposées, était dotée de deux hauts, mais ni dans l'un, ni dans l'autre je n'ai rien reconnu. Nous quittâmes Brest par la route de la corniche, derrière les arsenaux. Nous nous arrê tâmes prendre un pot dans un petit bar comme il faut, sans bruit, sans musique, sans client, sans rien : La Salette. Puis, désireux de voir au moins un cap, nous poussâmes jusqu'à la pointe Saint-Mathieu. Nous y fûmes surpris par l'absence totale de vent. Un petit troglodyte jaillit des falaises pour aller se poser sur le mur d'une ruine. Le soir, nous trouvâmes Michel, revenu à Kerbourg.

Le vendredi 7, après-midi, Sam et moi allâmes glander sur la plage du Pouldu, puis sur des falaises voisines. Le port de Doëlan nous parut joli. Sur la route, en rentrant, je photographiai un lierre mort, grimpant haut sur un poteau, et dont la ramure ressemblait étonnamment à celle d'un sapin.

Le samedi 8, Sam et moi retournâmes faire nos adieux aux Roches du Diable. En fin d'après-midi, Michel nous emmena visiter l'endroit paisible où il pêche, au bord de l'Ellé. Il y avait là aussi des troglos parmi les fougères. Le soir, nous prîmes un pot tous les trois dans un bar du Faouët, en regardant les paisibles joueurs de billard. Tout près de là, sous la halle de la place, se tenait un fest-noz. Pour qui a une idée du volume sonore des fêtes populaires d'aujourd'hui, il était inattendu que la musique ne fût pas plus bruyante, presque discrète.

Le dimanche 9 juillet, enfin, je parvins à arracher ma progéniture à l'ensorcellement breton et nous repartîmes. Nous quittions avec regret la petite maison au linteau certes si bas que j'y prenais chaque jour, si je puis dire, mon pain quotidien, mais par ailleurs pleine de charmes. Pour atténuer ma mélancolie, je rapportais dans mes bagages quelques trésors, de clodo peut-être mais des trésors quand même : le beau jerrycan de Guidel, deux petits pavés de granit, un pied de thym, une pousse de hêtre et une de sycomore, une joubarbe, un orpin.

SEPTEMBRE 2000

Les *Notes de voyage dans l'Amérique du Sud (Argentine, Uruguay, Brésil)* de Georges Clemenceau (Paris : Hachette, 1911) sont emmerdantes.

Je ne connais pas de plus beau nom de pays que celui de Honduras : «Profondeurs».

Le communisme comme idéologie de bourges, du reste instituée par des bourges, et aujourd'hui encore principalement prisée par des bourges. Tous communistes à la Croisette.

Découvert qu'il existe en Charente maritime un village au nom ingrat, pitoyable, presque révoltant : Blouc (entre Loulay et Lozay).

Les gens qui ne connaissent pas le portugais ont tout intérêt à en dire les mots à la française plutôt qu'à l'espagnole, car c'est un moyen plus sûr de se rapprocher de leur sonorité originale. Cela dit, s'il est honorable de savoir prononcer les langues étrangères, ou du moins celles parlées chez nos voisins, cette connaissance ne saurait être considérée comme un devoir. Ce qui me paraît coupable, par contre, c'est l'excès de zèle de ceux qui, ignorant une langue, croient pouvoir, ou devoir en inventer la prononciation. Cela produit de parfaites horreurs, comme de dire «Yorgué» pour le prénom hispano-portugais Jorge, ce qui ne correspond aux règles ni du français, ni de l'espagnol, ni du portugais.

OCTOBRE 2000

Le 16, lettre au *National Geographic Magazine* : «Lecteur fidèle de votre édition française, après l'avoir été de l'édition américaine, j'aimerais attirer votre attention sur un petit problème de formulation. Lorsque vous indiquez, sur une carte de repérage, la partie qui se trouve représentée à côté à une échelle plus précise, vous employez généralement l'expression AIRE ELARGIE, qui me semble être une traduction trop hâtive de l'original *AREA ENLARGED*. En effet, de même que l'adjectif anglais *large* signifie en fait «grand» et non «large» (qui se dit *wide* ou *broad*), de même le verbe *to enlarge* signifie «agrandir» et non «élargir» (qui se dit *to widen* ou *to stretch*). Vous avez employé exceptionnellement, page 104 du numéro de mai, la formule ZONE AGRANDIE, qui convient mieux pour trois raisons : d'abord parce que *ENLARGED* y est correctement traduit par AGRANDI, ensuite parce que le mot ZONE est d'un emploi plus courant qu'AIRE, enfin parce que ZONE AGRANDIE sonne mieux qu'AIRE AGRANDIE. Mais à ce sujet, votre dernier numéro, d'octobre 2000, offre un florilège inattendu, puisqu'on y trouve tout à la fois les expressions AIRE ELARGIE (p 12 et 36), ZONE ELARGIE (p 86) et enfin l'impeccable ZONE AGRANDIE (p 127). C'est un problème de détail peut-être, mais qui valait je crois d'être abordé.»

NOVEMBRE 2000

Le 17, lettre du *National Geographic Magazine* : «Monsieur, Nous avons bien reçu votre lettre et nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à notre magazine. Dans votre courrier, vous nous faites part d'un petit problème de formulation sur les cartes, vous avez totalement raison et nous allons dès maintenant

corriger le tir. Bien cordialement, François Marot, Rédacteur en chef.»

DECEMBRE 2000

Lu et approuvé *Le mythe Neruda*, de Ricardo Paseyro (traduit de l'espagnol, 2<sup>e</sup> édition, L'Herne, sans date, 57 pages). Où il est établi que Pablo, «incapable d'établir un lien intelligent entre les choses et lui», «regarde d'un œil morne et vide» et «pense petitement». Le pamphlet reproduit quelques perles nérudiennes, comme des poèmes pour, puis contre, Staline, Mao etc.

Un lecteur de Mimizan m'écrit, le 6 octobre : «La moisson islamiste m'a l'air de se poursuivre en Algérie, jour après jour. Hier, une ligne microscopique dans *Sud Ouest* : 25 égorgements. Le SIM (Seuil d'Intervention Médiatique) doit être de 100 morts?»

Relu avec la même gaieté, vingt ans après, dans une édition de poche bilingue, le *Lazarillo de Tormes*. Ce petit ouvrage espagnol anonyme du seizième siècle fut présenté, dans une de ses premières éditions françaises, comme un «livre fort plaisant & délectable» : on ne saurait mieux dire.

Lisoté *Mémoires d'un jeune homme dérangé : roman*, de Frédéric Beigbeder (La Table Ronde, 1990). Pas très bien écrit, pas très mal non plus, frivole, parfois drôle.

Y a-t-il en France un seul homosexuel qui, pour sauver l'honneur des homosexuels, ait fait observer que la «*gay pride*» est ridicule?